

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

*Par MM. les Membres de la
Société du Magnétisme.*

Spes boni.

TOME HUITIÈME.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue des Petits-Augustins, n° 5 (ancien hôtel de Persan).

1819.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

OBSERVATIONS

*Sur le magnétisme et le somnambulisme,
écrites sous la dictée d'un somnambule.*

Le sieur Petit, qui a dicté les instructions suivantes, est un somnambule très-lucide, devenu tel sous l'influence de M. Jules Dupotet, qui l'a guéri en 1818, de cinq dépôts, suite d'une *gale* rentrée depuis dix-huit mois.

M. Petit, devenu somnambule pendant ce traitement, est demeuré, par reconnaissance et amitié, sous l'influence de son premier magnétiseur, et il a conservé sous sa direction une clairvoyance exacte et rapide qui le met en état de juger les maladies et d'indiquer les remèdes.

VIII. N° XXII. Juillet 1819.

Cette faculté se soutient chez lui, pendant plusieurs heures consécutives, sans trop le fatiguer, lorsqu'on l'occupe de choses intellectuelles, comme on va le voir par cet écrit. Il peut fixer son attention, pendant d'une à deux heures, aux jeux de cartes ou de dominos, ses manières y sont vives, sûres, et il donne une preuve non interrompue de sagacité à compter le jeu, la marque, comme à relever les fautes qu'on se permet avec lui, pour le mettre à l'épreuve et pour étudier ses étonnantes ressources.

Un jour que son magnétiseur l'avait endormi en présence de quelques personnes, il a manifesté le désir qu'on pût le tenir endormi pendant dix heures consécutives, annonçant qu'il se sentait capable de dicter alors des observations importantes sur le magnétisme et sur son état somnambulique.

On lui a, en conséquence, assigné le 18 juin 1819; une des personnes présentes a été chargée de se joindre au magnétiseur, pour tenir la plume et recueillir les notions qui seraient données pendant le cours de la séance:

Voici ce qu'il a dicté, après avoir été mis en sommeil magnétique à neuf heures du matin; la séance a duré sept heures.

« Les personnes qui connaissent les phénomènes du magnétisme animal, et celles qui les étudient, ne peuvent se flatter de les bien définir, si elles-mêmes ne tombent dans l'état somnambulique, et si, dans cette extase, on ne tient des notes exactes et suivies de leurs révélations.

« Il est d'autant plus difficile, en état de veille, de bien raisonner sur le magnétisme, que son impression se divise en deux sortes d'effets, les uns visibles, les autres invisibles pour l'observateur. Les effets visibles ne deviennent tels que si le sommeil suit la magnétisation, ou bien si la guérison d'une maladie, par cette action, est remarquée et devenue suffisamment certaine.

« Les effets invisibles ne sont sensibles que pour les personnes magnétisées. Ils consistent soit dans la communication de sensations diverses et instantanées de chaleur, de froid, de tressaillement, soit dans la provocation au sommeil magnétique.

« Ce sommeil est souvent accompagné de la faculté de parler, d'exprimer sa pensée aussi bien que dans l'état de veille; d'autres fois, et quand le sommeil paraît le plus profond, le somniloque peut décrire les dérangemens qu'il voit,

non seulement dans sa propre organisation mais encore dans les corps vivans mis en contact avec lui. Ce sommeil extraordinaire, dans lequel se montrent de grands et singuliers phénomènes, se désigne par le mot de *vue* ou *vision somnambulique*.

« Tous les individus ne sont pas susceptibles, à un égal degré, des atteintes magnétiques, ou du sommeil magnétique, ou de la faculté somniloque fondée sur la vision.

Diverses causes produisent ou suspendent les effets du magnétisme; cependant la nature ne s'y refuse jamais entièrement; ces causes résultent :

« 1° Des forces relatives du magnétiseur et du magnétisé, sans que la force corporelle apparente, serve de règle pour décider de la puissance de l'un sur l'autre ;

« 2° De l'antipathie, ou force de répulsion physique qui peut exister entr'eux ;

« 3° De la volonté et de la confiance. L'incrédulité neutralise les impressions magnétiques, quand même l'individu se prêterait à les recevoir corporellement.

« Tous les hommes (ceci entendu, en général, des deux sexes) peuvent magnétiser.

« La volonté pousse et dirige les émanations

magnétiques ; mais il faut qu'elle soit forte , soutenue , désintéressée , invariable pendant qu'elle s'exerce ; charitable dans tous les temps , et surtout exempte de présomption ; la moindre passion en atténue l'énergie.

« Un homme réunira à l'aisance qui permet de consacrer du temps au traitement magnétique , les conditions de désintéressement , d'application soutenue , de force , de charité ; cependant , malgré ces qualités essentielles et victorieuses , malgré son assurance , il ne réussira que faiblement ; lisez dans son cœur : l'orgueil du succès y énerve la faculté de faire le bien.

« Je ne vois pas le fluide au-delà de mon magnétiseur ; je ne vois pas non plus que celui-ci reçoive rien de la terre , rien de l'air qui l'environne : je reçois tout de lui ; près de moi , comme éloigné , sa présence m'est sensible de la même manière. Je raisonnerai donc sur les effets du magnétisme de lui à moi. Je ne puis remonter plus haut , ni aller plus loin.

« J'ai dit quels étaient les effets visibles du magnétisme , quels étaient ceux invisibles en général. Chez moi , la première impulsion de mon magnétiseur produit un léger engourdis-

sement avec sensation de froid ; un léger frisson succède, puis un tressaillement interne par tout le corps ; il n'est pas un de mes cheveux qui ne frémisses. Alors, l'engourdissement cesse, et je sens naître une chaleur bien-faisante, plus douce que celle du soleil, plus convenable à notre organisation, à tel point que je voudrais la sentir sans cesse.

« Cette chaleur, que j'appellerais volontiers surnaturelle, pénètre le corps et se répand également dans toutes ses parties. Elle ne s'accroît point, une fois bien communiquée, mais elle se soutient par la volonté active du magnétiseur ; c'est de cette impression forte, appuyée de son action visible, que vient ma lucidité.

« Tant que je ne vois pas nettement le fluide que verse à grands flots sur moi le magnétiseur, je ne suis pas d'une lucidité complète.

« D'abord, je me vois entouré d'une enveloppe lumineuse composée de plusieurs couches de diverses couleurs ; celle près du corps est d'un bleu très-clair, plus foncé de son côté ; elle a deux pouces d'épaisseur ; la seconde, qui a trois pouces, paraît rose-pâle, se dégradant comme l'autre, en s'éloignant de moi. Une troisième est d'un blanc si délié

que je vois au travers; elle s'étend indéfiniment dans l'atmosphère (1).

« Le fluide venant de mon magnétiseur traverse ces couches pour m'atteindre. Son effet est étonnant autour de ma tête, qu'il entoure d'une grande quantité de rayons, et qui se dispersent en auréole. Mon corps demeure, à ma vue, dans l'état ordinaire.

« La lucidité parfaite naît chez moi d'un fais-

(1) Ceci ne m'ayant pas paru assez clair, lorsque j'en ai entendu la lecture à la Société magnétique, j'ai désiré voir le somnambule pour lui en demander l'explication. M. Petit s'est donné la peine de venir chez moi avec son magnétiseur, et lorsqu'il a été endormi, je lui ai demandé comment il discernait les diverses couches colorées l'une au travers de l'autre. Il a répondu que ces couches n'étaient point au niveau de ses yeux, où tout lui paraissait blanc, mais au-dessus; qu'elles formaient autour comme un arc-en-ciel, et que les couleurs s'y fondaient d'une manière analogue.

C'est dans cette même séance du 25 juillet, que M. Petit a écrit chez moi, en état de somnambulisme et les yeux parfaitement fermés, l'histoire de sa maladie et celle de sa guérison par M. Dupotet. Cette relation, que je publierai dans un de nos prochains numéros, est bien rédigée, sans fautes d'orthographe, sans ratures, et l'écriture en est assez belle, et parfaitement semblable à celle qu'il a dans l'état de veille. (*Notes de M. Deleuze.*)

ceau de ces rayons , qui s'échappe de la racine du nez.

« Ils sont tellement brillans , qu'il serait , je crois , difficile , en état de veille , d'en supporter l'éclat.

« Cette lumière , qui constitue le point de vision magnétique , éclaire les couches indiquées qu'elle va frapper , et qui seraient plus sombres sans elle. Ainsi , le magnétisé ne paraît rien rendre au magnétiseur de ses propres émanations.

« Au réveil , toute cette enveloppe magique disparaît sur le champ , et ne laisse aucune trace de son effet dans la vue ni dans la mémoire.

« La clarté qui sort de mon front , je la vois aussi à la même place chez mon magnétiseur. La distraction , quelque suspension de son action suffisent pour la rendre moins sensible , et elle peut devenir moins brillante par degrés , sans que pour cela je cesse de rester en sommeil magnétique. Une nouvelle attention de sa part la ranime et rétablit , par cette raison , ma lucidité ou plus parfaite ou plus fugitive.

« Le fluide qu'il me lance de ses mains , et qui s'échappe brillant du bout de ses doigts , vient se réunir au même faisceau de rayons

dont j'ai parlé, d'où je conclus que la volonté seule met le fluide en mouvement.

« Cette lumière du magnétiseur correspondant à mon point de vision, me fait faire une observation.

« Tous les somnambules n'ont pas le même point de vision; je ne sais si tout voient un point semblable chez leur magnétiseur; mais puisque ce point est cause de ma lucidité, je pense que le magnétiseur a, par rapport à eux, d'autres points correspondans de lucidité, et d'où part le faisceau lumineux qui excite leur vue magnétique; de sorte que s'il tenait en sommeil dix personnes en même temps, il remplirait de sa lumière tout l'appartement, qui semblerait ne pouvoir qu'à peine la contenir. Il serait alors, à tous les yeux somnambuliques qui l'entoureraient, comme un soleil doué même de plus d'éclat que cet astre.

« Les divers points de visions magnétiques sont l'organe des yeux, quoique les paupières en soient collées; les extrémités des doigts, le plexus solaire, le front, le palais, la colonne dorsale; on ne peut les borner précisément.

« Dans l'état où je suis, je ne vois autour de mon magnétiseur rien de ce qui peut l'envi-

ronner. Je ne vois pas même sur quoi il pose. Placé au soleil, qui le couvrirait de ses rayons les plus purs, il ne me paraîtrait pas plus brillant. Tous les deux nous nous trouverions mieux d'y être exposés; moi parce que sa chaleur saine, jointe au sommeil magnétique, me rendrait encore plus lucide; lui, parce qu'il en recevrait une faculté plus grande de lancer le fluide.

« Le temps humide, orageux, nuit à l'effet magnétique, et diminue aussi la lucidité somnambulique. La chaleur communiquée par le magnétiseur est alors bien moins active. Il éprouve plus de difficultés à la faire passer dans le magnétisé, qui est lui même moins susceptible d'en recevoir les impressions.

« La chaleur qui procède du fluide, et celle qu'occasionnent les rayons du soleil, ne peuvent être comparées. Celle du soleil devient insupportable, et même elle rend malade lorsqu'elle s'élève à un certain degré. L'autre, au contraire, égale, douce, pénétrante, vivifie le corps humain, et jointe à la vision somnambulique, le plonge dans un état de bien-être parfait.

« L'homme est transporté dans des lieux inconnus au reste des mortels, où tout se mon-

tre à ses yeux sous un aspect merveilleux et revêtu du plus brillant éclat.

« Cependant, si le somnambule est affecté par le pressentiment de quelque grand malheur, comme la perte d'un proche parent, ou la maladie dangereuse d'un ami à qui il est très-attaché, ces accidens, passant devant lui, comme en revue, le troublent ; ils ne diminuent rien de la clarté lancée par le magnétiseur, mais le somnambule en est distrait, et perd une partie de la jouissance visuelle qu'il devrait au repos de son esprit dans une autre circonstance.

« Ces impressions involontaires résultent, chez le magnétisé, de la correspondance immédiate établie par la nature entre les êtres d'une même famille, ou ceux qui s'en rapprochent par les affections du cœur.

« Le somnambule peut, par l'effet de ce même sentiment sympathique, se transporter à de grandes distances. C'est ainsi que je vois en ce moment ma mère auprès de la salpêtrière ; que je l'ai vue malade dernièrement ; que j'ai annoncé la lettre qu'elle m'écrivait et que je devais recevoir le lendemain.

« Ce voyage s'opère à l'aide soit d'un rapport particulier immédiat, par quelque point de

communication avec la personne que l'on veut voir au loin, soit d'un ancien rapport physique et moral direct avec elle. Alors il suffit de la sympathie d'union expliquée avec des êtres que nous avons vus et connus, pour que, dans un appartement où se trouve la personne cherchée, l'on distingue encore les meubles qui l'entourent.

« On peut objecter qu'en sommeil ordinaire, on rêve qu'on voit telle ou telle personne, même plusieurs, des lieux divers et des objets matériels en même temps. En conséquence, on serait assez disposé à renfermer, dans cette même catégorie, la vision somnambulique qui vient d'être décrite. Mais il suffit, pour détruire toute confusion dans ces deux états du cerveau bien différens, de faire remarquer que, pendant le songe naturel, on ne voit jamais les objets exactement tels qu'ils sont, et qu'il se mêle toujours à certains rapprochemens de choses passées, quelques images fantastiques, tandis qu'aux yeux du somnambule, rien des formes physiques n'est altéré. Chaque chose, en tout ou en partie, se reproduit exactement sous sa forme naturelle, enrichie; toutefois, de cette clarté qui les fait distinguer exclusivement au somnambule.

« Le magnétiseur n'influe pas sur ces images, comme on le pourrait penser, car le magnétisé peut voir quelqu'un qui l'intéresse et qui se trouve entièrement inconnu au magnétiseur. Il est juste, cependant, de dire que ce sera plutôt dans le cas où la personne serait malade, que si elle était en santé parfaite.

« J'en vais expliquer la cause.

« Dans l'état somnambulique, toute idée de préférence particulière en faveur d'un individu sur un autre n'existe pas; on ne pense qu'au bien qui est à faire aux personnes mises en rapport; et sentant qu'on ne peut l'exercer directement, on s'empresse de le faire connaître. Mais la sympathie rapproche du somnambule certaines personnes, et le place, à leur égard, dans une dépendance d'affection qui les présente de suite à sa vue. Alors, de cette disposition spontanée, émane le sentiment intime et sûr de l'état actuel de leur organisation; elles deviennent présentes, et, ainsi, on les verra plutôt en état de maladie, parce que c'est le seul qui puisse réellement être sensible au somnambule, dont la plus grande faculté somnambulique est de voir tout ce qui est contraire à l'organisation naturelle.

« L'éloignement n'y oppose aucune difficulté; cependant, plus il est grand, plus il faut de temps au somnambule pour découvrir l'état de la personne; mais quelle que soit la distance, ce temps est toujours extrêmement court. La personne qui intéresse vivement le somnambule est le premier objet de sa pensée. Il s'oublie lui même pour ne s'occuper que d'elle et l'approcher tout à fait de soi, en la cherchant physiquement. Il n'a pas besoin, pour cela, comme vis-à-vis d'un individu absent qui lui est indifférent, de toucher un de ses vêtemens ou quelque chose porté exprès sur le creux de l'estomac; il la verra de suite, non telle qu'elle était quand il a eu des communications avec elle, mais telle qu'elle existe au moment qu'il s'en occupe.

« Tout ce qui m'a intéressé vivement dans le cours de ma vie, passe devant moi par la pensée, sans que le magnétiseur m'en parle, sans qu'il soit besoin de m'en parler; une sensation physique m'avertit du trouble existant dans l'organisation de telle personne que je chéris, ou à laquelle je suis attaché par les liens du sang; et cette impression intérieure se manifeste au point que je ressens moi-même ses douleurs dans les parties qui en sont affectées.

tées chez elle ; voilà ce qui me conduit à indiquer avec assurance ce qui est propre au rétablissement du bien être et de l'harmonie dans l'organisation de cette personne.

« Le même effet a lieu à l'égard de tout autre individu, mais l'impression ne peut naître que de sa présence, ou du contact d'un objet qui a touché son corps. Aussitôt cet objet rapporte au somnambule les maux ressentis ; et les lui faisant éprouver sympathiquement, il le met à même d'en juger l'importance et de les combattre efficacement.

« Il importe de faire remarquer ici, que le somnambule consulté n'est point le maître de composer sa réponse à son gré, ou de ne répondre exactement que sur une partie de son observation. Le sentiment invariable de ce qui est bien ne lui permet pas, dans cet état d'indépendance des combinaisons humaines et des intérêts particuliers, de dire autre chose que ce qu'il voit. L'expérience prouve, cependant, qu'il peut agir avec une discrétion réfléchie, et refuser quelquefois son avis, de peur d'affliger, ou bien parce que ce qu'il pourrait dire ne serait pas utile ; mais en l'énonçant, il ne lui donnera jamais avec intention une tournure équivoque ; il ne blessa jamais en rien la vérité physique de ce qu'il

observe; et, à plus forte raison, ne doit-on jamais craindre une déclaration nuisible.

« Cependant, dira-t-on, des somnambules ont donné des réponses qui ont paru peu conformes à l'état apparent des choses, et par conséquent à la vérité.

« Je réponds qu'en ce cas, ou les objets portés par les malades ne l'ont pas été assez longtemps, ou bien ils avaient perdu, par le passage de main en main, la qualité indicative transmise directement de la personne qui voulait consulter. Les indices secrets de son état de santé peuvent s'altérer, dégénérer, prendre un autre caractère du mélange d'émanations étrangères; et alors la description de l'état de santé, d'après ce qui est rapporté physiquement au somnambule, sera nécessairement infidèle, quoique très-exacte, par rapport à sa propre vision.

« Le somnambule en contact immédiat avec la personne qui consulte, ne se trompe jamais; cependant il peut avoir des distractions, éprouver une gêne qui le conduise à errer dans ses déclarations; alors il faut qu'il ait assez de prudence pour se dispenser de prononcer légèrement, et pour résister à l'empressement du consultant.

« La faculté lucide, imperturbable, dépend

beaucoup de l'attention absolue du magnétiseur et du soin qu'il prend de maintenir son somnambule dans l'attention continue à ce qu'il fait. Pour cela, le magnétiseur doit l'interroger par ordre ; promener successivement sa vue sur les diverses parties qu'il veut faire explorer ; le ramener avec méthode, et ne pas craindre de provoquer les explications les plus scrupuleuses et les plus péremptoires ; car peu de somnambules voient tout un individu , ou une chose matérielle d'un certain volume , du premier jet de leur vision magnétique.

« Il faut remarquer aussi que nombre de circonstances extérieures, indépendantes du magnétiseur et du magnétisé, contribuent à leurs distractions involontaires et influent sur la lucidité, en supposant, d'abord, qu'elle soit parfaite, ou seulement convenable ; ainsi, je prononce l'exclusion des gens uniquement curieux, et j'ajoute qu'une consultation somnambulique doit être faite avec recueillement, de part et d'autre.

« L'isolement absolu de toute communication avec l'extérieur par les sens agissant dans l'état de veille, est indispensable ; le somnambule qui n'est pas isolé, c'est-à-dire qui entend tout ce qui se passe autour de lui, n'acquiert pas

la lucidité parfaite, et se trouve soumis à trop de distractions ; c'est par son magnétiseur seul qu'il doit recevoir la faculté de voir, d'entendre, de parler sur ce qu'il voit et entend.

« Le magnétiseur doit, de son côté, vouloir isoler son magnétisé et y parvenir.

« J'ai dit qu'il fallait que la partie de vêtement sur laquelle on vient consulter pour une personne malade, eût été portée au creux de l'estomac ; le choix des objets portés ainsi est important ; je préfère à tous autres (comme morceaux de coton, pierres ou verres), un flacon de verre rempli d'eau ; la capacité d'une cuillerée suffit, et il doit être plein. La raison en est que la couleur des émanations morbifiques est autant utile à ma perception magnétique que les sensations du tact. Les deux organes jugent alors ensemble, et, sous ce rapport, mon tact est le sens le plus borné des deux.

« Il faut, pour bien conserver dans leur nature les émanations disposées sur un objet quelconque porté par un malade, et à l'aide duquel on veut consulter, que cet objet soit déposé par le malade même, autant que possible, dans une enveloppe de soie, d'où le som-

nambule seul le tire ensuite. La soie me paraît un parfait isolaire de toute impression étrangère; l'air, d'ailleurs, la pénètre plus difficilement qu'aucun autre tissu.

« L'urine me semble encore mériter une grande préférence, en ce que cette sécrétion est plus identique avec le malade.

« On me demande comment il se fait que le magnétisé voie, sans rapport direct avec elles, les personnes qui surviennent dans l'appartement où il a été mis en sommeil.

« Il ne les verrait pas si son magnétiseur s'y opposait d'abord; car il ne reçoit aucun fluide d'elles, le magnétiseur l'en empêche par le sien propre. Mais le somnambule ayant, pour le moment, une existence toute différente de l'état de veille, voit bien qu'il se présente quelqu'un; il en scrute rapidement les intentions, et juge si la personne est confiante, ou incrédule, ou curieuse; en cas d'incrédulité remarquée, il manifeste sa répulsion; dans tous autres cas, il pourra être porté vers tel ou tel d'entre les présens, par sympathie accidentelle, et chercher mentalement à lui être utile, en attendant les questions du magnétiseur à son sujet.

« Le rayon lucidifique émané du magnétiseur

semble allumer chez le magnétisé, une lampe à l'endroit où la nature a placé la vision de ce dernier; et c'est cette lampe qui l'éclaire dans l'exploration des objets présentés à son examen, à sa pénétration somnambulique, autant de temps cependant que le magnétiseur soutient cette action.

« Cette lampe éclaire même, à une certaine distance, les objets que le magnétiseur veut faire observer et qu'il ne peut faire approcher. Le somnambule est encore conduit à les connaître par quelques antécédens qui aident son attention : par exemple, il lui suffit d'avoir su l'heure à laquelle il a été endormi, marquée sur une pendule, pour compter, à la minute, le temps qui s'écoulera pendant son sommeil.

« En général, les objets matériels placés hors de l'appartement, et que le magnétiseur veut faire connaître au magnétisé, sont effectivement présentés à la vue de celui-ci, par la pensée du magnétiseur, qui est une véritable chaîne intermédiaire de communication. Par rapport aux corps organisés, on peut encore comparer le magnétiseur à une éponge qui, chargée de leurs molécules quelconques, est exprimée par sa propre volonté, quand il

vient, après un court intervalle de temps, rapporter au somnambule les impressions qu'il a reçues.

« On sent mieux, sans doute, d'après tout ce qu'il vient d'être dit, comment le somnambule est rapidement mis dans le cas de voir l'objet, comme s'il lui était présenté effectivement.

« On m'a demandé si l'on pouvait soutirer du corps humain le fluide magnétique aussi bien qu'on le lui communique : je ne crois pas que cela puisse se faire. J'attribue l'inertie subite et forcée de membres ou d'organes, selon la volonté expresse du magnétiseur, à la surcharge de fluide que cette volonté impérative y porte tout à coup.

« Le fluide n'est pas chaud ; il n'en passe qu'une certaine quantité dans les membres du magnétisé ; la sensation qui en est la suite, est cette chaleur douce qui mène à l'extase magnétique ; le surplus du fluide communiqué glisse sur la surface du corps vers lequel il est dirigé, et peut y être accumulé au gré du magnétiseur. C'est cette accumulation plus ou moins forte, plus ou moins étendue, qui excite les transpirations générales et locales, qui produit l'inertie du membre surchargé, ou qui le

déplace et le fait mouvoir instantanément. La sensation de chaleur vive, insupportable, exprimée souvent de la part du magnétisé (même quand il est touché par de l'eau froide magnétisée) par ces mots : Vous me brûlez, n'a pas d'autre cause que cette accumulation de fluide sur un petit espace du corps touché, et qui le fait souffrir douloureusement en cette partie.

« Je ne décrirai point les inconvéniens du magnétisme : il en a, mais en petit nombre, qui sont victorieusement effacés par les avantages qu'on en retire, à mesure que les faits se recueillent.

« Il est cependant des cas de souffrances invétérées où on l'administre sans succès apparent.

« Il opère sur un individu malade ,

« 1° En augmentant ses forces vitales ;

« 2° En excitant à un sommeil particulier, plus efficacement réparateur que le sommeil naturel ;

« 3° En suspendant , au moins, les progrès de la maladie , pour peu qu'il agisse ;

« 4° En rétablissant par degrés, quand il agit, la circulation interceptée, cause de la maladie ; ce qui produit des révolutions internes, quel-

quefois douloureuses, mais toujours bienfaisantes.

« De ces divers effets naissent les crises locales ou générales, qui sont et la suite de son action et la préparation naturelle à la guérison ; elles font une commotion instantanée , nécessaire , donnée à une partie malade , ou imprimée à tout l'individu , et qui amène , accélère , achève souvent très-promptement le rétablissement de l'harmonie indispensable à l'existence libre de l'individu.

« On conçoit facilement qu'il est des genres de désorganisation sur lesquels le magnétisme est absolument impuissant ; mais alors le mal n'est pas plus susceptible de guérison par les secours ordinaires de la chirurgie et de la médecine ; tandis qu'il en est beaucoup plus d'autres qui , réputés incurables par les médecins , cèdent aux efforts régénérateurs du magnétisme , sagement administré.

« Telles sont les instructions que je puis donner. Peut-être dans mes sommeils futurs me viendra-t-il d'autres détails à y ajouter, ce que je m'empresserai de faire.

« J'ai, de plus, à dire qu'en forçant un somnambule à voir à travers les corps inanimés , l'on ne sait pas quel tort on lui fait. En gé-

néral, les expériences qui sortent de la vue de choses purement physiques, et du but d'une utilité médicale, lui font beaucoup de mal.

« Je soussigné, en état de somnambulisme magnétique, après m'être fait lire les instructions et réflexions que j'ai dictées le 17 juin, sur le magnétisme animal, étant également en état de somnambulisme, et les trouvant pour la seconde fois être parfaitement ce que j'ai pensé, vu et dit à ce sujet. »

A. PETIT,
rue d'Orléans Saint-Honoré, n° 3.

JULES DUPOTET,
magnétiseur du sieur Petit.

Le 28 juin 1819.

Nous soussignés, après avoir été témoins de l'approbation donnée par le sieur Petit, en état de somnambulisme, à la lecture du présent cahier, certifions lui avoir vu aussi écrire et signer cette même approbation, toujours dans l'état de somnambulisme; pourquoi nous avons signé avec lui.

DELCROS, rue des Enfans-Rouges, n° 9; **A. G. M. G.**, femme **DELCROS**; **L. MOREAU**, rue Saint-Honoré, n° 152; **G. F. D.**, veuve **RE-GNAULT**; **L. V. D.**, femme **BLANCHET**; **COU-THAUT**, colonel en retraite; **GOMBAULT**, rue du Grand-Chantier, n° 5, au Marais.

Paris, le 28 juin 1819.

SUITE

Du traitement de madame Vermot.

(Quatrième et dernier mois.)

MADAME Vermot avait assigné le 8 juin comme devant être le jour où Ribault lui serait absolument nécessaire. En conséquence, il s'était rendu de Buzancy à Paris, le 7 au soir.

On a vu, dans la relation des mois précédens, que depuis long-temps la malade ne parlait plus de son enfant.

Voici le résultat en abrégé, des notes que Ribault a faites pendant le cours du mois de juin, qu'il est resté à Paris.

Le 8, il a magnétisé madame Vermot, qui, depuis le matin, souffrait beaucoup du ventre et des reins. Le magnétisme a augmenté et calmé successivement ses douleurs. Elle a dit à Ribault que sa fausse couche ne se ferait ni ce jour-là ni le lendemain ; qu'elle ne voyait pas plus loin.

Du 8 ou 10, sa vision somnambulique ne

s'est étendue qu'au lendemain. Peut-être, et cela me paraît probable, ne voulait-elle pas dire, ou la nature se refusait-elle à ce qu'elle vît ce qui se passait alors en elle. On lui entendait seulement dire : Mon pauvre enfant !... ah ciel !... le pauvre enfant !...

Le 12, la malade a annoncé sa fausse couche, ou plutôt le terme de ses maux, pour le lendemain 13; et dans cette séance enfin, elle a dit que son enfant, qui depuis long-temps n'existait plus, s'en irait en dissolution. Il n'y aura nul danger pour elle.

Le 13, magnétisée le matin à six heures par son mari, elle lui a dit que sa délivrance aurait lieu le soir à cinq heures ; qu'il fallait en faire prévenir son accoucheur, qu'il lui serait bien nécessaire, mais que tout se passerait bien pour elle.

L'évènement prévu a eu lieu à cinq heures, ainsi qu'il avait été annoncé. M. Pasteur (l'accoucheur), en ouvrant la poche (c'est l'expression de Ribault), a dit qu'il ne connaissait pas d'exemple d'une dissolution pareille. Lorsqu'il a coupé le cordon qui adhérait au délivre, il a fallu ouvrir la fenêtre, et répandre du vinaigre, tant était fétide et suffoquante l'odeur infecte qui s'en est exhalée.

Les suites de cette couche extraordinaire se sont passées heureusement. Au bout de trois jours, la malade a pu se lever. Pendant ce temps, son mari l'a seul magnétisée. Le 16, étant plus forte, elle a voulu et fait demander Ribault pour la magnétiser.

Le 18, elle a dit à ce dernier, dans le somnambulisme, qu'elle était aussi bien qu'elle pouvait être après l'état dans lequel elle a été; que c'est au magnétisme seul qu'elle doit la vie...; qu'elle aurait besoin de s'ordonner encore quelque chose pour provoquer et accélérer la sortie de ce qui restait en elle à évacuer.

Le lait qui était monté dans ses seins pendant sa grossesse, n'y est pas monté depuis sa couche. Elle n'a eu qu'une heure de fièvre.

Le 22, elle s'est ordonné un lavement à prendre le matin pendant cinq jours, composé ainsi :

Une pincée de fleurs de marons,

Une de fleurs de bouillon blanc,

Et huit carottes nouvelles.

Faire bouillir le tout ensemble, jusqu'à entière cuisson des carottes, et ajouter une cuillerée d'huile d'olives.

Dès le deuxième jour, elle a rendu, par les voies urinaires, du lait et des restes infects

de sa couche. Ces évacuations ont augmenté successivement.

Elle n'a fait part que le quatrième jour, à son accoucheur, du lavement qu'elle prenait tous les matins. Je dois faire observer que ni elle, ni Ribault, ni son mari, n'avaient osé parler à cet accoucheur du magnétisme et de l'usage qu'on en faisait pour elle. M. Pasteur, sans désapprouver ce lavement, a dit à madame Vermot qu'il la trouvait trop faible pour le continuer. Le soir, dans sa séance magnétique, elle a approuvé le conseil de son accoucheur.

Le 26 elle a dit qu'elle était bien, mais que sa convalescence serait fort longue. Elle n'en a pas fixé le terme. Elle a pu, malgré son état apparent de faiblesse, aller se promener le soir, avec son mari et Ribault, jusqu'à Mont-Rouge, hors de Paris. L'air de la campagne lui a fait un bien extrême. Elle a eu envie de manger, s'est arrêtée pour goûter à Paris. Elle a presque toujours mal au cœur.

Le 27, elle a dit que son ancien mal (la tumeur qui l'avait tant fait souffrir dans le côté avant et pendant sa grossesse) était guéri, que le temps acheverait son rétablissement, et que dans huit à dix jours elle pourrait manger avec appétit.

Etant venu passer quelques jours à Paris, j'ai été voir madame Vermot. Dans la séance magnétique du 28, elle m'a confirmé tous les détails que je viens de rapporter. Elle n'a plus besoin du secours de Ribault ; son mari seul la magnétise quand elle le lui demande, et même sans l'en prévenir, toutes les fois qu'il la voit triste, languissante et sans appétit.

J'ai désiré voir M. Pasteur, l'accoucheur de madame Vermot. Il n'avait point été informé de son traitement magnétique ; ce que je lui en ai dit n'a pu exciter ni son estime ni son attention. Le magnétisme, en un mot, n'étant pour lui qu'une chimère, il n'y attache nulle espèce d'importance... Cependant, lui dis-je, la guérison de madame Vermot est un fait. La grosseur, la tumeur qu'elle avait dans le côté n'existe plus. Il est vrai, me répondit-il, elle n'existe plus ; mais qui peut vous faire penser que ce soit un résultat du magnétisme ? — C'est que d'avance, il y a près de quatre mois, elle avait annoncé, dans l'état de sommeil magnétique, que sa grossesse en favoriserait la guérison. — Ah ! ah ! le somnambulisme ; oui, j'en ai entendu parler. Ce sont des personnes, m'a-t-on dit, qui, dans leurs rêves, ont la réminiscence de ce qui les a fortement occupées dans l'état de veille. Et

Vermot, aussitôt, d'assurer à M. Pasteur que bien certainement sa femme ne rêvait pas, lorsque tous les jours, dans le sommeil magnétique où lui-même la faisait entrer, elle lui annonçait tout ce qui devait lui arriver. Oui, monsieur, lui ajoutai-je, c'est elle qui avait dit à son mari que la fausse couche se ferait le 13 à cinq heures du soir, et qu'il fallait vous appeler près d'elle à cette heure-là. — Eh bien! monsieur, voilà bien la preuve que votre magnétisme est en défaut... — Ah! comment cela? lui ai-je demandé. — Rien n'est plus évident. Lorsqu'après avoir visité la malade, j'ai vu et jugé que sa fausse couche pouvait s'évacuer sans aucun danger pour elle, je l'ai provoquée. Or, il n'était bien certainement alors que quatre heures et demie; vous voyez donc qu'elle s'était fort trompée; car enfin, quatre heures et demie n'est pas cinq heures... Je ne trouvai, je l'avoue, rien à répondre à cet argument.

Mais comment pourriez vous expliquer, monsieur, l'ordonnance qu'elle s'est faite du lavement qu'elle a pris pendant quatre jours, lavement que vous n'avez pas désapprouvé, mais que, vu sa faiblesse, vous avez seulement trouvé un peu trop fort ou trop actif pour elle? — Je vous répondrai à cela que c'est encore une illu-

sion du magnétisme ; car ce lavement , ainsi que tout ce que s'ordonnent vos somnambules , sont des moyens connus en médecine. Or , il suffit de les avoir entendus nommer pour s'en ressouvenir dans ses rêves. Voyant bien que non pas l'incrédulité , mais que l'ignorance totale du magnétisme dans laquelle était M. Pasteur , devait l'empêcher de rien entendre à tout ce que je lui dirais de plus , je me suis retranché à le prier de me dire ce que , comme accoucheur , il pensait de la tumeur qui avait tant fait souffrir madame Vermot avant et après sa grossesse ; de la marche de cette même grossesse , et de sa terminaison fort extraordinaire ; et c'est alors que ses réponses m'ont confirmé dans l'opinion que j'ai acquise depuis long-temps , que si les résultats de la vision instinctive des somnambules sont certains , autrement dit , si tout ce qu'ils annoncent leur devoir arriver s'effectue toujours lorsqu'aucune cause seconde ne vient déranger la marche de la maladie , leur manière d'expliquer et de rendre raison de la cause de leurs maux , doit souvent paraître absurde aux savans médecins et anatomistes qui prennent la peine de les écouter... Selon M. Pasteur donc , la tumeur de madame Vermot était non un reste de couche qui jamais

n'aurait pu séjourner dans la matrice sans amener la mort de l'individu , mais une inflammation dans un de ses parois internes ; que son enfant n'ayant pas dû parvenir au terme de trois mois, elle n'avait pu le sentir remuer, et que, d'après l'examen qu'il avait fait du délivre de sa couche, il fallait que cet enfant eût depuis long-temps cessé d'exister. Quant à concevoir ou expliquer comment après s'être précipitée dans le bassin, la fausse couche, ou plutôt la délivrance de ce germe d'enfant en dissolution complète, ne s'était effectuée que plus de deux mois après l'évènement, il m'a paru que c'était pour cet habile accoucheur une énigme dans son art, dont aucun raisonnement quelconque ne pouvait me donner la clef.

Quoi qu'il en soit, la guérison de la tumeur de madame Vermot n'en est pas moins un fait incontestable; et comme résultat de l'agence magnétique animale, il est bien certainement du nombre de ceux qui en prouvent le plus évidemment l'existence et la salutaire efficacité.



GUÉRISON

De douleurs de tête, de spasmes, et d'irritation de tout le système nerveux.



MADAME ARN...., épouse d'un employé distingué par son grade et ses qualités, était malade depuis sept ans. Elle avait dans la tête des douleurs insupportables qu'on attribuait à une humeur laiteuse. Les nerfs étaient dans un état d'irritation marqué, et la malade avait des attaques de spasmes longues et violentes. Cette complication de maux lui laissait cependant quelques intervalles de calme, qui toutefois n'étaient pas sans souffrances.

La médecine n'avait opposé à la maladie que des palliatifs, et elle avait laissé pressentir qu'elle n'obtiendrait jamais une guérison radicale.

Madame Arn... est l'amie de ma famille, et elle a su que je me livrais à la pratique du magnétisme. Aussi incrédule qu'elle a d'esprit, et c'est beaucoup dire, elle m'a prodigué long-temps ces plaisanteries fines aux-

quelles il est plus difficile de répondre qu'aux raisonnemens absurdes de l'ignorance et de la prévention. Souvent j'étais réduit à me taire ; mais la vengeance est un plaisir bien doux : je résolus de me venger de l'aimable railleuse , en lui rendant la santé.

Il était difficile de vaincre sa résistance et celle que m'opposaient les personnes qui l'entourent. Je ne raisonnai pas ; je priai. Combien de personnes ont été guéries par le magnétisme, qui d'abord n'ont cédé que par complaisance aux sollicitations de leur magnétiseur !

Le samedi 4 juillet 1818, madame Arn.... m'a permis enfin de faire mon premier essai. Je ne me propose pas de donner le journal de cette cure, qui, sous beaucoup de rapports, ressemble à tout ce qu'on a lu dans ce genre. Mais madame Arn..., somnambule non lucide (1), et par conséquent réduite à ses sen-

(1) J'appelle *somnambule lucide*, celui qui voit les objets tels qu'il sont réellement, de près ou de loin ; qui voit au moins son intérieur et celui des malades qu'on lui présente ; enfin, qui peut se prescrire et aux autres , les remèdes convenables. Madame Arn.... a toujours été si loin de cet état , que pendant son traitement j'ai plusieurs fois été obligé de la présenter à une somnambule de M. Langlois , dont elle a suivi exactement les prescriptions. L'attestation qu'elle a écrite dans le sommeil

sations, en a eu de si fines, de si extraordinaires, que je crois qu'il peut être utile d'en communiquer le détail à nos lecteurs. Mon récit offrira quelques faits propres à éclairer l'inexpérience de certains magnétiseurs.

Dès le 9 juillet la malade a cru sentir que l'humeur, qui était fixée sur un point de la tête, tendait à se diviser par l'effet de l'insufflation à chaud. Madame Arn... m'a assuré qu'elle sentait cette humeur rouler en globules dans la capacité de la tête.

Le 14, le sommeil de la nuit, qui était mauvais et souvent interrompu par des songes pénibles, est devenu calme et profond. Les douleurs de tête étaient moins poignantes, et la malade m'a répété à différentes reprises, que l'humeur se divisait et roulait dans la tête.

Dans l'état de veille, madame Arn... trouvait un goût ferrugineux à l'eau magnétisée. Pendant son sommeil du 14, j'ai fait boire, et elle l'a trouvée très-amère. Cette différence marquante appuie une vérité déjà publiée, c'est que l'action magnétique produit un chan-

magnétique, et dont on trouvera la copie à la fin de cet article, n'offre que des lignes courbes ou de biais, qui prouvent que madame Arn... n'a jamais vu, selon l'acception que les magnétiseurs donnent à ce mot.

gement sensible dans les habitudes et les sensations du malade. Pendant le cours du traitement j'ai répété cette expérience, dont le résultat a toujours été le même.

Le 25, l'humeur qui était fixée dans le haut de la tête, est descendue, m'a dit la malade, vers l'oreille droite, et l'a fait souffrir beaucoup dans cette partie. Elle y a porté le gros de mon pouce gauche, et l'a dirigé elle-même. Elle m'a indiqué le degré de pression qu'elle a cru nécessaire.

Nous avons senti tous deux dans le fond de l'oreille, un battement autre que la pulsation du pouce. La malade a comparé ce battement à celui que produit ce qu'on appelle vulgairement *mal d'aventure*. J'avais la forte volonté de tirer l'humeur au dehors. Je vais revenir sur l'effet produit par l'apposition du pouce dans l'oreille droite de la malade.

Vers la fin de la séance, madame Arn.... est tombée dans un évanouissement profond et alarmant. Je me suis hâté de bassiner avec de l'eau magnétisée, ses tempes, sa poitrine et ses poignets. Elle a repris promptement l'usage de ses sens, et elle s'est écriée que cette eau la brûlait.

A certains jours, l'eau magnétisée a perdu

son goût, et le sommeil a été faible. J'ai interrogé la malade sur les causes auxquelles on pouvait attribuer ces variations. Elle m'a répondu que la nature se reposait en elle par intervalles, pour agir ensuite avec plus d'efficacité.

Le 1^{er} août, madame Arn.... a senti quelque chose descendre de la tête vers l'oreille droite, par l'effet de l'apposition du pouce. Le 2, la même sensation s'est renouvelée par le même moyen. Une pellicule assez épaisse, mais de petite dimension, s'est détachée du fond de l'oreille. La malade a attribué à l'attraction du pouce (c'est le mot dont elle s'est servie) la chute de cette pellicule, qui, a-t-elle ajouté, peut ouvrir un passage à un écoulement qui serait salutaire.

Le 4, madame Arn.... a senti du suintement dans l'oreille droite. Le 6, une certaine quantité de pus d'une odeur forte, s'est écoulée par cette oreille.

Par suite d'une opération chirurgicale, je portais un fil de soie qui entrait sous l'œil droit, et qui traversait le nez. Les extrémités de ce fil étaient fixées sur le front et la partie extérieure du nez, par deux petits morceaux de taffetas d'Angleterre. Le 6, pendant la

séance magnétique, j'ai détaché, en me mouchant, la parcelle de taffetas qui tenait au nez. La malade m'a dit aussitôt : « Le taffetas du nez vient de tomber. — Comment savez-vous cela? êtes-vous devenue lucide? — Non, je ne vois pas; mais je sens et j'entends. J'ai senti tomber ce taffetas, et je l'ai entendu. — Entendu! un aussi petit objet ne peut faire de bruit. — Pour vous ni pour moi quand je veille, mais une partie de matière ne peut tomber sans déranger une portion d'air analogue à son volume, et l'air n'est jamais frappé sans qu'il y ait vibration. »

Le 7, je souffrais du côté gauche, dans la ligne des reins. Madame Arn.... y a appliqué la main dans son sommeil magnétique. « Ce n'est rien, m'a-t-elle dit en riant; c'est un vent. — Êtes-vous bien sûre de cela? — Sans doute; je le sens battre et s'agiter sous ma main. » Elle m'a magnétisé pendant quelque temps, et j'ai été soulagé.

La malade m'a dit avoir un relâchement d'estomac. J'y ai tenu la main, avec la volonté de lui rendre du ton. Après quelques minutes, j'ai fait boire à madame Arn.... de l'eau magnétisée, avec l'intention d'arrêter des évacuations multipliées et fatigantes.

Le 8, madame Arn.... m'a dit qu'un resserrement absolu avait succédé au relâchement. J'ai employé les deux moyens dont je m'étais servi la veille, avec la volonté de relâcher, et le soir la malade a été à la garde-robe. Voilà deux épreuves faites en sens contraire et par les mêmes procédés, qui toutes deux ont réussi. Ce fait est étranger aux sensations de madame Arn...., mais il m'a paru trop remarquable pour être passé sous silence.

Le 8, la malade était tranquille, et pendant qu'elle dormait, je pensais à ce taffetas qu'elle avait senti et entendu tomber. Je lui ai fait quelques questions à ce sujet. « Vous avez
« entendu ce taffetas, c'est fort bien. Mais com-
« ment avez-vous su que c'était du taffetas qui
« est tombé? — Parce que le taffetas gommé a
« de la consistance, et que l'air a raisonné des-
« sus. — Comment avez-vous su que c'est le
« taffetas du nez qui est tombé, et non celui
« du front? — Si c'eût été celui du front, dont
« le fil est plus long, la colonne d'air eût été
« plus prolongée. D'ailleurs j'ai senti le mou-
« vement dans la direction du nez. — Com-
« ment avez-vous pu entendre cela, vous qui
« n'entendez pas le bruit qui se fait dans la
« cour; qui même ne m'entendez pas quand

« j'adresse la parole à un autre que vous? — Le
« taffetas tenait à vous, et il était chargé de
« vos émanations. »

Le 10, madame Arn... m'a prié d'écrire ce qu'elle allait me dicter. J'ai écrit. « Y a-t-il un
« conduit qui aille de la conque de l'oreille à
« la luette? ce conduit, s'il existe, doit être
« élastique. »

Cette question a été occasionnée par une démangeaison intérieure que la malade sentait courir de l'oreille au larynx. Elle a dit que cette démangeaison était causée par des particules d'humeur qui descendaient de la tête, et qu'elle croyait devoir cracher.

A peine ai-je eu écrit cette observation, que madame Arn... a rendu deux crachats, dont l'un contenait de la matière purulente de couleur de cannelle foncée.

Le soir, j'ai communiqué à un médecin la question de la malade sur l'existence d'un conduit. Voici ce qu'il m'a répondu : « La trompe
« d'Eustache va de l'oreille interne à l'extrémité
« du larynx, ou à la partie postérieure et supérieure des fosses nasales. Ce conduit donne
« passage à l'air, qui renouvelle celui de l'intérieur de l'oreille. Il se forme habituellement
« du mucus dans ce conduit. La partie de la

« trompe qui communique au pharynx, est élastique, parce qu'elle est cartilagineuse. »

C'est aux physiologistes qu'il appartient de connaître comment des crachats dont la matière partait de l'intérieur de la tête, ont pu arriver au larynx par la trompe d'Eustache. Quoi qu'ils décident sur ce fait, il est constant qu'il a eu lieu, et que la malade l'a prévu.

Le 14, madame Arn... a senti encore des démangeaisons dans l'oreille droite, et elle a rendu un crachat épais, de la nature des premiers.

Le 15, la malade m'a fait plusieurs questions sur une demoiselle Rose que j'ai traitée à Saint-Quentin. Quelques circonstances l'ont frappée, et elle m'a prié de l'en faire souvenir. Je m'y suis refusé, parce que je n'aime pas les expériences qui ne peuvent rien produire d'utile. « Hé bien, m'a-t-elle dit, je m'en ferai souvenir moi-même. » Elle s'est appliqué le gros du pouce à la naissance du nez et l'index sur le front. Elle a ensuite énoncé sa volonté avec une grande énergie. J'étais persuadé que cet essai ne devait pas réussir, et je ne me suis opposé à rien.

A son réveil, madame Arn... a paru chercher mentalement quelque chose. Après quel-

ques minutes, elle m'a dit : « Je dois me souvenir de quelque particularité que je ne retrouve pas. » Elle a continué de rêver, et elle a ajouté : « Il s'agit de mademoiselle Rose; voilà tout ce que je me rappelle. »

Quelques heures plus tard, un voile épais a paru se tirer. Elle m'a répété tout ce que nous avions dit de mademoiselle Rose, sans omettre le moindre détail; et dans l'intervalle, personne n'a pu aider à sa mémoire, car nous étions seuls lorsque, pendant son sommeil, nous avons parlé du traitement de Saint-Quentin.

Ce fait me paraît d'autant plus curieux, que je n'ai encore rien vu ni lu de semblable.

Le 19, la malade m'a dit : « Vous allez avoir un rhume de poitrine. — Comment savez-vous cela? — Par l'altération qui s'opère dans votre voix. » Je n'y trouvais, moi, aucun changement.

Le 22, j'ai senti de l'irritation à la gorge pendant toute la journée.

Le 23, madame Arn... a éprouvé de la douleur à l'articulation gauche de la mâchoire. Elle a craint que l'humeur, qui descendait de la tête, se fixât là. Je lui ai proposé d'y souffler à chaud. « Lorsqu'on souffle sur une pincée de cendres, m'a-t-elle dit, elles se divisent et se

« répandent partout. L'insufflation à chaud fait
 « le même effet, et elle pourrait reporter des
 « particules d'humeur dans le haut de la tête.
 « Il faut tirer par le cou, l'épaule, le bras et la
 « main. »

Le 25, mon rhume s'est déclaré. Il s'est annoncé faiblement, et cette faiblesse même prouve la finesse des sensations de la malade : on voit plus aisément une mouche qu'un ciron. Il est, je crois, très-extraordinaire qu'un somnambule non lucide sente avec autant de perfection.

Le 26, j'ai parlé à madame Arn.... d'un cautère qu'elle a au bras gauche depuis plusieurs années. Je lui ai demandé s'il y aurait quelque'inconvénient à le laisser fermer. « Il faut bien s'en garder, m'a-t-elle répondu. Lorsque vous tirez le long des bras, je sens des particules d'humeur qui se portent au cautère. Vos passes tendent à le faire tirer davantage. Si je le laisse fermer, il vous sera bien plus difficile de purger la tête. Je crois sentir que l'humeur était adhérente à l'intérieur des os; et si elle y remontait, elle pourrait s'y fixer. Alors elle occasionnerait une carie qui finirait par me donner la mort. »

Je ne suis point assez savant pour prononcer

sur le plus ou moins de justesse de ce raisonnement. Mais, je le répète, il me paraît étonnant dans une somnambule non lucide.

Le même jour, la malade, en agitant fortement ses mains, sans me rien dire, a vu son fluide s'échapper par le bout de ses doigts. Il était, a-t-elle dit, plus pâle que le mien. Je n'étais pas prévenu ; ainsi je n'ai exercé aucune influence sur madame Arn.... Je conviens cependant que ce fait pourra être attribué à son imagination, par ceux qui ne veulent pas croire à l'existence du fluide magnétique.

Le 28, la malade éprouvait un malaise général. Il était l'effet d'une très-mauvaise nuit, troublée par un songe bizarre, incohérent et très-pénible. La tête de la malade en avait été affectée au point qu'en se levant, elle avait écrit ce songe dans les plus petits détails. Elle avait serré ce papier dans son portefeuille, et elle avait mis le tout dans son sac de main.

Pendant le sommeil magnétique, les impressions de ce songe se sont renouvelées avec une force alarmante. Madame Arn.... m'a demandé son sac, en a tiré le portefeuille, l'a ouvert, m'a présenté le papier, et m'a prié

de le lire. Elle a refermé exactement le portefeuille, et l'a remis dans son sac.

J'ai lu le papier ; il annonçait une forte exaltation au cerveau. Je l'ai déchiré, et j'ai jeté les morceaux par la fenêtre. Sachant combien l'imagination de la malade est irritable, je me suis décidé à lui faire tout oublier.

A son réveil, elle a trouvé dans son sac, son portefeuille, qui est toujours sous clé dans son secrétaire. Elle a été très-étonnée de l'y trouver : elle ne se souvenait plus de l'y avoir mis. Elle a rêvé, réfléchi ; elle m'a interrogé. J'ai attribué la chose à un moment de distraction. Mes réponses évasives ne l'ont pas satisfaite. Elle a fait des questions à l'aînée de ses demoiselles, qui lui a répondu qu'elle avait écrit à son lever, et qu'elle avait mis son portefeuille dans son sac. Quand je me suis présenté le 29, madame Arn.... m'a dit : « Le « magnétisme fait donc perdre la mémoire ? » J'ai écrit hier, j'en suis sûre, et je ne m'en sou- « viens pas. » Le songe lui-même auteur de tant de trouble était oublié.

La séance du 3 septembre a été remarquable. Je ne me sentais ni force ni volonté, et la malade s'en est aperçue. J'ai magnétisé comme j'ai coutume de le faire, et j'ai causé

de l'engourdissement dans la tête et le bras gauche; j'ai cherché à le dissiper, et je n'ai produit aucun effet.

A son réveil, la malade pouvait à peine remuer le bras gauche. Je conçois qu'un magnétiseur n'opère pas toujours avec la même efficacité; mais je ne savais à quoi attribuer les accidens nouveaux dont je viens de parler.

Je suis entré, le 4 au matin, chez madame Arn... Le bras gauche était toujours très-faible. Il s'était fait une éruption sur l'épaule, du même côté. Cette éruption tenait de la dartre vive et de l'érésipèle. Des boutons avaient pointé au sommet de la tête. Tout cela inquiétait la malade.

Elle m'a demandé le soir, dans le sommeil magnétique, si la veille j'avais touché quelqu'un. Je lui ai répondu avoir magnétisé, pendant une demi-heure, un doigt attaqué d'un panari. « Vous l'avez magnétisé de la main droite, m'a-t-elle dit, et vous avez tenu hier cette main sur ma tête et sur mon épaule gauche, pendant que le pouce de l'autre main était fixé dans mon oreille droite. Votre main était chargée de miasmes que vous m'avez communiqués.

C'est en effet de la main droite que j'ai ma-

gnétisé le doigt attaqué ; et l'observation de madame Arn.... me paraît être de la plus haute importance pour les magnétiseurs qui traitent plusieurs malades à la fois.

Du 25 au 26, la malade m'a annoncé, pour les deux nuits suivantes, des crises qui ont eu lieu, comme si elles avaient été indiquées par une somnambule lucide.

Pendant le cours de son traitement, madame Arn.... a eu un grand nombre de sensations très-fines, mais qui ont entr'elles un caractère de ressemblance qui m'a décidé à n'en point parler.

Sa santé s'est insensiblement rétablie, au point que le 15 février 1819, elle m'a demandé, en dormant, du papier, une plume et de l'encre, et elle a écrit ce qui suit :

« Je soussignée, Anne-Charlotte-Henriette
« LÉONARD, épouse d'Ambroise - Athanase
« ARN...., reconnais que le magnétisme seul
« m'a guérie du mal affreux que j'éprouvais
« depuis sept ans.

« Fait dans mon sommeil magnétique, le 15
« février 1819. »

(Suit la signature.)

Je pratique le magnétisme sans exaltation, et je n'ajoute jamais rien à la vérité des faits. Je déclare donc avec franchise, que l'extrême susceptibilité de madame Arn.... fait de temps en temps monter le sang à la tête. Elle y sent alors de l'embarras, mais elle n'éprouve aucune douleur. Elle reprend l'usage du magnétisme, et le sommeil se reproduit jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli.

Non seulement madame Arn.... croit maintenant à la médecine de la nature, mais elle aime à faire des conversions, et elle en a obtenu de marquantes. Ainsi que son magnétiseur, elle abjure hautement sa première incrédulité. Je me félicite de lui avoir rendu la santé, et d'avoir fait une prosélyte qui, par ses qualités et son esprit, exerce une sorte d'influence sur les personnes qui la connaissent.

P. L. B.

TRAITEMENS

*Et cures magnétiques, par M. Lamy-Senart,
à Saint Quentin.*

LE nommé P illetier, garçon tailleur, demeurant rue Sainte-Anne, à Saint-Quentin, avait depuis dix-huit mois des douleurs rhumatismales à la cuisse et à la jambe, qui avaient résisté à tous les moyens employés par la médecine ordinaire; il pouvait à peine se soutenir et marcher.

S'étant présenté chez moi le 20 février 1817, je l'ai fait consulter par un somnambule nommé *Baron*, ouvrier en orfèvrerie. L'ordonnance que ce somnambule a faite à Pelletier, fut :

Gratter trois fois gros comme le pouce de savon ,

Gros comme le pouce de racine de poirier,

Deux fortes pincées de fleurs d'absynte ,

Gros comme le pouce de cire jaune ,

Deux pincées de cerfeuil ,

Un oignon rouge ,

Trois pincées d'oseille ,

Une poignée de sel gris ,
Un demi-verre de vinaigre ,
Un verre à vin d'eau-de-vie ,
Un verre de vin blanc ,

Faire bouillir le tout ensemble pendant dix minutes, et en faire un cataplasme que l'on posera le soir sous le jarret, le lendemain matin; le renouveler quelques soirs, et ainsi de suite, tant que la douleur se fera sentir.

Chaque matin, pendant trois jours de suite, il mettra sa jambe malade dans un bain chaud composé d'eau de savon, de deux poignées de son, et d'un verre de forte eau-de-vie. Il y restera vingt-cinq minutes.

Le 21 je l'ai magnétisé; ses douleurs ont été plus fortes, mais point de sommeil.

Le 22, même effet que la veille, et après la séance il y a eu du mieux.

Le 23, les douleurs n'ont pas autant augmenté; mais comme je n'avais pu produire sur lui le somnambulisme, et que j'avais un voyage à faire, j'ai voulu que sa femme continuât à le magnétiser.

Le 24, sa femme est venue avec lui. Je lui ai fait donner la main à son mari, je les ai magnétisés ensemble pendant une demi-heure; et ce rapport établi entr'eux, j'ai dit à la femme

de magnétiser son mari, ainsi qu'elle me l'avait vu faire. Pelletier a ressenti les mêmes effets par la main de sa femme; il a été magnétisé ainsi huit jours de suite par elle.

J'ai su que dès le 28 il était déjà beaucoup mieux.

Le 10 mars, le malade est venu avec sa femme me remercier de mes soins pour lui. Si vous voulez, m'a-t-il dit, faire avec moi une promenade de dix lieues, je suis aujourd'hui en état de la faire; je me porte bien, et ne ressens plus de mal.

Aujourd'hui, 15 mai 1818, Pelletier continue à se très bien porter. Il n'a pas eu de ressentiment de ses douleurs; et pour attester la vérité de ce récit, il l'a voulu signer, ainsi que toutes les personnes qui, l'ayant connu bien souffrant, ne peuvent douter de sa guérison par le magnétisme.

Signé ERNOULD, tailleur, CARDON, PULLIET,
DUFOUR, OBERT, GAUCHET, D'HERVILLEZ,
LAMY-SENART, PELLETIER.

Deuxième traitement.

La nommée *Marcelline Fournival*, âgée de vingt-quatre ans, domestique chez M. Que-

guignon-Anbert , marchand à Saint-Quentin , s'est présentée chez moi le 3 avril 1817, se plaignant d'avoir des battemens de cœur presque continuel qui lui ôtaient l'appétit , et la rendaient triste et languissante. Je l'ai placée à mon baquet. Au bout d'un quart d'heure elle s'y est endormie ; je ne lui ai fait aucune question ce jour-là.

Le lendemain elle a été endormie comme la veille, à mon baquet. A ma première question : Comment vous trouvez vous ? elle a répondu : Bien. Et à la deuxième : Cela vous fait-il du bien ? a répondu : Oui. Je l'ai réveillée après une heure passée dans l'état de sommeil magnétique.

Le 5 elle n'a pu venir.

Le 6 elle a été endormie en cinq minutes. Questionnée sur sa maladie, elle a dit ne pas voir, mais sentir que le siège de son mal était près du cœur, et que dans ce moment elle en souffrait beaucoup. J'ai soufflé à chaud sur son cœur. Alors elle a dit : Ah ! mon Dieu , quel bien vous me faites ! que je suis contente ! Il faudra tous les jours faire de même. Cela seul pourrait me guérir, je sens que mon cœur se débarrasse.

Le 7 elle a été endormie aussitôt qu'elle a été

placée à mon baquet; elle y a d'abord eu froid. Pourquoi avez-vous froid? lui ai-je demandé: —Parce que votre baquet n'est pas assez fort, assez chargé. Alors j'ai magnétisé énergiquement mon baquet. Assez, a-t-elle dit; à présent j'ai trop chaud; et comme je continuais encore, elle m'a dit: Arrêtez, je vais tomber, je suis tout étourdie. —Eh pourquoi éprouvez-vous cela? Une trop grande quantité de fluide, m'a-t-elle répondu, étourdit et fait mal.

Le 8, point de changement remarquable.

Le 9, questionnée sur son état, elle a dit: Je ne vois pas, *mais je sens* que j'ai besoin de me reposer une demi-heure. Je l'ai retirée du baquet, et l'ai fait s'asseoir sur un fauteuil, où elle est restée fort tranquille une demi-heure. Lui-ayant ensuite demandé si je devais l'éveiller: Oui, mais aussitôt que j'aurai les yeux ouverts, il faudra souffler à chaud sur mon estomac. — Pourquoi? — Parce qu'autrement j'aurais un grand tremblement par tout mon corps. Pour m'assurer si elle était assez lucide pour bien prévoir ou pressentir son état à venir, je n'ai pas fait après son réveil ce qu'elle avait prescrit, mais j'ai été bien vite puni de ma désobéissance, par le tremblement universel qui lui prit aussitôt, et

qui a été tellement fort et prolongé, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je suis parvenu à la calmer. C'est un exemple pour une autre fois

Le 10, m'ayant toujours répondu qu'elle ne voyait pas, *mais qu'elle sentait* son mal, j'ai pensé qu'en lui posant le pouce sur le front, au-dessus du nez, je pourrais le lui faire voir; et cela, en effet, m'a réussi (1) ; car, à

(1) Il est peu d'expériences plus instructives pour la conduite à tenir avec les somnambules magnétiques, que celles faites journellement par M. Lamy-Senart; et c'est à sa charité active, dégagée de tout intérêt, et à la droiture de ses intentions, que nous devons ces utiles leçons... Tout ce que ce zélé et *impartial* magnétiseur veut, je dirai plus, tout ce que seulement il imagine devoir être utile à ses malades ou pouvoir ajouter à l'efficacité salutaire de ses moyens magnétiques, semble aussitôt se réaliser ou se modifier sous sa main, au gré de ses moindres désirs. J'ai eu déjà l'occasion de faire cette remarque au sujet du nommé *Baron*, devenu par lui somnambule, et l'un des plus magnétiquement mobiles à la pensée de son magnétiseur, qui se-puisse et se soit peut-être jamais rencontré (Voyez *Bibliothèque du Magnétisme animal* tome III, page 19); et l'observation que je lui adressai alors (même tome, page 168). Cette observation est applicable à son expérience nouvelle sur la somnambule Marceline Fournival. Certainement les mots *voir, sentir, savoir*, sont synonymes dans

ma question : Eh bien , à présent voyez vous votre mal ? — Oui. — Quel est il ? Dites-le ? — Ce sont des glaires très-blancs amassés près du cœur : ils sont la cause de mes palpitations. — D'où provient ce mal ? — D'avoir eu de très-grandes peines, des chagrins. — Des chagrins ? — *Oui , que je ne puis vous communiquer.*

Que faut-il faire pour vous guérir ?

Faire cuire la moitié d'un très-fort foie de veau dans une pinte d'eau , la faire réduire jusqu'à deux verres seulement , et demain matin me faire boire ces deux verres de bouillon à jeûn ; rester ensuite deux heures sans manger, et je serai guérie parfaitement.

Si vous n'aviez pas été magnétisée, que vous serait-il arrivé ? — Que les glaires se seraient amassés et que j'aurais fait une forte maladie. — Depuis quand les glaires s'amassaient-ils ?

la bouche des somnambules ; mais M. Lamy-Senart , qui n'attachait pas apparemment la même idée au mot *sentir* qu'au mot *voir*, veut que sa somnambule dise *voir*, et non pas *sentir* son mal ; et aussitôt elle lui dit *je le vois*. Peut-être ne lui aurait-il pas demandé : Dites-moi le mal que vous sentez , aussi hardiment qu'il lui a demandé : Dites-moi le mal que vous voyez ? et il n'aurait pas alors obtenu ce jour-là l'ordonnance qu'elle s'est faite. (*Note du rédacteur.*)

— Depuis deux mois ; c'est cela qui m'ôtait l'appétit.

Dites-moi pourquoi vous avez vu ce soir aussi bien ? — C'est de m'avoir posé le pouce au-dessus du nez , et les autres doigts sur la poitrine. (C'est-à-dire que sa volonté s'était aidée de ce procédé).

Faudra-t-il vous magnétiser encore ? — Non ; vous me donneriez des convulsions qui seraient suivies de la fièvre.

Je voudrais bien cependant vous magnétiser encore, afin de m'assurer si vous êtes bien guérie ? — Soit , magnétisez moi ; mais de la main seule, et pas de baquet sur-tout , car j'y aurais du mal.

Comme vous êtes la seule somnambule clairvoyante que j'aie dans ce moment ; j'aurais cependant bien désiré que vous eussiez pu conserver votre lucidité quelques jours encore , afin de rendre service à d'autres malades. — Cela est impossible ; il faut me guérir de suite ; ma maladie serait déclarée dans trois ou quatre jours , si je ne prenais pas absolument demain matin ce que je me suis ordonné, tandis qu'en le prenant, je serai guérie (1).

(1) Le refus que fait la somnambule en cette circonstance , de céder au désir de son magnétiseur, est remar-

Elle a voulu qu'après son réveil je soufflé à chaud sur son estomac, comme elle me l'avait dit la veille, afin de lui éviter un fort tremblement ; et certes, cette fois, je n'y ai pas manqué. Comme ses maîtres sont présents, ils lui feront apprêter son bouillon de foie de veau, et ils s'assureront de l'accomplissement ou non de sa prédiction.

J'ai su par la malade elle-même, qu'aussitôt après avoir bu ses deux verres de bouillon, elle avait ressenti dans son estomac une chaleur qu'elle comparait à celle que l'on éprouve lorsqu'on prend du vin très-fort ; qu'elle avait été étourdie comme on le serait après en avoir

quable, en ce qu'il confirme ce que j'ai dit bien souvent de l'empire de la volapté, qui, lorsqu'elle est *impartiale*, ne peut jamais produire et déterminer, en magnétisme, que de bons et utiles résultats. S'il n'y eût pas eu de danger pour la santé de la somnambule à prolonger son état de somnambulisme, nul doute que pour satisfaire à la louable et innocente fantaisie de son magnétiseur, elle n'en eût trouvé le moyen. Mais quelle avait été l'intention première, le but principal de M. Lamy-Senart en magnétisant Marcelline Fournival ? c'était de la guérir de ses palpitations. En se refusant à ce que secondairement il lui demandait, elle obéissait donc passivement (si je puis ainsi m'exprimer) à sa première, sa meilleure, et par conséquent sa plus forte volonté. (*Note du rédacteur.*)

beaucoup bu; que deux heures après elle avait mangé une bonne soupe grasse de bon appétit, et que depuis lors elle n'avait plus de douleurs ni de battemens de cœur. Le lendemain je l'ai magnétisée, mais sans lui produire aucun effet: ainsi je crois sa guérison parfaite. Néanmoins, pour en être plus sûr, j'ai attendu long-temps avant de la faire certifier.

Nous soussignés, certifions que Marcelline Fournival, femme Mausard, de Dallon, étant en service chez nous, a été guérie deux fois, à deux époques, et pour deux maladies différentes, par le magnétisme, que M. Lamy-Senart, de cette ville, a bien voulu lui administrer. Nous avons été présens à toutes les séances. Elle a déclaré son mal et indiqué le jour où elle devait être guérie. Ce jour indiqué, Marcelline s'est parfaitement bien portée. Depuis, il y a sept à huit mois d'écoulés, elle continue de jouir d'une bonne santé.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat.

AUBERT père;

QUEQUIGNON-AUBERT fils,

marchand épicier, mercier, à Saint-Quentin.

Saint-Quentin, 31 mai 1818.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

*Principalement dans l'ancienne Italie , sous les
Empereurs , et dans les Gaules.**(Suite de la 2^e partie. — Des oracles , et des guérisons par les
songes.)*

§ 4. Guérisons magnétiques , par Adrien. — Marc Antonin rend grâces aux dieux de lui avoir indiqué en songe des remèdes qui l'avaient guéri. — Monumens élevés à Sérapis à ce sujet. — Guérisons magnétiques opérées par les Sages Indiens , en présence d'Apollonius de Thyane. — Celui-ci , à Rome , rappelle à la vie une jeune fille qu'on allait inhumer. — A Éphèse , il voit l'assassinat de Domitien , au moment même où il se commettait à Rome. — Autres exemples de vues à distance. — Divination somnambulique , les yeux fermés , sous Didius Julianus. — Hommes versés dans les arts égyptiens , qui , du temps de Celse et d'Origène , chassent les démons du corps des hommes , et guérissent les maladies par le souffle. — Origène reconnaît que , de son temps , le temple d'Esculape était extrêmement fréquenté , et qu'il s'y opérait par les songes une multitude de guérisons.

Si de Vespasien nous passons à Adrien , nous trouvons que le magnétisme conserve tout son

éclat ; nous voyons cet empereur opérer lui-même des cures magnétiques.

Dans les derniers temps de sa vie, cet empereur, miné par la maladie, avait eu l'envie de se donner la mort. « Il se présenta une femme
« qui déclara qu'elle avait été avertie, en songe,
« de faire connaître à Adrien qu'il ne se donnât
« point la mort, parce qu'il devait recouvrer
« la santé : que n'ayant point exécuté cet ordre,
« elle avait été frappée d'aveuglement ; qu'ayant
« reçu une seconde fois l'ordre de dire la
« même chose à Adrien, il lui avait été assuré
« que si elle le faisait, et qu'elle embrassât ses
« genoux, elle recouvrerait la vue. Ayant ac-
« compli ce songe, dit Spartien, elle recouvra
« la vue sitôt qu'elle eut lavé ses yeux avec
« l'eau qui était dans le temple, dont elle
• « venait (1). »

(1) *Ed tempestate supervenit quædam mulier, quæ diceret somnio se monitam, ut insinuaret Adriano, ne se occideret, quod esset bene valiturus. Quod cum non fecisset, esse cæcatam. Jussam tamen iterum Adriano eadem diceret, atque genua ejus oscularetur, receptura visum, si id fecisset. Quod cum insomnium impleisset, oculos recepit cum aquâ quæ in fano erat, ex quo venerat, oculos abluisset. Spart., in Adriano, versùs finem.*

Cette eau , qui était dans le temple , était sans doute l'eau lustrale qui était déposée et gardée pour les aspersions et autres cérémonies. Les anciens attribuaient de grandes propriétés à ces eaux lustrales.

Spartien rapporte encore le trait suivant d'Adrien : « Cet empereur avait la fièvre. Vint
« du fond de la Pannonie, pour le trouver,
« un homme qui était aveugle - né. Il toucha
« Adrien; et, par suite de ce toucher, il re-
« couvra la vue, et l'empereur fut guéri de la
« fièvre (1). »

On a voulu prétendre que ces malades et ces songes avaient été supposés, exprès pour faire impression sur l'esprit d'Adrien, et l'empêcher de satisfaire l'envie qu'il avait de se tuer. Ces suppositions, que l'on renouvelle aujourd'hui, avaient été aussi imaginées, du temps de Spartien, par un certain Marius Maximus; mais Spartien persiste à affirmer les faits tels qu'il les présente, malgré les conjectures de ce Marius Maximus. *Quamvis*

(1) *Venit de Pannoniâ quidam natus cæcus ad febrientem Adrianum, eumque contigit. Quo facto et ipse oculos recepit, et Adrianum febris reliquit. Spartianus, ibid.*

Marius Maximus hæc per simulationem facta commemoret (1).

La dernière guérison procurée par Adrien mérite d'autant plus d'attention, qu'elle s'opère ici par le procédé ordinaire du magnétisme, par le simple attouchement. *Eumque contigit.*

Mais quant à ce que dit Spartien, que ce Pannonien était *aveugle né*, il faut entendre par-là non une cécité absolue, proprement dite, mais une maladie d'yeux de naissance, qui empêchait de voir : car une cécité absolue paraît bien difficile à guérir.

Nous avons vu, dans les inscriptions du temple d'Esculape, que cette exagération était ordinairement employée pour exalter d'autant plus la puissance du Dieu et la grandeur du miracle.

Marc Antonin rend un éclatant témoignage aux avantages qu'il avait lui-même tirés des songes pour sa santé.

Et d'abord, dans un premier endroit, il s'énonce en termes qui ne sont pas équivoques. On avait de son temps tellement l'habitude de s'adresser à Esculape, et sur-tout d'exécuter ponctuellement ses ordonnances, que cet

(1) Spartianus, *ibid.*

empereur prend cette ponctualité même pour exemple.

« Nous voyons, dit-il, la même chose dans
« ce qu'on a coutume de dire : qu'Esculape a
« ordonné à celui-ci, ou à celui-là, de monter
« à cheval, de se faire verser de l'eau froide
« sur le corps, de marcher nus pieds sur la
« terre (1). »

C'était donc une coutume universelle alors d'aller consulter Esculape quand on était malade ; c'était une coutume de recevoir de ce dieu, en songe, le régime qu'il fallait suivre : comme de monter à cheval, de prendre des bains d'eau froide, de marcher nus pieds sur la terre. C'était sur-tout une coutume religieusement gardée, d'observer avec la plus grande exactitude ses ordonnances ; et c'est à cette ponctualité qu'Antonin fait allusion, dans le passage dont il s'agit, et qui était telle, qu'il en était résulté comme une forme proverbiale de parler : *cujus modi illud est quod dici solet*.

(1) *Cujus modi illud est, quod dici solet Æsculapium huic vel illi coordinasse ut equitet, ut frigidæ proluatur, ut discalceatus incedat.* M. Anton., *De rebus suis*, lib. v., § viii. *Latinus factus operâ Thomæ Gatakeri cantab.*, 1652, in-4°.

Il paraît que ce régime de monter à cheval, de prendre des bains froids, et de marcher nus pieds, était alors fort à la mode dans les ordonnances d'Esculape ; car l'orateur Aristide, qui vivait du temps d'Antonin, rappelle de semblables ordonnances, qu'il avait reçues d'Esculape (1).

Antonin ne parlait pas seulement des consultations d'Esculape par ouï-dire. Il nous apprend qu'il avait ressenti personnellement la puissance bienfaisante de ce dieu et de Sérapis, dans les songes qu'ils lui avaient procurés.

Parmi les remerciemens qu'il fait aux dieux, il n'oublie pas cette circonstance :

« Je vous rends grâces de m'avoir donné
« un bon père, une bonne mère, de bons pré-
« cepteurs..... De m'avoir fait connaître Apol-
« lonius, Rusticus, Maximus.....

« Je vous rends grâces de ce que j'ai trouvé
« une femme douce, affectionnée à son mari,
« à ses enfans..... et des hommes excellens
« pour former la première jeunesse de mes
« enfans.

« Je vous rends grâces *de m'avoir indiqué,*
« *en songes, différens remèdes, sur-tout pour*
« *mes crachemens de sang et mes étourdis-*

(1) Voyez Aristides, *Orationes sacræ*, 1^{re} et 2^{re}.

« *semens, comme il m'est arrivé à Gaëte* (1). »

Ainsi, dans cette action de grâces solennelle par laquelle Antonin commence son livre, il rappelle expressément les remèdes qu'il a reçus en songes des dieux, et le bien qu'il en avait ressenti.

C'était sous l'empereur Antonin qu'écrivait l'orateur Aristide dont nous venons de parler. Plusieurs de ses discours, appelés *discours sacrés*, ont été composés en l'honneur d'Esculape, dont l'orateur rappelle les apparitions en songes, les ordonnances et les cures.

Ce fut encore sous Antonin que furent appendues au temple d'Esculape, dans l'île du Tybre, aujourd'hui l'église de St.-Barthélemy, ces trois tablettes qui attestent les cures merveilleuses que venait d'opérer ce dieu, sur les trois particuliers y dénommés : il y est fait mention que c'était sous le règne d'Antonin.

Dacier, sur le dernier passage de Marc-Antonin que nous venons de citer, fait cette note :

« Rien n'est plus commun dans les anciens
« que les remèdes indiqués aux malades dans
« leurs songes ; et cela était si généralement

(1) *Quod per insomnia remedia mihi fuerint indicata, cum alia, tum adversus sanguinis excretionem, et capitis vertiginem, quod et Cajetæ aliquando factum est.* Marc Antonin, lib. 1, § ultim.

« reçu dans l'antiquité, qu'on allait coucher
 « dans les temples, croyant que les dieux se
 « communiquaient là plus volontiers, et révélé-
 « laient aux malades pendant leur sommeil
 « les choses qui pouvaient opérer leur gué-
 « rison.

« Mais, continue Dacier, je ne m'attacherais
 « pas beaucoup aux coutumes des peuples
 « toujours crédules et superstitieux, *si des*
 « *gens très-sages et très-dignes de foi* n'a-
 « vaient parlé de ce qui leur était arrivé dans
 « leurs songes, d'une manière qui ne permet
 « presque pas d'en douter. Aristide témoigne
 « qu'il a été très-souvent guéri par des re-
 « mède*s* qui lui avaient été révélés en songe.
 « Synesius assure que, par le même secours, il
 « avait évité de très-grands dangers. On sait ce
 « que Socrate dit de ses songes (1). »

La reconnaissance d'Antonin pour Serapis fut si vive, qu'il fit frapper en son honneur plusieurs médailles que l'on trouve dans Patin, et qu'il lui fit même élever un temple, dont on trouve l'inscription dans Gruter (2) :

(1) *Réflexions de l'empereur Marc Antonin*, par Dacier. Amsterdam, 1691, page 34.

(2) *Gruteri inscript.*, page 85.

SERAPI DEO
M. AURELIUS ANTONINUS
PONTIFEX MAX. TRIBUNIC
POT. X
ÆDEM.

Il lui fit encore dresser une statue dont
voici l'inscription gravée sur la base :

SERAPI SACR.
IMP. CÆSAR. M. AUREL
ANTONINUS AUG.
PIUS , FELIX COS III.
P. P.

On trouve aussi, dans la même page de Gruter, deux autres inscriptions par lesquelles on voit qu'en reconnaissance de la guérison accordée par Sérapis à Antonin , quelques particuliers ornèrent de colonnes le temple de Sérapis (1).

Sous le même règne d'Antonin, et sous les précédens, vivait le célèbre Apollonius de Thyane , dont la vie , écrite par Philostrate , fournit plusieurs matériaux pour l'histoire du magnétisme.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit précédemment de la guérison de

(1) Réponse à l'histoire des Oracles , par le P. Baltrès , tom. 2 , p. 394.

ces crisiaques, qui étaient annoncés comme possédés par des démons, ou tourmentés par les âmes des personnes mortes. Ce n'étaient que des maladies vaporeuses, mélancoliques ou nerveuses.

Mais reportons-nous de nouveau au milieu de ces Sages Indiens que présidait Jarchas. Il est dit qu'on y accourait de toutes parts *pour venir y chercher la guérison des différentes maladies* (1).

« On y vit paraître un homme boiteux,
 « âgé d'environ trente ans, grand chasseur
 « de lions, à qui une blessure très-grave
 « faite par l'un de ces animaux, avait attaqué
 « l'articulation de la cuisse, et changé la di-
 « rection de la jambe. Quel fut le traitement
 « employé par les sages ? Ils *frottèrent avec*
 « *les mains la partie malade, cherchant à*
 « *la redresser, et le firent avec tant de suc-*
 « *cès, que le jeune homme s'en retourna*
 « *marchant parfaitement* (2). »

« Un autre malade était privé du service

(1) *Interea nuntius ad Sapientes accessit indos, aliquos deducens salutem exposcentes. Vita Apollonii, Zenobio Acciolo interprete. Lutet. 1555, lib. III, cap. 12.*

(2) *Verum illi manibus perfricantes, detorquentesque, ita direxerunt, ut adolescens recte gradiens inde discederet. Ibid., page 195.*

« d'un œil; il en recouvra l'usage , et vit de
« tous les deux (1). »

« Un troisième ne pouvait se servir d'une
« main, et se trouvait manchot. Sa main fut en-
« tièrement rétablie (2). »

Mais la cure la plus merveilleuse fut celle
d'une jeune fille qu'on conduisait à la sépul-
ture , et qu'Apollonius rappela à la vie : c'é-
tait au moment même où elle allait se marier,
que les fêtes de l'hymen venaient d'être chan-
gées en funérailles.

« Apollonius fait arrêter le convoi , touche
« la jeune fille , se penche sur elle , comme
« s'il lui disait tout bas quelque chose , et la
« jeune fille revient à elle , se lève , parle , et
« retourne guérie à la maison paternelle (3). »

On ne peut pas supposer ici une scène
concertée, car la jeune personne appartenait
à une famille riche, et ses parens voulurent, par
reconnaissance, donner à Apollonius quinze

(1) *Alius altero oculorum captus utroque videndi
potentiâ receptâ abiit*, ibid.

(2) *Alius item manu alterâ mancus, libero ipsius
usu restituto discessit*, ibid.

(3) *Ipse vero puellam attrahens, atque aliquid illi
secreto admurmurans, ab eâ quæ videbatur, morte re-
vocavit, quæ statim etiam loqui incipiens, in paternam
domum rediit. Vita Apolloniï, l. iv, cap. 16, pag. 175.*

mille drachmes qu'il refusa. Cette guérison eut lieu publiquement, au milieu du cortège et du peuple.

Apollonius se contenta de toucher la malade, et sans doute de lui inspirer son souffle dans la bouche, ce qui fit croire qu'il lui parlait tout bas.

Nous ne dirons pas avec les enthousiastes que cette fille était véritablement morte ; l'avare Achéron ne lâche pas ainsi sa proie ; mais elle pouvait être tombée dans une léthargie ou une asphyxie qui la faisait croire morte : il était d'autant plus possible qu'Apollonius reconnût qu'elle n'était pas sans vie, que, chez les Romains, autrefois, comme chez les Italiens, aujourd'hui, on enterre à visage découvert, surtout les jeunes personnes, dont le corps est porté en terre sur une espèce d'estrade.

Apollonius avait toutes les autres propriétés des crisiaques ; comme Socrate, il lisait dans les pensées, il prévoyait et prédisait l'avenir ; enfin, il apercevait les événemens à distance, et en voici un exemple. Il était à pérorer dans la ville d'Ephèse, lorsque Domitien fut assassiné. « Tout à coup la voix d'Apollonius s'affaiblit, il hésite, il s'arrête, ses yeux sont fixés en terre, son regard est hagard : *torvis oculis*. Il fait quatre pas en

« avant : *Frappez le tyran !* s'écrie-t-il ; *frappez !* Et ces mots, il les dit non comme une
 « personne qui voit l'image de la vérité dans
 « un miroir, mais comme quelqu'un qui se-
 « rait présent, et qui verrait l'assassinat lui-
 « même se passer devant ses yeux (1). »

« Les Ephésiens qui étaient dans cette as-
 « semblée furent jetés dans le plus grand
 « étonnement. Apollonius s'arrête, comme un
 « homme qui assiste à un événement, et qui
 « veut en voir la fin.

« Il reprend de nouveau : Ayez confiance,
 « Ephésiens, car le tyran vient d'être tué au-
 « jourd'hui. Il vient de l'être au moment
 « même (2). »

(1) *Dum hæc Romæ in regiâ agerentur, ipse fortè Ephesi in Xysti lucis meridie disputabat; et primò quidem velut repentino pavore percussus vocem demisit, deindè concisè magis quam consueverat, verba proferre cæpit, ut facere solent, quibus in mediâ oratione novum aliquod et incredibile occurrit. Tandem verò quasi eorum quæ dicere vellet oblitus, conticuit torvis oculis in terram aspiciens, tres inde aut quatuor passus e loco ubi constiterat, progressus, percutit tyrannum, percutit clamabat, non ut qui e speculo veritatis imaginem traheret, sed qui res ipsas ante ipsum fieri videret et auxilium afferre conaretur. Vita Apollonii, lib. viii, cap. 10, pag. 562.*

(2) *Tandem confidite, ô viri, inquit. Tyrannus nam-*

Peu de jours après la nouvelle fut confirmée. *Le tout s'était passé le jour et l'heure indiqués par Apollonius* (1).

C'est un grand phénomène que celui de la vision à distance, et dont la solution laisse encore tout à désirer. Que n'a-t-on pas imaginé pour amener cette solution? Tantôt c'est l'âme qu'on fait voyager, tantôt c'est une intelligence spirituelle qui transporte sous nos yeux les scènes éloignées : tous moyens que dédaigne la raison, et que rejette le philosophe. Mais si le fait est difficile à expliquer, son existence n'en est pas moins certaine. De quelque part que l'on se tourne, on en rencontre des exemples.

Nous avons déjà celui de ce prêtre qui apercevait Cyrus faisant cuire une tortue dans un chaudron d'airain, à deux cents lieues de là.

Si nous ouvrons les livres saints, Elisée dit

que occisus est hodie. Quid autem dixi hodie? imò potius hoc ipso temporis momento. Ita me Pallas adjuvet. Id enim eo ipso tempore gestum est, quo me conticentem vidistis. Ibid.

(1) *Nam tyranni interfectio quo die facta fuerat, et quâ diei parte; meridiè scilicet, et ab intersectoribus quos ille fuerat adhortatus, ita facta esse nunciatum fuit sicut disputanti Apollonio dii præmonstraverant. Ibid., cap 2, pag. 564.*

à son serviteur Ghiezy : « Mon cœur n'était-il
 « pas présent quand le Syrien a fait retourner
 « son char pour venir au-devant de toi ? N'y
 « étais-je pas quand tu as reçu de lui de l'ar-
 « gent et des vêtemens (1) ? »

Ce qui supposerait le transport du prophète au lieu de la scène, quoique certainement Elisée n'eût pas bougé de son habitation.

Les légendistes ne tarissent pas sur des prodiges semblables. Il est dit, dans les miracles de saint Martin de Tours, « que le jour
 « du décès de ce grand saint, saint Ambroise
 « en fut averti dans l'église de Milan, au mo-
 « ment où il célébrait la messe : il était d'usage
 « que le lecteur vînt se présenter au célébrant
 « avec le livre, et ne lût la leçon que lors-
 « qu'il en avait reçu l'ordre du célébrant. Or,
 « il arriva que le dimanche dont il s'agit, pen-
 « dant que celui qui devait lire l'épître de
 « saint Paul, était debout devant l'autel, saint
 « Ambroise, qui était à célébrer, s'endormit
 « lui-même sur l'autel. Deux ou trois heures se
 « passent sans qu'on ose le réveiller. Enfin, on
 « l'avertit du long-temps que le peuple attendait :
 « *Ne soyez pas troublés*, répondit-il, *ça été*
 « *pour moi un grand bonheur de m'endormir*,

(1) *Non ne cor meum in presenti erat, quando re-
 versus est homo de curru suo in occursum tuum ? Nunc*

« *puisque Dieu a voulu me montrer un si*
 « *grand miracle ; car sachez que l'évêque*
 « *Martin, mon frère, vient de mourir. J'ai*
 « *assisté à ses funérailles , et après le ser-*
 « *vice ordinaire , il ne me restait plus à*
 « *dire que le capitule , CAPITELLUM, lorsque*
 « *vous m'avez réveillé (1).* »

Les assistans furent dans une grande surprise : on nota le jour et l'heure ; « et il fut
 « reconnu que l'instant du trépas du bienheu-
 « reux confesseur, fut précisément celui où
 « l'évêque Ambroise avait dit avoir assisté à
 « ses funérailles (2). »

Cette merveille se répéta le même jour à

igitur accepisti argentum et accepisti vestes , etc.
 Reg. iv , cap. 5 , n. 26.

(1) *Nolite, inquit, turbari; multum enim mihi va-*
let, sic obdormisse, cui tale miraculum Dominus os-
tendere dignatus est. Nam noveritis fratrem meum
Martinum sacerdotem egressum fuisse de corpore,
me autem ejus funeri obsequium præbuisse, peracto-
que ex more, servitio, capitellum tantum vobis exci-
tantibus, non explevi. Gregor. Turon., de *Miraculis*
sti. Martini, Paris, 1640, in-12, lib. 1, cap. 5.

(2) *Tunc illi stupentes, pariterque admirantes,*
diem et tempus notant sollicite requirentes : Qui ip-
sam diem tempusque transitus sancti repererunt, quo
beatus confessor dixerat se ejus obsequiis desservisse.
 Ibid.

Cologne, en faveur de Severin, évêque de cette ville (1).

Et qu'on ne dise pas que ces visions étaient des faveurs particulières accordées à de saints personnages ; ces visions sont communes à toute espèce d'individus, sans distinction de chrétiens et d'idolâtres.

« Que repondre, dit Bacon, aux Romains, « à des païens qui ont vu tout un peuple as-
« semblé dans le cirque, pousser des cris de
« joie et de triomphe au moment de la ba-
« taille, qui se donnait à plus de vingt milles,
« et remercier les dieux des succès d'un
« combat trois jours avant d'en recevoir la
« nouvelle (2) ? »

Aulugelle nous raconte quelque chose de semblable, dans le temps où César et Pompée combattirent dans la Thessalie. *Un prêtre, recommandable par la sainteté de sa vie et par sa naissance, s'écria tout à coup, dans la ville de Padoue, qu'il voyait un combat très-ardent se livrer ; les uns en fuite, les autres les poursuivant ; qu'il entendait les gémissemens des blessés, des mourans ; et ensuite, comme s'il était présent lui-même*

(1) Ibid., cap. 4.

(2) *Analyse de la philosophie de Bacon*. Paris, 1755, t. 1, page 166.

au combat , il s'écrie que César était vainqueur.

Cette prédiction parut d'abord légère et insensée; mais il en fut autrement, quand il fut reconnu que non seulement le jour de la bataille se trouvait être le même, mais encore l'évènement du combat; que toutes les alternatives de ce combat étaient telles que les avait désignées Cornélius (1).

Eunapius, qui vivait sous l'empereur Julien, rapporte dans la vie d'Edesius, une vision de même nature, qui arriva à la célèbre Sosipatre. « Un jour qu'elle dissertait sur l'âme, tout à coup, comme si la voix venait à lui manquer, elle se tait. Ensuite, après un moment de silence, elle s'écrie : Qu'est ce que c'est? mon ami Philometor monté sur un char, est tombé dans un lieu inculte et plein d'asperités. Il est en danger de se casser les jambes. Cependant voilà qu'on le retire; et il n'a d'autre mal que de s'être écorché le coude et les mains. Le péril est passé. On le ramène porté sur une chaise.

« Il en était ainsi, et le tout était vrai (2). »

Nicéphore, historien du Bas-Empire, nous

(1) Aulugelle, liv. xv, chap. 18.

(2) *Eunapius in Edesio*, p. 59. *Genovæ*, in-8°. 1616.

apprend que lorsque Valens , après avoir été battu par les Goths , se fut réfugié dans une grange , où les Goths mirent le feu , et où ce malheureux empereur fut brûlé , un solitaire appelé *Paul* tomba comme en extase au moment où cet accident arriva , et s'écria en présence de ceux qui étaient prisonniers à Constantinople avec lui : *C'est maintenant que Valens brûle* (1).

Alexander ab Alexandro raconte qu'un jeune homme nommé *Marius* , son élève , couché à côté de lui , se réveille une nuit , tout en larmes , et poussant des gémissemens , il annonce qu'il vient de voir sa mère rendre le dernier soupir , et les apprêts de ses funérailles. Alexandre note le jour et l'heure. Peu de jours après arrive un messager qui confirme la nouvelle de ce triste événement , lequel avait eu lieu au jour et à l'heure indiqués par le jeune homme (2).

On dira peut-être que quelques-unes de ces visions étaient en songe. Eh ! qu'importe le sommeil ou la veille ! Le principe n'est-il pas le même ? Concevons-nous plus facilement comment le tableau d'un fait actuel qui se

(1) Nicephore , lib. II , cap. 50.

(2) Alexander ab Alex. , *Genialium dierum* , l. I , c. 2.

« passe au loin, vient se représenter dans l'imagination d'un homme endormi, que dans celle d'un homme éveillé?

Mais voici d'autres exemples d'hommes éveillés :

Bodin, d'après Grilland, rapporte « qu'à
« Pérouse, un prêtre nommé *Jacques*, disant
« un jour la messe, et se tournant vers le
« peuple, au lieu de dire simplement *orate*
« *fratres*, dit : *Orate pro castris ecclesiæ quæ*
« *laborant in extremis*. Priez pour l'armée de
« l'Eglise, qui est en danger extrême; et à l'ins-
« tant même l'armée était défaite à vingt-cinq
« lieues de Pérouse (1). »

Louis Guyon raconte un trait semblable d'Angelo-Cartha.

Angelo - Cartha fut d'abord médecin du duc de Bourgogne, Charles, ensuite du roi Louis XI. Ce médecin avait été nommé à l'archevêché de Vienne en Dauphiné. « Un jour
« qu'il célébrait la messe devant ledit roi,
« en l'église de St.-Martin, à Tours, distant de
« la ville de Nancy de dix grandes journées,
« donnant à baiser la paix audit roi, lui ser-
« vant ce jour d'aumônier, lui dit telles pa-
« roles : *Le seigneur Dieu vous a donné la*

(1) Bodin, dans sa réfutation de Jean Wier, à la suite de sa *Demonomanie*, édit. de Niorf, 1616, in-8°, p. 547.

« *paix et le repos. Vous l'avez si vous*
 « *voulez ; car votre ennemi, le duc de Bour-*
 « *gogne, est mort, et vient d'être tué, et son*
 « *armée desconfite.* L'heure fut notée et le jour.
 « Le roi y envoya, et fut trouvé le tout vé-
 « ritable (1). »

Mais rien n'est plus étonnant que le trait rapporté dans les Mémoires de la reine de Navarre (2), et déjà cité par M. Deleuse, tom. 2 de son *Histoire critique du Magnétisme*, p. 314.

« La reine ma mère, dit la reine de Navarre,
 « était à Metz dangereusement malade de la
 « fièvre. Elle rêvant, et étant assistée autour
 « de son lit du roi Charles son frère, et de ma
 « sœur et mon frère de Lorraine, de plusieurs
 « messieurs du conseil, et de force dames et
 « princesses qui, la tenant hors d'espérance,
 « ne l'abandonnaient point, s'écria, continuant
 « ses rêveries, comme si elle eût vu donner la
 « bataille de Jarnac : Voyez comme ils fuient !
 « Mon fils a la victoire. Ha ! mon Dieu ! relevez
 « mon fils ; il est par terre. Voyez-vous dans
 « cette haie le prince de Condé mort.... Tous
 « ceux qui étaient là croyaient qu'elle rêvait.
 « Mais la nuit après, M. de Losses lui en ayant
 « apporté la nouvelle : Je le savais bien, dit-elle.

(1) *Les diverses leçons de L'oy's Guyon*, l. II, c. 30.

(2) *Mémoires de la reine de Navarre*, page 84.

« Ne l'avais-je pas vu avant-hier?... Lors on
 « reconnut que ce n'était point rêverie de la
 « fièvre, mais un avertissement que Dieu donne
 « aux personnes illustres. »

Voilà donc beaucoup de visions de la nature de celle d'Apollonius à Ephèse, qu'on ne saurait expliquer, mais qui, ayant le même principe, ne peuvent avoir aucune cause surnaturelle.

En continuant de parcourir la vie des divers empereurs, nous ne lisons rien dans celle de Commode qui soit relatif au magnétisme ; mais nous devons croire, par la dévotion particulière qu'il avait pour Isis, qu'il était des plus zélés à fréquenter ses autels.

Spartien nous dit « que Commode était si
 « dévoué au culte d'Isis, qu'il se faisait raser la
 « tête, portait Anubis dans les processions, et
 « remplissait tous les rôles qu'exigeait le cérémonial (1). »

Le même Spartien, dans la vie de Didius Julianus, nous décrit un des phénomènes du magnétisme des plus remarquables, mais confondu, comme c'était alors assez l'usage, avec les enchantemens.

Didius Julianus, écrit Spartien, croyait aux

(1) *Isidis sacris Commodus adeo deditus fuit, ut et caput raderet, et Anubim portaret, et omnes partes expleret. Spartian, in Pescennio Nigro.*

enchantemens. Dans le temps qu'il craignait tout de Sévère, qui lui succéda, il eut recours au miroir; et ce genre de divination se pratique ainsi : « On enchante la tête d'un enfant, « on lui bande les yeux, on lui présente un « miroir dans lequel on lui dit de regarder; « et l'enfant voit ce qui doit arriver. On assure « que, lors de l'expérience de Didius Julianus, « l'enfant y vit et l'arrivée de Sévère et le dé- « part de Julien (1). »

Qui ne connaît la vision des somnambules magnétiques, qui s'obtient, les yeux fermés, par les passes pratiquées sur les yeux et sur la tête? Soit qu'il y ait ou non un bandeau et un miroir, les somnambules n'en voient pas moins les objets présens et éloignés, et n'en découvrent pas moins les choses futures.

L'Incantato vertice exprime bien clairement les passes, et l'imposition des mains qui ont lieu sur le sommet de la tête. *Praeligatis oculis* signifie *les yeux fermés avec un bandeau*.

L'abbé de Marolles, dans sa traduction, met *les yeux fascinés*; il suppose que les yeux

(1) *Et ea quæ ad speculum dicunt fieri, in quo pueri praeligatis oculis incantato vertice respicere dicuntur, Julianus fecit. Tuncque puer vidisse dicitur et adventum Severi, et Juliani decessum. Ælius Spartian., in Didio Juliano.*

n'étaient fermés que par l'enchantement; ce qui désignerait encore plus spécialement le magnétisme.

Il paraît que ce procédé de voir par le miroir était fort usité chez les anciens, soit pour connaître l'avenir, soit pour voir à distance. Nous avons pu observer que Philostrate en parle dans la vie d'Apollonius, lorsque ce philosophe annonce aux Ephésiens la mort de Domitien. Il était affecté, dit Philostrate, *non pas comme un homme qui tire du fond d'un miroir l'image de la vérité, mais comme un homme qui est présent sur les lieux, et qui voit de ses propres yeux tout ce qui se passe.*

Caracalla n'avait pas moins de confiance que ses prédécesseurs aux songes magnétiques qui s'obtenaient dans les temples d'Esculape. « Il alla à Pergame, lisons nous dans « Hérodien, pour se servir des remèdes d'Esculape, et passa dans son temple autant de « nuits qu'il le jugea à propos, afin de recevoir « les songes qui devaient l'éclairer sur la nature de son mal et sur les moyens de guérison (1). »

(1) *Pergamum adit Asiæ civitatem, ut Æsculapii curationibus uteretur. Quò postquam pervenit, somniis quandiu voluit, captatis, Ilium mox petit. Herodian. Politian. interprete, lib. iv, cap. 8.*

Caracalla vivait vers l'an 217 de l'Ère chrétienne.

Un demi-siècle après régnait Aurélien. Voispique en parle ainsi : « Quel homme mena
« une vie plus sainte ? Quel homme fut plus
« vénérable , plus cher , et plus revêtu des fa-
« cultés divines ? Il rendit la vie aux morts. Il
« dit et fit beaucoup de choses au-dessus de la
« portée des hommes (1). »

A peu près dans le même temps , nous retrouvons le magnétisme si bien caractérisé , qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. C'est dans une objection de Celse , rapportée par Origène.

Ce philosophe païen ne s'était pas contenté d'opposer aux miracles de J.-C. les prétendus miracles d'Esculape , il osait encore mettre en parallèle ceux de J.-C. avec certains faits de gens qu'il appelait *charlatans*.

• Vous vantez , disait-il , les guérisons opérées par Jésus-Christ ; mais il a cela de commun avec des faiseurs de prestiges , qui ne promettent pas des miracles moins impossibles ; avec des charlatans égyptiens , qui , pour quelques oboles , font trafic de ces secrets

(1) *Quid illo viro sanctius , venerabilius , antiquius diviniusque , inter homines fuit. Ille mortuis reddidit vitam. Ille multa ultra homines et fecit , et dixit. Viscus , in Aureliano.*

« merveilleux ; ne les voyez-vous pas chasser
 « les démons du corps des hommes, guérir des
 « malades par le souffle, évoquer les âmes
 « des héros ? Eh bien ! à cause de cela, faudra-
 « t-il croire qu'ils sont les fils de Dieu (1) ? »

Origène n'avait pas de peine à répondre à de semblables objections ; mais sans répéter ce qu'il a dit à cet égard, nous nous attachons au fait bien important qu'il nous fournit , *de gens qui chassaient les démons du corps des hommes, et guérissaient les maladies par leur souffle, et évoquaient les âmes des héros.*

Il faut convenir que voilà de singuliers charlatans. On les eût pris plutôt, dans les idées du temps, pour de véritables magiciens, et c'est la première idée qui se présente à Origène. « On pourrait croire, dit-il, que Celse
 « nous accorde ici qu'il y a des magiciens, si
 « on ne lui imputait pas d'avoir écrit plusieurs
 « livres contre la magie (2). »

(1) *Commune hoc ei facit cum præstigiatoribus, non minora miracula pollicentibus ; cumque Ægyptiacis circulatoribus paucis obolis mirificas illas artes venditantibus, et ex hominibus, dæmonia profligantibus, morbos exsufflantibus, animas heroum evocantibus, etc. Ergo quia hæc illi faciunt credendum est nobis illos esse dei filios ?* Origènes, *contra Celsum* a Davide Hæschelio *Augustæ vindelicorum*, 1605, in-4°, lib. 1, page 54.

(2) *Fides his verbis eum (Celsum) pene concedere*

Origène n'en persiste pas moins à croire que ce sont des opérations magiques, et il reproche à Celse, comme une contradiction dans ses principes, « d'argumenter, parce que cela lui « était commode, d'actes magiques, tandis « qu'il ne croyait pas à la magie (1). »

Ainsi, Origène *ne niait pas les faits* ; ils étaient de notoriété universelle, puisqu'ils avaient lieu au milieu des places publiques. D'un autre côté, Celse ne donnait point ces faits comme des actes magiques. Qu'était-ce donc, sinon des actes magnétiques ?

Qu'on introduise le charlatan le plus habile, et qu'on le prie de guérir un épileptique par son toucher, de faire disparaître une maladie par son souffle, on verra si, par de simples tours d'adresse, il escamotera la maladie.

Le magnétisme, au contraire, par le toucher et par le souffle, produit tous les jours de semblables cures. Ce mode de guérir par insufflation, est même une des manières d'agir du magnétisme les plus efficaces.

Le passage d'Origène, en nous confirmant

esse magiam, cum fortassis is sit qui multis libris scripsit contra magiam. Ibid.

(1) *Et tamen quia sic ipsi est commodum, magicas operationes confert cum his quæ de Jesu leguntur, et essent similia. Ibid.*

de la manière la plus positive l'existence du magnétisme à l'époque où il vivait, nous apprend en même temps que dès-lors on cherchait à faire de ce précieux secret la proie du charlatanisme, et qu'il y avait alors des magnétiseurs ambulans qui allaient de ville en ville, et pour de l'argent guérissaient les malades.

A l'égard de cette évocation des âmes des héros, c'étaient ou des illusions d'optique telles qu'en présente aujourd'hui la fantasmagorie, ou peut-être l'un de ces phénomènes somnambuliques dont la lettre de la Société exégétique de Stockolm et les *Annales du Magnétisme* nous donnent des exemples.

Il faut ici faire une observation essentielle. Les gens qui opéraient les guérisons dont parle Origène, sont appelés *Egyptiens*, ou plutôt, suivant le grec, *instruits chez les Egyptiens* (1). C'était donc par suite de cette instruction reçue chez les Egyptiens, qu'ils sa-

(1) *υπο των μαθοντων υπο αιγυπτιων. Ab iis qui didicerunt ab Egyptiis.*

Il n'est pas dit non plus dans le grec que ces merveilleux secrets étaient vendus quelques oboles; *paucis obolis mirificas illas artes venditantibus*, comme l'écrit le traducteur.

Mais il est dit que ces hommes, qui avaient été instruits chez les Égyptiens, *pratiquaient* ces secrets merveilleux pour quelques oboles. *αποδομιναι facientium d'αποδιδωμι facio, perficio.*

vaient guérir les maladies, soit par le toucher, soit par l'insufflation. Il est donc clair que le magnétisme faisait partie de la science des Egyptiens, comme nous l'avons soutenu jusqu'à présent; et il est aisé de concevoir comment les prêtres pouvaient, par ce moyen, procurer les guérisons qui s'opéraient la nuit dans les temples d'Eculape, d'Isis et de Sérapis. Ces guérisons étaient encore plus aisées que celles qui s'opéraient au milieu de la place publique.

Un passage d'Arnobé prouve le même fait. Il rappelle les reproches que les païens faisaient contre Jésus-Christ. « C'était un magicien, disaient-ils; tout ce qu'il a fait, il ne l'a fait que par des arts clandestins : il a extrait furtivement des temples égyptiens, les noms des anges puissans; il a volé aux temples leurs disciplines secrètes (1). »

Ainsi donc Origène et Celse rendent un témoignage solennel à l'existence du magnétisme, au siècle où ils vivaient.

Enfin, il n'est pas question non plus dans le grec, du mot *circulatoribus*, que le traducteur a suppléé gratuitement.

(1) *Magus fuit, clandestinis artibus omnia illa perfecit. Ægyptiorum ex adytis angelorum potentium nomina et remotas furatus est disciplinas.* Arnob., lib. 1, *adversus gentes.*

Origène nous confirme « que les guérisons
 « opérées en songe par Esculape existaient de
 « son temps dans toute leur vigueur, et que
 « le temple de ce dieu était toujours plein
 « d'une multitude de Grecs et de Barbares ,
 « qui tous attestaient avoir vu le dieu , non pas
 « en apparence , mais lui-même en réalité ,
 « et marquant sa présence par ses oracles et
 « *par les guérisons qu'il opérait* (1). »

Nous venons de parcourir les siècles où
 l'Empire romain était enseveli dans les ténè-
 bres du paganisme ; nous touchons aux em-
 pereurs chrétiens : arrêtons-nous un instant.

Nous prions les adversaires du magnétisme
 de vouloir bien nous dire comment et par
 quelle vertu s'opéraient les guérisons dont
 nous nous sommes entretenus jusqu'à présent ,
 et s'obtenaient les révélations qui faisaient con-
 naître le mal et indiquaient le remède.

Ils ne prétendront pas qu'il y eût rien de
 surnaturel dans tout cela ; ils connaissent trop
 bien la vanité des ces divinités qu'on appelait
Esculape, Isis, Sérapis ; et même, en consi-

(1) *Idem cum de Æsculapio dicitur, magnam mul-
 titudinem tam græcorum quam Barbarorum asseve-
 rare sæpe eum visum HODIEQUE VIDERI, non spectrum
 hoc, sed ipsum Deum beneficia sanitatis et oraculis
 exhibentem. Origen. Contra Celsum, lib. III. Græce et
 latine Augustæ vindelic, 1605, in-4º, page 126.*

dérant les choses d'un coup-d'œil théologique, ils conviendront que le démon n'est pas susceptible d'être bon et de rendre des services aux hommes; que le démon a été homicide dès le commencement; que le pouvoir de guérir en sortant des remèdes naturels, n'appartient qu'à Dieu, qui se le réserve expressément dans les Ecritures. Or, Dieu, dans les guérisons dont il s'agit, ne se serait pas caché sous la forme des idoles, et n'aurait pas laissé usurper par les dieux des nations la gloire et la reconnaissance qui lui appartenaient.

Il est donc nécessaire, de toute nécessité, que ces révélations et ces guérisons prissent leur cause dans la nature de l'homme, dans cette faculté admirable que nous avons appelée *magnétisme animal*.

On nous objectera sans doute plutôt que ces prétendues révélations n'étaient que l'effet des ruses et des supercheries des prêtres, et de la crédulité de ceux qui allaient les consulter; qu'il était très-possible, après avoir jeté les consultants dans un assoupissement factice par des vapeurs et des parfums narcotiques, de leur faire apparaître Esculape ou Sérapis dans la personne de quelques-uns des prêtres affublés comme ces dieux; que ces prêtres s'occupant spécialement de mé-

decine, il leur était facile d'indiquer des remèdes convenables; que la confiance des malades faisait le reste.

Cela serait bon, si ceux qui allaient consulter Esculape eussent été toujours des hommes vulgaires et ignorans; mais n'oublions pas que les hommes les plus distingués, les philosophes, les savans, les empereurs allaient consulter ces oracles. Comment eussent-ils été la dupe de si grossiers artifices? Comment l'eussent-ils été constamment pendant une suite de tant de siècles? Ce n'est pas, et nous en convenons, que les prêtres ne cherchassent à déguiser le vrai principe qui opérait ces phénomènes; ils y employaient, au contraire, toute sorte d'artifices; mais pour guérir, il fallait quelque chose de plus que des artifices.

D'un autre côté, les songes et les apparitions n'avaient pas toujours lieu dans les temples; ils avaient lieu spontanément dans les maisons particulières, loin des prêtres, et hors de leur domaine. Comment alors auraient pu se pratiquer des fourberies?

Nul doute que si la ferme confiance a par elle-même encore aujourd'hui une grande influence sur l'esprit des malades, et forme un adminicule puissant pour le magnétisme, cette disposition, qui ne manquait pas aux dévots

d'Esculape , ne contribuât aussi à faciliter, à accélérer la guérison. Mais cette confiance ne pouvait pas tout produire. Il n'en est pas moins certain, comme nous l'avons déjà répété plus d'une fois, que le magnétisme agit indépendamment de la confiance des magnétisés. Combien de personnes ressentent les effets du magnétisme sans s'en douter? Combien sont mises en somnambulisme qui ne le savent pas; qui ne le veulent pas? Les enfans connaissent-ils la confiance? La confiance et la crédulité ne doivent donc être regardées, chez les anciens et aujourd'hui, que comme des auxiliaires du magnétisme, et non comme le principe de tous les phénomènes qui ont lieu dans les traitemens magnétiques.

Le raisonnement que nous venons de faire recevra une nouvelle force si, sous les empe-reurs chrétiens, lorsque le paganisme fut détruit, nous retrouvons les mêmes procédés, les mêmes effets; nous en concluons avec raison que la cause est toujours la même, qu'elle est étrangère au culte et aux principes surnaturels; or, c'est ce que va démontrer l'examen où nous allons entrer.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE

*De M. Le Lieurre de l'Aubépin, à M. De-
leuze.*

Nantes, le 5 mars 1819.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de vous écrire au mois de septembre dernier, pour vous adresser ma rétractation de toutes les plaisanteries que j'avais lancées, pendant quatre ans, contre le magnétisme, malgré les assertions de tant d'hommes respectables par leurs talens et leur caractère. Je vous mandais en même temps que j'avais été conduit, par ma propre expérience, à reconnaître la réalité de cet agent, et son efficacité pour la guérison de plusieurs maladies, et je vous promettais de vous donner la relation de quelques-uns des faits qui ont opéré ma conviction. Je viens, quoiqu'un peu tard, m'acquitter de ma promesse; les occupations de ma place ne m'ont pas permis de le faire plus tôt.

J'avais été témoin, pendant plusieurs années,
VIII. N° XXIII. Août 1819.

à Paris, de différentes expériences, qui ne m'avaient point convaincu , parce que c'étaient des expériences , et qu'elles étaient produites de manière à m'inspirer peu de confiance. J'étais frappé de l'évidence de quelques résultats, mais je les considérais comme des effets singuliers, dans lesquels l'adresse des uns, l'enthousiasme et l'imagination des autres avaient peut-être beaucoup de part; et mon éloignement pour ce qui est incompréhensible me détournait d'examiner le fond.

En 1816 je vins à Nantes, où je fis la connaissance de M. L. Dufort, dont vous avez été à même d'apprécier le mérite : il me parla du magnétisme comme d'une découverte importante , et il me prêta quelques volumes de vos ouvrages et de ceux de M. de Puységur sur ce sujet ; j'en avais à peine lu quelques chapitres, qu'il se présenta une occasion de me convaincre des vérités qu'ils annonçaient : je vais vous rendre compte de ce fait.

Traitement de Manon Coulon, de Nantes.

Une jeune enfant de treize ans, nommée Maouon Coulon, fille d'une femme indigente dont ma famille avait soin, était attaquée,

depuis son enfance, de douleurs rhumatismales à la cuisse droite, et de tétanos très-fréquens ; à cette époque elle eut des convulsions nerveuses telles, qu'il fallait plusieurs personnes pour la tenir, et ses dents restèrent serrées, malgré l'usage de médicamens de toute espèce indiqués par la Faculté. J'invitai M. Dufort à essayer les merveilles du magnétisme sur cette petite qu'il n'avait jamais vue ; il y consentit, et la magnétisa trois quarts d'heure, pendant lesquels elle continua à éprouver des convulsions qui semblaient augmenter de plus en plus, ce qui me détermina à le prier de cesser son action ; mais il persista, et quelques minutes après l'enfant s'assoupit, et tomba dans un sommeil tranquille dont elle n'avait pas joui depuis plus de trois jours. Je trouvai ce repos naturel, après une crise violente ; mais ma surprise commença lorsque je vis une conversation s'engager entre cette enfant qui dormait profondément, et son magnétiseur ; car quoiqu'elle eût toujours les dents serrées, elle parlait de manière à se faire entendre. Elle déclara que le sommeil dont elle jouissait lui faisait le plus grand bien ; qu'il fallait la laisser en cet état une heure, et la rendormir deux fois par jour, matin et soir ; qu'elle dirait plus

tard ce qu'il lui fallait pour se guérir ; que , dans ce moment , ses crises étaient causées par de gros vers qui cherchaient à entrer dans son estomac ; qu'il fallait les détruire , que ce serait un peu long , et que ses dents ne se dessèreraient qu'au bout de quinze jours (ce qui s'est vérifié) ; qu'elle se voyait toute couverte d'un feu bleuâtre qui s'échappait des doigts de M. Dufort , et que cette lumière la faisait voir au-dedans d'elle-même. Fatiguée de toutes les questions que chacun lui faisait , elle ordonna d'un ton assez brusque de la laisser dormir tranquillement , et de la réveiller ensuite.

J'ai été témoin , pendant un mois qu'a duré sa maladie , de beaucoup de phénomènes qui m'ont d'autant plus étonné , que j'étais sûr de la bonne foi des deux parties. Je me plaisais , dans ma surprise , à multiplier les épreuves , et à en rendre souvent témoin une nombreuse société , ce qui ne convenait pas beaucoup à M. Dufort , mais ce qu'il souffrait de temps à autre par tolérance ; car il me répétait sans cesse avec raison que ces sortes de spectacles convertissent rarement ceux qui en sont témoins. Je trouvais ces réflexions d'autant plus justes , que j'en avais donné la preuve pendant

quatre ans à Paris. Mais nous nous laissions entraîner par les sollicitations des curieux attirés par le récit des faits suivans. Etant endormie, et ayant les yeux fermés, cette enfant lisait dans un livre renversé, qu'on lui mettait à la hauteur du front ; elle jouait aux cartes et aux dames sans lumière et dans une obscurité *absolue*, et elle distinguait les cartes que son adversaire avait dans les mains ; elle courait avec plus de vivacité qu'éveillée, et sans jamais se heurter ; elle voyait, dans cet état, à travers les murs, à en juger par le fait suivant, et beaucoup d'autres trop longs à rapporter. Un jour qu'elle traversait des appartemens, elle se précipita à genoux, fit le signe de la croix et une prière ; interrogée sur la cause de cet acte de piété intempestif, elle répondit qu'il passait dans la rue un mort, ce qui était vrai. On en fut d'autant plus étonné qu'elle était séparée de la rue par deux murs, et que le modeste convoi n'était accompagné que d'un seul ecclésiastique, portant dans ses mains une petite croix de bois, et priant *mentalement*. Depuis deux ans et demi que cette cure a été opérée, l'enfant n'a pas été malade et a pris beaucoup d'accroissement.

Traitement du petit Jules de Lisle, du fief.

Les faits dont j'avais été témoin m'avaient bien convaincu qu'on pouvait rendre des malades somnambules ; que , dans cet état, ils se prescrivaient des moyens de guérison, et qu'ils donnaient lieu à des phénomènes surprenans, mais je n'étais pas persuadé que tout homme portait en soi les moyens de magnétiser, c'est-à-dire de faire du bien à son semblable, par une faculté qui, jusqu'à présent, paraissait inconnue. Je m'imaginais toujours qu'il y avait quelques moyens secrets empruntés soit à la chimie, soit à la physique, pour opérer des effets aussi prompts et aussi remarquables.

J'en étais à ces réflexions, lorsque je lus dans un de vos ouvrages , le conseil que vous donnez aux mécréans d'essayer eux-mêmes de magnétiser, en s'animant de l'ardent désir d'opérer le bien. L'occasion était bonne pour moi : j'avais un neveu, âgé de onze ans et demi, qui venait d'être renvoyé du petit séminaire de Paris, comme incapable de suivre le moindre cours, par suite de sa mauvaise constitution et d'une santé délabrée, qui annonçait le principe de plusieurs maladies très-dange-

reuses. La Faculté de Paris, qui avait été consultée avec beaucoup d'intérêt sur le sort de cet enfant, avait déclaré qu'il devait aller vivre ou mourir dans son air natal, et lui avait prescrit un régime très-difficile à suivre. Il était depuis 15 jours à Nantes, lorsqu'il me prit envie d'essayer sur lui l'influence d'une faculté si bienfaisante. Je n'avais pas encore beaucoup de foi, mais j'étais animé par un désir très-vif de le guérir en le rendant somnambule, et j'en avais un peu l'espérance. Il n'y avait pas trois quarts d'heure que je l'avais sous la main, qu'il s'endormit au milieu de douze personnes qui riaient et causaient, et parmi lesquelles était M. Dufort. Je crus d'abord, comme tout le monde, que l'enfant dormait d'ennui, de fatigue et de faiblesse; mais je ne tardai pas à être détrompé. L'ayant interrogé sur son état, il me répondit comme font tous les somnambules, et prescrivit de le rendormir le lendemain, et ainsi tous les jours pendant deux mois, au bout desquels il pourrait entrer au collège sans inconvénient. Pendant ses crises, il parlait avec un bon sens qu'il n'avait point étant éveillé. Il a approuvé, avec un ton doctoral, la plus grande partie de la consultation de la Faculté de Paris, qu'il avait une répugnance

très-grande à suivre étant éveillé; il en a rejeté une partie, et l'a remplacée par des boissons très-mauvaises, telles que du café à jeun, sans sucre ni lait, ce qu'il déteste le plus. Au bout des deux mois, il n'a plus été possible de l'endormir; déjà il était plus gai, et avait recouvré l'appétit depuis un mois. A la même époque, il est entré au collège de Nantes, où il est depuis deux ans et demi. Il est à remarquer qu'il n'a pas été malade un seul jour depuis cette époque, et qu'il tient un assez bon rang dans sa classe.

Cette cure m'a mis à même de me convaincre qu'il n'y avait besoin, pour magnétiser, d'aucun autre agent que d'une bonne santé, et d'une forte volonté d'opérer le bien.

Cette conviction m'a donné occasion d'obtenir deux ou trois guérisons fort intéressantes, dont, suivant vos désirs, je vais vous rendre compte.

Guérison de Thérèse Bachelotte, de Nantes.

Le traitement de cette fille a été commencé par M. Dufort et par moi, mais continué et terminé par MM. Mutel, de la Bachelerie, Goupilleau, Prault, Lamanière et Griselle.

Comme cette fille était connue pour avoir été traitée sans succès, pendant six ans, à l'hôpital, et qu'elle tombait fréquemment dans les rues, atteinte de crises épileptiques, nous exigeâmes, avant de l'entreprendre, qu'elle se fit donner par des médecins qui l'avaient traitée, une consultation qui constatât son état. Voici la pièce qu'elle nous produisit :

« Le médecin-consultant-honoraire de l'Hôtel-Dieu, professeur émérite, soussigné :

« Certifie que Thérèse Bachelotte, qui a séjourné si souvent et si long-temps à l'hospice, y a été sous mes yeux fréquemment frappée *d'épilepsie*, que j'ai épuisé tous les remèdes connus ou vantés pour adoucir ou éloigner ses accès ; qu'elle a eu quelquefois de bons intervalles ; mais comme la maladie se reproduit à la plus légère occasion, et même sans cause apparente, j'estime que cette fille est pleinement autorisée à implorer, auprès de MM. les administrateurs, son admission au Sanitat (1).

LAENNEC, d. m.

Nantes, le 16 juillet 1817.

(1) Le Sanitat est un lieu destiné à recevoir les fous et les personnes incurables.

Il faudrait dix volumes pour rendre un compte exact des souffrances que cette malheureuse créature a éprouvées, et des faits curieux qu'elle a produits pendant l'espace de dix-huit mois qu'a duré son traitement. Je n'en ai ni le temps ni la possibilité, n'ayant aucune note. D'ailleurs, il serait difficile de raconter ces faits, et de les rendre vraisemblables, même aux yeux de la plupart des magnétiseurs. Il suffit de savoir que, depuis neuf mois, cette fille n'est plus épileptique ; à la vérité, sa santé n'est ni aussi bonne ni aussi constante qu'on pourrait le désirer. Elle a été malade au printemps, et tous les deux mois elle éprouve quelques incommodités accompagnées de légères crises nerveuses qui l'obligent d'avoir recours au magnétisme ; mais son état est tellement amélioré, que la plupart du temps elle est à même de gagner sa vie et celle de son père, sexagénaire, qui auparavant était réduit à la mendicité. Ces faits sont connus de tout Nantes.

*Traitement de Manette T***, d'Ancenis.*

La somnambule qui m'a paru la plus intéressante est Manette T***, d'Ancenis. Rien de

pénible , rien d'inquiétant dans ses crises; une marche rapide vers la guérison; une prévoyance, une lucidité, une réserve, une délicatesse de sentimens, et une justesse de pensées vraiment remarquables, et qu'elle était bien loin d'avoir ou faire paraître dans l'état de veille, quoiqu'elle soit très-estimable par sa conduite et ses bonnes qualités.

J'étais à Ancenis, chez M. le général de Fr***, qui ne croyait point au magnétisme, lorsque la femme de chambre de son épouse se trouva mal; je fus prié de prêter secours, ce que je fis d'autant plus volontiers que j'espérais, dans cette occasion, appliquer le magnétisme avec succès. Il n'y eut cependant pas ce jour-là de résultats apparens, parce que je fus obligé de me retirer trop tôt. Je laissai cette femme en proie à des crises qui durèrent douze heures, et qui furent entremêlées de signes épileptiques et hystériques de différentes espèces. Sa maîtresse me dit que quelquefois cet état durerait une semaine, pendant laquelle elle ne pouvait rien prendre sans le vomir, et que son existence lui paraissait inconcevable depuis six à sept ans qu'elle était atteinte de cette affreuse maladie.

Sa position me fit tant de pitié, que je me

déterminai à revenir la magnétiser pour tâcher de la rendre somnambule, afin de la guérir. Quelques jours après, je l'endormis au bout de cinq minutes; mais elle se réveillait dès que je lui adressais la parole. Les deuxième et troisième séances furent à peu près semblables; enfin elle tomba somniloque dans la quatrième séance, et voici le résumé de ses réponses à mes différentes questions : « Il faut me laisser dormir deux heures; ce sommeil est réparateur et me fait grand bien. Si vous m'aviez magnétisée plus long-temps le jour de ma crise, vous m'eussiez endormie, et j'eusse été moins souffrante. Si vous ne m'aviez pas magnétisée, j'aurais souffert trois jours au lieu de douze heures. Il faudra m'endormir deux fois par jour, matin et soir. Je me vois toute environnée de flammes bleuâtres qui sortent de vos doigts, de votre front et de votre estomac, car ce feu traverse vos vêtemens, me pénètre partout, et m'éclaire en dedans de moi-même. » Après quelques minutes, elle se mit à fondre en larmes. Interrogée sur la cause de cette douleur, elle s'écria : « Ah ! que je suis malade ! que de mal dans tout ça ! dans mon ventre, dans mon estomac, dans ma tête ! ah ! mon Dieu ! j'en mourrai !... » Après l'avoir cal-

mée, je l'invitai à prendre confiance en moi, et à chercher à voir si la cause qui l'avait endormie ne pouvait pas la guérir, quels seraient les auxiliaires à employer avec le magnétisme, et si sa guérison serait bien longue.

Elle se calma, parut méditer profondément, soupira souvent, et au bout d'un quart d'heure elle dit assez brusquement et en riant : « Non, je n'en mourrai pas ; mais j'aurai bien des souffrances, et vous bien de la fatigue. Après dix-sept crises je serai guérie. J'en aurai deux par semaine, et j'en annoncerai le moment huit jours à l'avance. La première que j'aurai sera mardi (nous étions au samedi), à huit heures et demie du matin ; elle durera cinq heures et demie ; la deuxième vendredi, à midi ; mais il faudra m'endormir bien régulièrement, car si vous m'abandonniez actuellement, je serais perdue ; je tomberais dans le marasme, j'enflerais, et je périrais avant un an. »

A son réveil elle se trouva plus calme, et passa une meilleure nuit ; on lui cacha qu'elle parlait, dans la crainte d'augmenter sa répugnance à se faire magnétiser, et les jours suivans on l'endormit comme elle l'avait prescrit.

Pendant la deuxième crise, ayant été interrogée sur la cause et la nature de sa maladie, elle déclara ce qui suit :

« Il y a sept ans, je donnai des soins très-assidus, et au-dessus de mes forces, à une personne malade, que j'aimais, et à qui je dois beaucoup de reconnaissance. Après sa guérison, je tombai moi-même malade ; j'eus des accès de fièvre très-forts ; mon médecin me donna une médecine sans préparation, et quelques jours après l'émétique, en telle dose que je vomis pendant quinze jours, pendant lesquels je ne pouvais digérer que quelques gouttes d'huile d'olive ; je fus fort long-temps à me rétablir ; et même en revenant à un état de vie supportable, j'avais de temps en temps des attaques de nerfs de la plus grande force ; elles n'étaient point régulières ; elles arrivaient tous les quinze jours ou tous les mois, et souvent la moindre contrariété les faisait naître. Ces crises duraient plus ou moins ; mais j'ai remarqué qu'elles vont toujours croissant, et les médecins que j'ai souvent appelés dans cet état, n'ont pu me procurer aucun soulagement. Quand je me suis mariée, il y a trente mois, ils pensaient que ce nouvel état me serait favorable, mais ma santé a été de mal en pis.

Je suis rarement sans éprouver des maux de tête horribles ; je ne mange qu'avec dégoût, et j'ai pour toute espèce de boisson, et particulièrement pour l'eau, une répugnance invincible. Je n'ai point de sommeil ; je *dépériss* chaque jour, et sans vous, monsieur, que le ciel semble avoir envoyé près de moi, je serais tombée dans le marasme avant peu. Mais j'ai bien du mal là-dedans (en montrant son estomac et sa tête) ; ah ! grand Dieu, quelles souffrances !

« Je cherchai à la calmer, à lui donner beaucoup de confiance dans le magnétisme ; et comme je vis que sa sensibilité s'exaltait, je la réveillai dans la crainte d'une crise.

Je la magnétisai régulièrement, et chaque jour elle développait plus de clairvoyance, elle spécifiait davantage les causes de son état et les moyens de les guérir ; mais à cela près de deux saignées, de quelques médecines, de bains fréquens et de boissons calmantes qu'elle s'est ordonnées, elle-disait toujours que le sommeil magnétique était l'agent le plus efficace de sa guérison, et que sans lui il n'y en aurait jamais eu une parfaite pour elle.

Un soir que je l'avais isolée et qu'elle dormait dans un grand calme auprès de madame

de F***, elle fit un mouvement convulsif, se redressa sans se réveiller, et fondit en larmes. Comme je lui connaissais quelques chagrins, je crus que le souvenir qu'elle en pouvait avoir lui occasionnait cet accès, et je cherchai à la consoler, lorsqu'elle me dit : Il ne s'agit pas de cela ; ah ! que je suis malheureuse ! j'ai un cancer au sein gauche ; et ses pleurs recommencèrent à couler. Je fus affligé de cette découverte, ne connaissant pas encore toute la puissance du magnétisme ; mais je dissimulai mon inquiétude, et je lui demandai si ma volonté de la guérir n'opérerait pas aussi bien sur son cancer que sur son autre maladie. Elle réfléchit quelques minutes, après lesquelles sa figure prit une expression de joie, et elle me dit : Oui, monsieur, je serai guérie de mon mal au sein, en même temps que de tous mes maux.

Questionnée sur la cause de ce nouveau mal, elle répondit qu'il y a trois ans, un fagot qu'on serrait dans un grenier, lui tomba sur l'épaule, et ayant glissé sur le sein, lui occasionna une grosseur qui lui fit éprouver de violentes douleurs ; qu'on y appliqua, pendant huit à neuf mois, un onguent fondant qui lui fit beaucoup de bien, et qu'elle se croyait

guérie ; mais que depuis que je la magnétisais elle ressentait les mêmes douleurs, ce qui l'inquiétait fort, étant éveillée, quoiqu'elle n'en eût rien dit ; et que cette douleur continue l'ayant portée dans son sommeil à chercher quelle en était la cause, elle avait reconnu un principe cancéreux dont les suites eussent été affreuses pour elle à une certaine époque de sa vie.

Madame de F***, qui était présente, confirma l'exactitude des faits, dont elle avait une parfaite connaissance, et lui demanda à voir l'endroit douloureux ; elle répondit qu'il n'y paraissait rien maintenant à l'extérieur, mais qu'il y avait, à deux pouces dans les chairs, du sang corrompu qui avait la forme d'une pate d'oie, et qui prenait beaucoup d'accroissement depuis qu'elle était magnétisée.

Je lui demandai comment il était possible que le magnétisme pût guérir ce cancer, et de quelle manière s'opérerait la guérison. Dans trois jours, me dit-elle, il me viendra là (en montrant un endroit de son sein) un petit bouton gros comme un grain de millet : ce bouton grossira au fur et à mesure que ma maladie marchera vers sa fin ; il s'ouvrira dans quinze jours, restera ouvert tant que je ne

serai pas guérie ; et pendant les trois dernières nuits de ma maladie, il s'évacuera par cette ouverture trois ou quatre cuillerées de sang noir ; cette évacuation entraînera le sang corrompu ; vingt - quatre heures après la cicatrice s'opérera , et je serai guérie. Tout ce qu'elle a annoncé est arrivé ponctuellement, à mon grand étonnement, car ce traitement me conduisait de merveille en merveille, et chacune me paraissait être la dernière possible.

La guérison de cette femme marchait de point en point comme elle l'avait annoncé, et me présentait chaque jour de nouvelles causes d'étonnement.

Un soir qu'elle était dans la douzième crise, elle me dit : Vous êtes malade (j'étais en effet très-fatigué) ; ma crise sera forte et de six heures ; vous ne pourrez y suffire ; il faut changer cette attaque en une fièvre violente , et aller vous coucher ; pourvu qu'il y ait quelque'un pour me donner , toute la nuit , de demi-heure en demi-heure , une cuillerée de petit lait, c'est tout ce qu'il me faut. Je serai bien malade ; la fièvre me durera vingt-quatre heures, mais il n'y aura pas moyen de faire autrement. Je lui demandai par quel moyen je pourrais changer sa crise en fièvre ; elle me

dit : En le voulant, et en posant vos mains sur ma tête, et puis en mettant sur le creux de l'estomac un emplâtre de moutarde.—Mais je n'ai pas de moutarde (il était onze heures du soir, et nous étions à la campagne, à une lieue de la ville).—Bah ! dit-elle, prenez un morceau de toile, et magnétisez-le en moutarde ; demain matin, quand on le levera, vous verrez combien ma peau sera rouge et boursoufflée. Madame de F*** et moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire ; cependant, nous avons vu des choses si étonnantes, que je la priai d'aller elle-même chercher un morceau de toile neuve ; je le magnétisai devant elle, et elle-même plaça l'emplâtre. Tout arriva comme l'avait prédit la malade ; les crises cessèrent, la fièvre s'empara d'elle, et le lendemain madame de F*** ayant levé l'appareil, se convainquit que la toile avait irrité la peau, et qu'elle l'avait même emportée en plusieurs endroits. Quelques jours après, elle s'ordonna une médecine pour se faire évacuer dix fois ; elle voulait deux onces de manne et un gros de séné. Je lui dis encore que je n'en avais point. Vous êtes toujours embarrassé, reprit-elle ; faites-en en magnétisant un verre d'eau, et je serai bien purgée. Je suivis son conseil ;

elle évacua autant de fois qu'elle l'avait annoncé, et se récria beaucoup, en le buvant, sur le mauvais goût du séné. Je l'ai purgée deux fois de cette manière avec le même succès (1). Elle était devenue tellement sensible à l'action du magnétisme, que non seulement elle trouvait en dormant tous les goûts que je voulais donner à l'eau qu'elle buvait, mais elle trouvait ces goûts même étant éveillée. J'en ai fait cinquante fois l'expérience devant différents témoins qui allaient eux-mêmes chercher l'eau, et me disaient à l'oreille le goût qu'ils voulaient que j'y misse.

(1) J'avais inséré, il y a quatre ans, dans les *Annales du Magnétisme*, n° XIII, un article sur l'inconvénient de divulguer les faits extraordinaires; et quoiqu'un homme également distingué par ses lumières et par son zèle pour le bien, m'ait opposé des raisons très-fortes (*Annales du Magnétisme*, n° XVII), je n'en suis pas moins persuadé qu'on aurait gagné plus de partisans au magnétisme, si l'on eût suivi les conseils que je me permettais de donner. Mais on a publié depuis, tant en France que dans les pays étrangers, un si grand nombre de phénomènes merveilleux, que toute réserve est désormais inutile. Il est temps aujourd'hui de recueillir ceux de ces phénomènes qui ont été bien observés et bien constatés, de les comparer, de les ramener à des causes naturelles, et d'en tirer de nouvelles preuves de la spiritualité de l'âme et des facultés que le Créateur nous a données pour faire le bien. C'est pour cela que je ne me suis point borné à communiquer à la Société magnétique la lettre que M. de l'Aubepin m'a fait l'honneur de m'écrire, et que j'ai jugé, comme mes collègues, qu'il était utile de l'imprimer. Ceux qui connaissent l'auteur de cette lettre, ne pourront douter de l'exactitude des faits qui y sont rapportés. (*Note de M. Delenze.*)

Pendant le temps de ses deux dernières crises, elle a manifesté une susceptibilité et une clairvoyance encore plus grandes. J'étais tellement stupéfait de tout ce que je voyais, que je ne savais qui veillait de nous deux. Je l'endormais et la réveillais, *par la pensée*, à des distances très-grandes. Je la faisais même obéir sans lui parler, elle étant dans une chambre voisine. Dans son état de sommeil, elle voyait, c'est-à-dire qu'elle percevait les objets par le front, par les mains, ou plutôt par la peau. Elle lisait et écrivait très-bien les yeux fermés, elle cousait et travaillait aussi bien la nuit que le jour; mais deux heures après la crise de sa guérison, dont elle avait annoncé l'époque précise, elle perdit toutes ces facultés, et ne fut plus impressionnable du fluide magnétique, ni de ma volonté. Deux heures après sa dernière crise, qui fut très-violente, elle se leva sans conserver le souvenir de cette crise, demanda à manger, dîna avec avidité, se trouva étonnée du bien-être qu'elle éprouvait; et depuis cette époque, arrivée le 12 novembre dernier, elle n'a pas eu une seule crise; elle a recouvré sa gaîté, son appétit, son sommeil, et elle a acquis, en très-peu de temps, un embonpoint dont elle est effrayée.

J'oubliais de vous conter différentes circonstances assez curieuses, et qui, entre mille autres que je n'ai pas le temps de décrire, méritent d'être remarquées.

Un jour que j'étais à la campagne avec elle et plusieurs membres de ma famille, elle était endormie, et se promenait avec nous dans les bois et dans les prés. Elle se détourna plusieurs fois de sa route pour aller chercher, à vingt pas d'elle, une plante à laquelle elle trouvait une vertu bonne pour elle, pour son enfant, et pour d'autres personnes. Elle indiquait les propriétés de beaucoup d'herbes qu'on lui présentait ; et dans son état de veille, elle n'en avait pas la moindre idée. L'application d'une de ces simples produisit une guérison très-prompte à la main d'un enfant qui était, depuis plusieurs mois, dans un fâcheux état. Dans son sommeil, elle voyait à plusieurs lieues les personnes avec lesquelles elle était en rapport, notamment son fils ; et on a fait à cet égard, avec la plus grande précaution, des expériences qui ne laissent aucun doute sur cette faculté.

Un autre phénomène qui mérite d'être cité est celui-ci : Manette T*** s'était endormie pendant mon absence, en touchant un myrte que j'avais magnétisé à dessein.

A mon retour, je m'approchai d'elle pendant qu'elle dormait ; j'y étais avec mon frère, qui me secondait depuis quelques jours dans les soins que je donnais à cette femme, et qui a été témoin d'une partie des faits que j'ai observés.

Je fus très-surpris de la voir éprouver une crise douloureuse qu'elle n'avait point annoncée ; après l'avoir calmée, je lui en demandai la cause ; elle me répondit, à mon grand étonnement, que c'était mon frère qui l'avait produite, parce qu'il avait coupé, avec ses ongles, une petite branche de l'arbuste avec lequel elle était en rapport, ce qui lui avait fait éprouver, à l'instant même, une douleur très-grande dans tous les nerfs.

Il est à remarquer que le myrte était cependant à plus de six pieds d'elle, l'ayant éloigné du lit de la malade au moment où je m'en approchai.

Quelques jours avant sa guérison, elle dit qu'elle voyait, dans l'intérieur de son estomac, une lumière brillante, fixe, grosse comme une noix. Interrogée sur le nom, la cause et l'effet de cette lumière, elle dit que cela s'appelait *la boule lumineuse* ; qu'elle était produite par son fluide vital et par le mien, qui s'étaient

amassés là par l'effet des crises magnétiques, et que le but était sa guérison. Elle affirma que deux heures après sa dernière crise, cette lumière disparaîtrait, et se répandrait dans toutes les parties de son corps pour y porter la force et la sensibilité.

Une personne qui était présente, et qui avait entendu dire à quelques gens superstitieux que ces phénomènes étaient l'œuvre du démon, demanda à lui faire quelques questions. J'y consentis, et je les mis en rapport. Voici le résultat de leur conversation.

Demande. C'est une chose bien étonnante que le magnétisme ?

Réponse. C'est un grand bienfait, madame, à qui je dois la vie, et mon enfant sa mère.

D. Qu'est-ce ?

R. Je n'ai point de termes pour l'exprimer, et je ne peux pas plus vous le faire comprendre que vous ne pourriez faire comprendre les couleurs à un aveugle de naissance.

D. Mais enfin, qu'éprouvez-vous ?

R. Quand monsieur me porte la main à la tête, les nerfs de mon cerveau se chargent d'une vapeur de feu bleuâtre qui sort de ses doigts, de son front, de son estomac, et même de toutes les parties de son corps. Alors je

tombe dans le sommeil : mais c'est un drôle de sommeil ; il ressemble à celui des somnambules naturels ; seulement il est plus perfectionné dans les facultés qui en résultent , car les somnambules naturels sont ainsi parce qu'ils sont toujours malades ; et si on les interrogeait sur leur état , ils indiqueraient comme moi les moyens de leur guérison.

D. Il y a des personnes qui prétendent que c'est mal.

R. Je n'y vois point de mal : j'y vois au contraire beaucoup de bien.

D. Mais comment se fait-il que vous voyiez sans le secours des yeux , que vous aperceviez à des distances énormes et à travers les murs , les personnes à qui vous prenez intérêt ?

R. Je n'en sais rien ; je vois parce que je vois , et je ne le comprends pas plus que je ne comprends comment je vois par les yeux lorsque je suis éveillée ; d'ailleurs j'ai cela de commun avec tous les somnambules naturels plus ou moins développés. Il en est de même de toutes les choses qui se passent en moi et qui vous étonnent , tandis que moi je les trouve dans l'ordre naturel , quoique je ne les conçoive pas plus que vous , lorsque je suis éveillée.

D. Mais comment , par exemple , pouvez-vous connaître l'avenir , et prévoir que vous aurez des crises dans huit jours , quinze jours , à telle heure , telle minute , et que dans quinze mois , dix ans , vingt ans , vous aurez une maladie de telle ou telle nature ? c'est lire dans l'avenir ; et les Ecritures nous apprennent que Dieu seul est en possession de cette faculté.

R. Cette observation , madame , serait une raison de croire que le magnétisme émane plutôt de Dieu que du démon ; mais il n'est produit ni par l'un ni par l'autre ; seulement il existe dans l'homme par la volonté de Dieu , qui , dans son infinie bonté , a permis qu'il ait cette faculté de soulager son semblable. Au surplus , je ne prévois pas l'avenir : je pressens des maux futurs dont la cause existe dès à présent en moi , car ma prévoyance ne peut s'étendre au-delà.

D. Quelle est cette boule lumineuse qui se forme dans votre estomac , et qui vous répond , dites-vous , à toutes les questions que vous lui soumettez sur votre santé ?

R. J'ai déjà dit qu'elle se formait comme d'une matière brillante qui semble quitter toutes les parties de mon corps pour se réunir là , afin de m'éclairer sur le secret de ma

vie. Quand je serai guérie, elle se répandra de nouveau partout en moi. Je regarde cette boule, et la matière qui la compose, comme une sorte d'instinct, ou, pour mieux dire ce que je ressens, cette lumière est à la vie comme la conscience est à l'âme : c'est elle qui la dirige et lui donne le sentiment de sa force et de sa conservation. Les animaux, dans l'état de veille, ont cet instinct bien plus puissant que nous dans le même état ; mais dans le sommeil magnétique, ou somnambulique naturel, nous leur sommes bien supérieurs, parce que notre raison le réfléchit et le soumet aux combinaisons dont elle est susceptible.

D. Vous êtes donc bien sûre qu'il ne peut y avoir de mal à magnétiser ?

R. Je n'y vois point de mal ; mais je ne dis pas qu'il ne puisse y en avoir : les méchants en font partout avec les meilleurs élémens, et l'on peut abuser des choses les plus saintes. Au surplus, il y a des moyens d'éviter jusqu'au prétexte du soupçon ; et ce dont je suis certaine, c'est qu'un magnétiseur qui chercherait à abuser de l'état de sa malade, s'il était assez pervers pour en avoir la pensée, perdrait à l'instant même toute son influence, parce que l'agent indispensable pour opérer

la guérison , et même le sommeil, est une intention pure et un cœur charitable. Si la malade était un être démoralisé, je suis convaincue qu'il n'y aurait jamais guérison , à moins que son magnétiseur ne partageât pas ses erreurs.

Elle a répondu, avec la même facilité, à une foule de questions dont je n'ai pas pris note.

La veille de sa dernière crise, qu'elle avait annoncé devoir arriver le 12 novembre 1818, à dix heures du matin, et qui eut lieu en effet, elle me dit qu'elle voulait profiter de sa clairvoyance pour s'examiner, parce qu'elle voyait qu'elle aurait des maladies à différentes époques. Alors je l'interrogeai ; et voici mot pour mot la consultation qu'elle s'est donnée, et que j'ai écrite sous sa dictée, en présence de mes sœurs :

« C'est demain jeudi 12 novembre que j'aurai ma dernière crise, ainsi que je l'ai annoncé depuis deux mois : elle durera six heures. A la fin de cette crise, je serai radicalement guérie, tant de mes attaques de nerfs que de mon cancer au sein gauche, et de beaucoup de misères dont je souffrais depuis long-temps.

« Dès après demain je vais recouvrer l'ap-

pétit et le sommeil dont je suis privée depuis près de sept ans. J'engraisserai de suite d'une manière prodigieuse ; cependant, je ne serai parfaitement bien qu'à la fin du mois d'avril prochain, époque à laquelle j'aurai la fièvre, qui se déclarera le 15 avril. J'en aurai un deuxième accès le 17, un autre le 19, un quatrième le 21. Le 22, il faudra que je prenne du bouillon rafraîchissant, composé de bettes, cerfeuil, laitue, et la moitié d'une poule ; le 23, j'avalerais une médecine composée de deux onces de manne et d'un gros de sené, et le 24 je serai guérie. Pendant mes accès de fièvre, il faudra que je boive du petit lait ; le magnétisme ne me sera pas nécessaire.

« Le 10 février 1821, j'aurai une autre maladie, qui sera occasionnée par une suppression sanguine que je ne pourrai pas éviter, par suite des circonstances et des évènements.

« Cette maladie se déclarera par un gros rhume qui se portera sur la poitrine. Je serai saisie par un tremblement de six heures, qui sera suivi d'une fièvre ardente de quarante-huit heures. Il se formera une fluxion de poitrine, qui deviendrait grave si elle était mal soignée, mais qui n'aura pas de suites fâcheuses au moyen du traitement ci-après.

« Dès qu'on me verra dans le tremblement,

il faudra me préparer une tisanne composée de cinq gros limaçons à coque rouge (ou autre), d'une racine de guimauve blanche, d'une pincée d'orge et d'une petite laitue; faire bouillir le tout un quart-d'heure *bien vivement*; mais on ne mettra la laitue qu'à la fin, et les limaçons devront être dégorgés avant d'être employés. On coupera cette tisanne avec un peu de lait doux, et l'on m'en fera prendre quatre tasses par jour, pendant toute la maladie.

« Dès que le tremblement sera passé, on me mettra un vésicatoire entre les deux épaules; on le laissera onze jours; le douzième jour je serai convalescente, et je serai guérie le treizième.

« A l'âge de quarante-huit ans, c'est-à-dire vers l'an 1841, j'aurai une autre maladie très-grave qui s'annoncera par des maux de reins, d'estomac, de dos et de poitrine. Peu à peu mon sang se corrompra, je trainerai longtemps, et enfin je serai atteinte d'une maladie mortelle, si elle n'est pas traitée de la manière suivante :

« Dès le commencement, il faudra que je prenne tous les matins, à jeun, pendant quinze jours, un fort demi-verre de vin, dans lequel on aura fait infuser, pendant vingt-quatre

heures, de bon quinquina en poudre; la proportion sera de six onces pour une bouteille. Deux bouteilles suffiront pour quinze jours. Je prendrai ensuite, pendant quinze autres jours, une tisanne composée de salsepareille (une poignée), de chiendent (un petit paquet), une demi-once de squine, un morceau de réglisse en bois; faire bouillir le tout dans une bouteille d'eau, en prendre deux tasses par jour, matin et soir, et m'abstenir de laitage et de crudités.

« Si après ce traitement je n'étais pas entièrement guérie, il faudrait que je prisse le jus d'herbes pendant quinze jours, si la saison le permettait; sinon, on leur suppléerait par sept bains de vapeur soufrés pris de deux jours l'un, avec beaucoup de précautions contre le froid.

« D'ailleurs, si à cette époque, comme à toutes celles où je serai malade, je suis magnétisée, je redeviendrai somnambule, et je pourrai m'indiquer alors bien des petites choses que je ne peux prévoir de si loin, et qui seraient utiles, mais non pas indispensables à ma guérison.

« Je prie mon magnétiseur de me faire connaître, lorsque je serai éveillée, que, dans aucune circonstance de ma vie, je ne devrai

prendre l'émétique ni l'ipécacuanha : ce serait me tuer.

« Je le prie aussi de ne pas me laisser ignorer que, dans la conviction parfaite où je suis de ma guérison radicale, et dans la joie que j'en éprouve, je prends l'engagement envers Dieu, par reconnaissance, de m'approcher tous les ans des sacremens, le 12 novembre, jour de l'anniversaire de ma guérison. »

Interrogée si elle ne prévoyait pas d'autres maladies, elle répondit que Dieu ne voulait pas qu'elle vît sa mort. On lui dit qu'on concluait de là qu'elle vivrait au moins jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. Oui, dit-elle, si je ne suis pas frappée par quelque accident dont les causes sont hors de moi, tels que de me noyer ou d'être empoisonnée, assassinée, etc., etc.

La crise du 12 novembre a eu lieu telle qu'elle l'a annoncée; et depuis quatre mois que cette époque est passée, elle n'a pas eu un seul de ses accidens ordinaires; elle n'a plus mal au sein, elle dort très-bien, elle a beaucoup d'appétit, et elle a engraisé considérablement.

Le 15 avril est arrivé depuis que ce rapport a été commencé, et que des événemens majeurs m'ont empêché de l'achever. La maladie

annoncée a eu lieu , à deux jours près , à l'époque indiquée , et la guérison s'est effectuée au moyen des médicamens prescrits. Le temps fera connaître si les autres prédictions se réalisent aussi exactement.

*Traitement de Manette Fontaine , du pays
d'Erné , près Laval.*

M. le baron de M*** et son épouse venaient d'arriver à Nantes : j'allai les voir. Ils me témoignèrent de l'inquiétude sur le sort de la femme de chambre de madame , qui , depuis trois semaines , avait continuellement la fièvre , vomissait sans cesse et avait la diarrhée ; de plus , le sang se portait avec force sur la poitrine , et cette circonstance rendait encore plus grave la maladie de cette fille. Les médecins , appelés pendant quinze jours , n'avaient apporté aucune amélioration à son état.

Je lui dis , en m'en allant , de la magnétiser , et qu'elle serait bientôt guérie. M. de M*** partit d'un grand éclat de rire , et me demanda si je croyais sérieusement à ces bêtises-là. Riez , lui dis-je , mais magnétisez. Votre incrédulité , ajoutai-je , ne m'étonne point : vous devez penser ainsi , puisque vous n'avez ni vu

ni obtenu par vous-même des effets certains. Si vous n'y croyez pas, tant pis pour vous : vous ignorez une chose utile à l'humanité.

Il me proposa de magnétiser de suite sa malade. Je m'excusai sur ce que je n'en avais pas le temps. J'ajoutai que j'y étais peu disposé , et qu'il fallait souvent plusieurs jours pour obtenir le sommeil.

Il répartit qu'il me fallait une commère , et que , comme je n'avais pas vu cette fille , elle ne pourrait avoir reçu le mot d'ordre... Faites-la lever, lui dis-je ; je ne sais si elle est susceptible de dormir, mais je vais l'essayer.

Après quelques hésitations de la part de madame la baronne de M***, on fit lever Manette Fontaine. Je vis une fille très-rouge et très-honteuse de se voir assise dans un fauteuil en compagnie. Je m'approchai d'elle, je l'interrogeai, lui pris le pouls, lui touchai les pouces, le front, les épaules, et en très-peu de temps, il se manifesta en elle un grand calme ; cependant elle ne dormit pas, quoiqu'elle fût assoupie, parce que je ne pus rester qu'une demie-heure. Le lendemain, à la même heure, je revins ; et en moins d'un quart d'heure elle tomba en somnambulisme parfait ; et dans cette séance même, elle donna lieu à l'observation

de tous les phénomènes décrits dans divers ouvrages. M. de M*** et sa famille furent singulièrement étonnés d'effets aussi prompts et aussi extraordinaires; ils furent surtout charmés d'entendre cette fille annoncer que sa guérison serait prochaine si on suivait un régime qu'elle prescrivit, et qui a eu le résultat que j'en attendais. Depuis cette époque, cette famille est parfaitement convaincue que le magnétisme est un agent curatif qui produit des effets inexplicables qu'il est impossible de nier, et dont MM. les docteurs de la Faculté devraient s'emparer comme d'un moyen auxiliaire à leur art.

Je ne crois pas nécessaire de vous entretenir de tous les phénomènes auxquels cette malade a donné lieu pendant son traitement : à quelques modifications près, ce sont toujours les mêmes; ils confirment tout ce qui est écrit, dans plusieurs ouvrages célèbres, sur le magnétisme. D'ailleurs, l'objet principal, le seul objet même de la pratique de cette découverte, est de soulager l'humanité souffrante; toute digression devrait être écartée de l'exposé de la maladie, et si l'on s'y laisse entraîner, c'est dans l'espoir d'attirer l'attention ou de piquer la curiosité des médecins et des sa-

vans sur cette découverte, parce qu'il est naturel de penser que la lecture de faits obtenus si souvent, et en tant de lieux divers, pourra les déterminer à observer à leur tour de bonne foi, et à ne pas rejeter sans examen des assertions présentées par tant d'hommes, dont plusieurs ont tenu et tiennent encore les premiers rangs en Europe, dans les sciences et la médecine.

Tel est, monsieur, le résumé que je vous avais promis; il est bien négligé, bien incomplet : il faudrait des volumes pour tout dire. Je vous renouvelle mes regrets de vous avoir tant fait attendre, mais des devoirs très-graves m'ont privé, depuis plus de trois mois, de prendre les moindres distractions.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LELIEURRE DE L'AUBÉPIN.

~~~~~  

## TRAITEMENT MAGNÉTIQUE

*De mademoiselle de S\*\*\*, à Saint-Pétersbourg.*

---

Mademoiselle de S\*\*\*, âgée de cinquante-cinq ans, est d'une taille élevée, d'une complexion maigre et nerveuse. Elle joint un caractère très-doux à une dévotion sage et une conduite exemplaire. Avant l'accident qui a causé sa dernière maladie, elle jouissait habituellement d'une bonne santé, quoiqu'elle eût de temps à autre des symptômes de gravelle, qui quelquefois étaient accompagnés de coliques, avec évacuation de pierres.

Au mois de juillet 1815, mademoiselle de S\*\*\* tomba à la renverse dans un escalier, et se donna de fortes contusions à la tête. Elle fut soignée par les plus habiles chirurgiens de la capitale. Le crâne n'était point brisé ; mais il

était clair que , par la contusion , il s'était formé des dépôts dans l'intérieur. Tout l'art de la chirurgie fut inutilement employé ; et après six mois de souffrances et de remèdes , le chirurgien en chef déclara qu'il n'y avait plus rien à faire que d'attendre encore quelques mois que les douleurs fussent devenues assez insupportables pour lui faire désirer à elle-même *le trépan* , auquel elle se refusait alors.

J'arrive à S..... dans le courant de mai 1816 , dix mois après l'évènement , et je trouve mademoiselle de S\*\*\* qui logeait chez ma mère , dans l'état le plus déplorable. Sa tête lui causait les douleurs les plus vives ; tout mouvement , même celui qui se faisait autour d'elle , la faisait souffrir ; la digestion ne se faisait qu'avec le secours des médecines journalières , et le sommeil était parfaitement amené par quarante , cinquante , jusqu'à soixante gouttes d'opium par jour. Ses plus vives douleurs se portaient sur le nerf de l'œil droit.

Ma mère me proposa d'entreprendre la cure de mademoiselle de S\*\*\* , au moyen du magnétisme. L'état désespéré de la malade m'inspira des craintes ; j'acceptai cependant , avec la restriction que si mademoiselle de S\*\*\* n'éprouvait , dès le premier jour , ni soulage-



ment ni augmentation de souffrances , je cesserais mes soins. Je craignais que l'excès du mal eût ôté toute sensibilité à la malade , qui avec cela témoignait une grande aversion pour le magnétisme.

Le.... de mai , je m'approchai d'elle ; je plaçai ma main droite à un pouce du crâne ; au bout de cinq minutes , la malade se plaint d'étonnissemens , de maux de cœur , et me prie de la quitter.

Le lendemain je réitère la même marche ; au bout de quelques minutes , la malade s'appesantit. Je porte l'autre main sur le plexus solaire : elle s'endort.

Les deux jours suivans , je la laisse dans le sommeil près d'un quart d'heure.

Le.... je prolonge son sommeil , et je commence à la questionner. Après les premières questions , pour m'assurer de son sommeil , je lui demande l'état de sa tête. Elle en rend un compte exact et détaillé ; mais la fatigue interrompt la séance , et après l'avoir calmée et reposée , je la réveille.

Le lendemain je priai le premier médecin du roi , homme sage et sans préjugés contre le magnétisme , qu'il ne connaissait que par les exagérations des uns et par les diatribes

des autres, de m'accompagner. Mademoiselle de S\*\*\*, en crise, me donne les développemens suivans :

Le contre-coup que j'ai reçu dans la chute m'a laissé deux dépôts de sang caillé dans la cervelle : l'un est placé de manière à toucher au nerf optique de l'œil droit ; l'autre à deux pouces en arrière. Le chirurgien m'a très-bien traitée, à présent, je le vois ; quoique éveillée, j'ai témoigné le contraire ; mais son art a des bornes. Le trépan ne pourrait pas même me sauver : il n'y a que le magnétisme pour cela. — Êtes-vous donc sûre que je vous sauverai ? — Oui, si vous vous engagez à me continuer vos soins. — Je le veux, et je le promets ; mais c'est à vous désormais à me guider ; je n'ai des connaissances suffisantes ni sur la localité de votre mal, ni sur l'anatomie en général, ni sur la nature même de l'agent magnétique, pour me guider moi-même avec sécurité. C'est à vous à examiner l'effet du magnétisme sur vous, et à m'apprendre à diriger mon action. Qu'y a-t-il à faire à présent ? — Il faut commencer par le dépôt qui touche le nerf optique : vous le tirerez vers l'oreille. (Je fixe ma volonté en conséquence, et tire, à plusieurs reprises, du dépôt à l'oreille.) Je lui

demande : Voyez-vous quelque effet ? — Oui ; les parties les plus liquides se mettent en mouvement ; tout le dépôt, qui forme à présent encore un corps presque durci, est en travail ; mais cela durera encore plusieurs jours avant de commencer à couler par l'oreille. — Faut-il donc que cela sorte par l'oreille ? — Oui, dans quelques jours. — Combien ? car je veux des dates exactes. Voyez ; je veux que vous le voyiez. — Dans cinq jours ; jeudi prochain, entre cinq et six heures du soir, la première goutte coulera ; mais ne m'en avertissez pas, cela ne ferait que m'effrayer d'avance, et fort inutilement. — Vous vous rappelez, mademoiselle, que M. de W\*\*\*, premier médecin du roi, est ici ; permettez-vous qu'il vous fasse quelques questions par mon organe ? — Oui.

Alors la malade passa successivement en revue sa tête, sa poitrine, le cœur, le foie, la rate, les intestins.

Voici le résumé de son dire :

La tête ne sera jamais totalement rétablie ; la poitrine est malade, les poumons attaqués ; le cœur a une ossification longue d'un pouce, mais très-mince, dans la petite cavité gauche ; le foie sain, le reste de même ; les intestins

chargés de crudités et de dépôts nuisibles ; la gravelle me tourmente et me tourmentera encore davantage : c'est un mal sans remède.

*N. B.* Le médecin du roi faisait les questions les plus anatomiques, pour s'assurer que la malade parlait avec connaissance de cause, et elle lui répondait à tout avec la précision de quelqu'un qui *voit* l'objet dont elle parlait.

Quel régime devez-vous suivre? — Le magnétisme tous les jours ; peu de viande, point de légumes, point d'écrevisses ; continuer l'eau magnétisée que vous me donnez, attendu que, depuis que j'en fais usage, je dors sept heures la nuit, et la digestion des alimens que je prends se fait bien. Cette eau nettoiera en peu de temps les boyaux.

*N. B.* Effectivement la malade, qui naguère était obligée d'avoir journellement recours à des médecines très-fortes, avait, depuis le premier jour, des évacuations réglées, et par la suite cela a augmenté jusqu'à six et sept par jour. Dans le troisième mois, l'eau a fait son effet encore davantage, au point de devoir en diminuer la quantité. La malade s'est aussi plaint, vers la fin du quatrième mois, que l'eau magnétisée était un dissolvant trop actif pour ses reins, ce qui avait amené, coup sur coup,

trois coliques pierreuses, dont l'une faillit lui coûter la vie.

Ici je cesse de transcrire ce journal, qui serait trop volumineux : j'en tirerai les choses les plus marquantes.

Le jeudi, cinquième jour, entre cinq et six heures du soir, la première goutte de sang sortit de l'oreille, selon l'indication de la malade. Cela continua pendant six semaines, et devint un pus très-épais. Le chirurgien qui l'avait traitée s'imagina que j'avais fait percer le tympan, parce que, disait-il, il ne connaissait aucun conduit, pour la matière, à travers l'oreille. Il demanda à examiner la malade; cela lui fut permis, et il fut enfin obligé de rester *étonné*, mais pas *convaincu*.

Dès le septième jour, la malade avait donné la description de la forme et de la couleur des dépôts, et rendait un compte journalier des changemens qui s'opéraient par le magnétisme. Elle m'indiquait elle-même quand il fallait cesser d'agir sur ces dépôts, pour ne pas attirer trop de pus à la fois sur le tympan, qui commençait à souffrir.

Dans la sixième semaine, la malade dit spontanément : Il faut ouvrir une nouvelle route à la matière, sans quoi l'oreille souffrirait trop. — Voyez; que voulez-vous? — Après un

examen assez long : Un séton au cou, entre les muscles de l'arrière-droite. Vous *tirez* après cela la matière derrière l'oreille, vers le séton, qui déjà coulera dans les vingt-quatre heures, grâces au magnétisme.

Depuis ce temps, le pus des deux dépôts de sang s'est successivement écoulé par cette dernière voie.

A mesure que les dépôts de sang disparaissaient, la malade s'est plaint que le vide qui restait à leur place, se remplissait d'une lymphe cérébrale très-âcre, et qui lui occasionnait de fortes douleurs, seulement à l'œil droit. La malade se plaignait que la cervelle manquait (à cause de son âge avancé) de l'élasticité nécessaire pour reprendre sa forme et remplir ses cavités. Cette eau a continué à être plus ou moins gênante pour la malade, qui, lorsque j'ai dû interrompre le traitement pour cause de départ, était cependant dans un état satisfaisant.

*Remarques particulières faites durant le traitement.*

La malade a joui, dès le cinquième jour de son traitement, d'un état de lucidité complet, et a exercé, à différentes occasions, cette fa-

culté étonnante qui sait vaincre également la distance des lieux et des temps, et qui donne connaissance exacte non seulement du physique, mais de l'intellectuel de ceux avec qui on se trouve en rapport.

Mademoiselle de S\*\*\* n'avait pas besoin que je parlasse pour saisir le sens de mes pensées; il me suffisait de fixer son attention sur moi, et très-souvent d'elle-même elle se livrait à cet examen exact de mon âme.

Je n'ai pas besoin de dire que son attachement pour moi était sans bornes. La manière dont elle s'intéressait à l'acte le plus influent sur mon bonheur, et qui se passait sous ses yeux, m'en a donné des preuves convaincantes, non seulement dans son état de veille, mais aussi dans son état somnambule.

Mon empire sur elle était aussi prompt et tout aussi sûr dans l'état éveillé que dans le sommeil magnétique. Un jour qu'elle traversait la chambre, j'étends la main vers elle à dix pas de distance, et je l'arrête avec violence sur place. Le lendemain, en crise, elle me gronda d'avoir fait cette expérience, et me conjura de n'en jamais faire par pure curiosité.

Voyant un jour l'attention avec laquelle elle considérait ma manière de magnétiser sa bouteille d'eau, je lui en demandai la raison. Elle

me répondit : Ne voyez-vous pas ces étincelles ou ces rayons de feu , qui , selon que vous vous y prenez , sortent de vos doigts et se précipitent dans le fond du vase , ils tourbillonnent jusqu'à ce que l'eau soit suffisamment imbibée ; après quoi , les étincelles sont repoussées. Notez bien qu'alors la malade était dans l'état de veille.

Depuis ce temps , c'était toujours elle qui m'avertissait quand l'eau était pleine de fluide. Le jour ou la nuit , elle le voyait également bien ; mais dans l'obscurité cela lui semblait plus beau.

Ce qu'il y a d'extraordinaire , c'est qu'un jour que je magnétisais toute une cuve pour un bain qu'elle s'était ordonné la veille , le médecin et la servante virent tous deux ce fluide lumineux qui suivait le long d'un conducteur d'acier dont je me servais.

Lorsque j'avais plusieurs bouteilles à magnétiser , je les plaçais l'une à côté de l'autre , de manière à se toucher , et quoique le conducteur fût placé à l'un des bouts ; c'était toujours la plus éloignée de lui qui se remplissait la première , et ainsi de suite.

Pendant une de ses crises , la malade a eu une colique de pierre , dont elle ne s'est aper-



que à son réveil qu'à la douleur de la pierre qui s'était arrêtée en chemin près de la vessie. La malade n'a jamais indiqué aucun remède contre ce mal, ce dont elle est fort affligée.

Cette lymphe qui lui causait des douleurs à la tête, vers la fin de mon traitement, et qu'elle conserve encore, a besoin d'être presque journellement éconduite au moyen du magnétisme. La malade voyant que cette lymphe, qui est très-corrosive, attaquait le poumon, a ordonné de la tirer le long de la nuque, et de la couduire de l'épine dorsale aux reins.

La voyant un jour souffrir en crise du passage d'une pierre des reins vers la vessie, je lui dis : Vous êtes, dans votre crise, maîtresse absolue de tous vos organes *intérieurs*; appliquez votre volonté sur les passages de la pierre; étendez les tant qu'il le faut, et vous verrez que cela vous réussira.

La malade m'assura bientôt, à son grand étonnement, qu'elle était, jusqu'à un certain point, maîtresse de déterminer cette extension; mais elle ajouta que cela causait toujours un dérangement nuisible.

Jusqu'à demi-heure après la crise, il me

suffisait de lui toucher ce que le docteur Gall appelle *l'organe de la mémoire*, pour la forcer à se rappeler de telle partie ou de telle circonstance de sa crise que bon me semblait, sans qu'il ait jamais dépendu d'elle de s'en rappeler davantage, ou moins, ni d'en avoir aucune mémoire sans le secours de ma volonté.

Ayant été forcé de quitter la malade pour cause de départ du pays, je me suis substitué un médecin auquel j'avais appris à magnétiser. Mais celui-ci ayant peu de temps à y donner, la malade a, de son propre choix, substitué ma mère, avec laquelle elle se trouve en meilleur rapport.

La malade reçoit souvent de moi (à trois cents lieues de distance) des objets magnétisés, tels que de l'eau, de la flanelle et des cheveux : ces derniers lui font le plus de bien.

Tels sont les principaux phénomènes qui se sont développés d'eux-mêmes, et dont aucun n'a été provoqué ou forcé par l'acte de ma volonté spéciale.

Le comte de LOEV\*\*\*\*.

Saint-Petersbourg, le 22 septembre 1819.

## EXTRAIT

*D'une lettre de M. le docteur Wolfart, à  
M. Deleuze.*

De Berlin, ce 30 août 1819.

C'est dans un moment de troubles d'affaires le moins propre à pouvoir m'acquitter envers vous, monsieur, de ce que je vous dois, que je hasarde de vous adresser quelques lignes, au lieu de vous écrire d'une manière digne de vos sollicitudes immortelles pour la grande chose, et toujours, encore plus qu'on ne se l' imagine, méconnue et poursuivie, etc.

Mon élève et ami chéri, le docteur Brosse, de la Livonie, est parti pour sa patrie ; il y a quelques semaines, pour y exercer la médecine, naturelle ou magnétique, ou mesmérisme, ou enfin, et pour mieux dire peut-être, la médecine spirituelle et religieuse pour tous ceux qui savent approfondir. Le docteur Oppert, qui a eu l'honneur de vous voir lorsqu'il se trouvait à Paris, fait la pratique magnétique ici.

VIII. N° XXIII. Août 1819.

10

Pour l'exercice de cette pratique, vraiment favorisé ici depuis quelques années du gouvernement, l'on sera content, je l'espère, du résultat que je me propose d'en mettre sous les yeux de la république des savans de toute l'Europe.

Le magnétisme, vu la méthode que je suis dans mes collèges, dans mes séances cliniques, ainsi que dans ma pratique, est un et indivisible avec la médecine entière et l'art de guérir. La grande révolution salutaire va maintenant chez nous à grands pas, mais à pas mesurés et sûrs. L'on peut dire que la plupart des médecins allemands, d'une renommée méritée, sont pour le magnétisme, et que même beaucoup de ceux qui joignent beaucoup d'esprit et de sagacité à des connaissances solides de l'ancienne médecine, suivent la nouvelle carrière, laquelle s'avance de plus en plus. Vous vous en réjouirez sans doute, avec d'autant plus de raison avec nous, que vous êtes bien véritablement un des auteurs de ces changemens salutaires. On a beaucoup lu vos écrits justement estimés, et ils sont de tous les écrits français, ceux qui ont le plus contribué à convaincre ici de l'existence et de l'utilité du magnétisme.

Je prends la liberté de vous importuner, mon vénérable ami, d'une commission ; c'est de vouloir bien exprimer ma reconnaissance à la digne Société du magnétisme animal à Paris, pour la bonté qu'elle a eu de me nommer un de ses membres ; je m'en glorifie, et j'espère de répondre en quelque sorte à ce qu'elle attend de mes travaux, qui me sont bien chers.

En même temps, j'ai l'honneur de vous annoncer que la Société magnétique et mesmérionale de Berlin se fait un devoir de vous accepter et de vous regarder comme un de ses membres correspondans ordinaires.

Cette lettre vous sera portée par un de mes malades assez bien rétabli par le baquet mesmérien, *le baron de Rothenbourg*, homme suffisamment instruit de mes procédés et de ma pratique, pour pouvoir vous donner un précis exact de l'état actuel du grand traitement ici.

Recevez l'assurance, etc.

*Signé* docteur WOLFART.

FAIT REMARQUABLE

*Communiqué par M. Lamy-Sénart, d'une dame qui, dans l'état de somnambulisme, juge sa maladie incurable et prévoit sa mort.*

---

LE 10 de janvier 1817, madame A\*\*\*, demeurant à Saint-Quentin, s'est présentée chez moi pour être magnétisée, disant qu'elle souffrait beaucoup, et que depuis deux ans les médecins l'avaient abandonnée, et ne voulaient plus venir la voir.

Je l'ai d'abord fait consulter par un somnambule qui, sitôt qu'il l'eut vue et bien examinée, me dit : Faites retirer cette dame. Cette dame s'étant retirée, le somnambule me dit : Elle est attaquée des poumons ; son mal est grave : je doute qu'elle puisse en guérir. Demain je verrai mieux , et vous en dirai davantage.

Le lendemain cette dame étant revenue , je l'ai magnétisée ; et comme elle s'était endormie

de suite, je n'ai point fait appeler le somnambule de la veille, et j'ai questionné la dame.

Dans cette première séance, son visage a pris l'impression d'une profonde tristesse, et je n'ai obtenu d'elle aucune réponse.

Le lendemain, ayant été endormie aussi promptement que la veille, elle est restée encore un quart d'heure sans vouloir répondre à mes questions ; puis, à mon grand étonnement, elle m'a parlé d'elle-même. Je vois ma poitrine, a-t-elle dit, dans laquelle il y a beaucoup de crachats. — Eh bien ! il faut les faire se détacher. — Non pas, non, je ne le veux pas. — Pourquoi ? — Ce serait dangereux ; je souffrirais trop, ils tiennent trop fort. — Où tiennent-ils donc ? — Près de la première côte. — Il faut souffrir pour guérir ; vous devez absolument travailler à les détacher. — Vous ne voyez donc pas que cela me ferait mourir tout de suite ? — Voyez-vous vos poumons ? — Non. — Pourquoi ? — Parce que la quantité de crachats qu'il y a dans ma poitrine m'empêche de les voir.

J'ai posé alors ma main sur sa poitrine, et je lui dis : Allons, voyez vos poumons, JE LE VEUX. Mais aussitôt elle s'est réveillée, et comme une personne égarée et hors d'elle-même, elle m'a dit : Vous me faites mal, vous

m'avez fait peur. La voyant dans cet état d'effroi, je lui ai fait un signe et elle s'est rendormie.

Allons, madame, lui ai-je dit, je veux à présent que vous voyiez, que vous considériez votre mal de sang-froid, et sans avoir peur.... Eh bien ! voyez-vous vos poumons ? — Oui, je les vois. — Dans quel état sont-ils ? comment les trouvez-vous ? — Ils sont gâtés ; puis elle fait un signe avec le nez comme lorsque l'on veut sentir quelque chose, et elle dit ensuite : Ils puent, mes poumons ; ils sont gâtés. — Détaillez-moi comment vous les trouvez. — Ils sont jaunes, parsemés de traces vertes ; ils tiennent à mon dos. Elle me montre la place avec sa main. — Vous pouvez vous guérir, madame. — Non. — Je suis certain, moi, que vous le pouvez. — Eh bien ! moi, je vous dis que non. — Vous vous trompez ; l'effroi vous trouble ; vous le pouvez si vous le voulez. — Je vous le répète, je suis certaine de ce que je vous dis ; il y a six mois que cela m'eût été possible ; oui, il y a six mois que le magnétisme aurait pu me guérir, mais aujourd'hui il ne peut plus que me soulager, me faire vivre un peu plus long-temps, mais.... (avec un signe comme si elle eût voulu dire : A quoi bon !)

Eh combien, madame, vivriez-vous en-



core si je vous continuais mes soins? — Trois ans. — Vous vous trompez probablement : c'est trois mois que vous vouliez dire ; vous êtes trop malade pour vivre encore trois ans. — Non, je ne me trompe pas, c'est bien trois ans. — Et si vous n'êtes pas magnétisée, combien vivrez-vous encore? — Je ne puis vous le dire : cela dépendra comme je me ménagerai, plus ou moins ; mais bien certainement je ne vivrai plus long-temps, car je veux toujours boire de l'eau, ce qui me fait grand mal. De plus, les drogues qu'on me fait prendre me sont contraires ; je vous en prie, faites-les cesser.

Que faut-il vous faire pour prolonger vos jours? — Demain matin me poser cinq sangsues à l'anus. — Pourquoi cela? — Depuis quatorze mois la nature a cessé d'agir sur moi ; le sang, au lieu de prendre son cours par les voies accoutumées, remonte dans mon estomac ; il est encore assez bon, mon estomac, mais mon sang est gâté ; si donc on l'y laissait trop long-temps séjourner, il n'y a pas de doute qu'il serait aussi bientôt gâté, et cela terminerait mes jours. Je vous observe donc que si vous voulez me continuer vos soins, il faudra tous les mois, et à la même époque, me poser les sangsues. — Il me semble, madame, et même je

crois très-fort qu'il ne dépend que de votre volonté de vous guérir. — Je vous prie en grâce de croire que s'il était en mon pouvoir de vivre ou de mourir, je ne balancerais pas dans le choix que j'aurais à faire; mais je vois trop clairement mon état pour me bercer d'un espoir inutile. — Que voyez-vous donc? — Je pressens, et je suis sûre que je puis, avec le secours du magnétisme, vivre trois ans. — Mais comment encore? — Je serais dix-huit mois à pouvoir encore sortir et me promener tout doucement, et les autres dix huit mois je me mettrais au lit, dont je ne relèverais plus; ainsi donc je vivrais, comme je vous le dis, encore trois ans; il ne dépend que de vous de vérifier cela.

J'aurais bien cédé au désir que j'avais de vérifier cette prédiction; mais voir mourir une personne à laquelle j'aurais donné tant de soins m'aurait été trop pénible, et puis l'idée que la mort de cette dame, après toutes les peines que j'aurais prises, aurait été une arme trop tranchante pour tous nos incrédules, qui n'auraient pas manqué de dire que c'est le magnétisme qui l'aurait fait mourir, tous ces motifs m'ont déterminé à ne pas entreprendre ce traitement infructueux.

Madame A\*\*\* a demandé à être réveillée ; avant de le faire, je lui ai défendu de se rappeler de rien de ce qui venait de se passer entr'elle et moi. Cela a bien réussi : aussitôt qu'elle a été dans l'état naturel, elle s'est empressée de me demander si j'avais espoir de la guérir, si, dans son sommeil, elle avait parlé, et... Je me suis contenté de lui répondre que le magnétisme me paraissait n'avoir pas d'empire sur son mal, mais que, dans quelques mois, sa maladie se passerait d'elle-même. Je fus, comme on le voit, obligé de mentir afin de ne pas l'affliger, et pour lui cacher son triste et malheureux sort.

Aujourd'hui 21 mars 1817, cette dame vient de mourir, ce qui prouve bien qu'elle avait jugé clairement et sûrement de son état.

*Signé* LAMY-SÉNART.

A Saint-Quentin.

---

*Réflexions sur le fait que l'on vient de lire.*

Parmi tous les phénomènes du somnambulisme provoqué par l'acte magnétique, celui du sang-froid avec lequel madame A\*\*\*, dans cet état extraordinaire de somnambulisme, parle

avec tranquillité de sa maladie, en voit les dangers, et pressent que sa mort plus ou moins prochaine en doit être l'issue, est non seulement un des plus remarquables, mais il est du nombre de ceux qui, dans ce genre, doivent, comme semble, le plus servir aux méditations des physiologistes, des médecins et de tous les amis de l'humanité.

Quelle est donc, doivent-ils se demander, cette essence qui dans l'homme peut maîtriser, et même anéantir toutes ses sensations, toutes ses impressions, toutes les habitudes, en un mot, de sa nature corporelle?

Mais cette essence appartient-elle seulement à l'homme? dira-t-on peut-être; tous les animaux n'en sont-ils pas également doués? n'est-ce pas elle que, sans avoir pu jamais ni la voir, ni la saisir ni la bien définir, tous les philosophes de l'antiquité ont nommée l'âme du monde, et ce qu'aujourd'hui nos savans modernes, physiciens, chimistes et médecins, désignent du nom de fluide universel, d'éther, de calorique, d'esprit vital, etc.? et si cette essence est l'attribut essentiel et commun à tous les êtres vivans, elle est donc de même nature qu'eux? elle est donc, en un mot, si non corporelle, au moins aussi matérielle qu'eux?

Mais en admettant que tous les êtres vivans ont en eux le même agent véhicule de leur vie, comment alors (doit-on encore se demander) l'homme seul a-t-il la faculté d'en prolonger le cours, d'en prévoir le terme, et même de s'en priver ? Car enfin, avec les mêmes moyens, on doit arriver aux mêmes fins. Et quand même on accorderait que l'homme, en raison de la supériorité de son organisation, peut produire ou effectuer ce qu'avec des organes moins parfaits les animaux ne pourraient faire, ne serait-ce pas un motif de plus pour lui reconnaître des facultés matérielles et corporelles supérieures aux leurs, lesquelles, loin d'être destructives, devraient nécessairement être protectrices et conservatrices de leur humaine existence ?

La mort volontaire par suite de dérangement ou d'oblitération des organes de la vie, peut bien sans doute être considérée comme le résultat d'une maladie, mais certes on ne peut dire que ce puisse jamais, et dans aucun cas, être dans un animal le résultat d'un appétit.

Est-ce que le magnétisme de l'homme et les admirables et étonnans phénomènes résultant de sa puissante action sur l'organisme de

ses semblables viendraient enfin nous éclairer sur la nature de l'âme humaine ? et la spiritualité, la divine origine de cette âme, si je puis ainsi m'exprimer, que les sages et les philosophes de tous les temps anciens et modernes n'avaient jusqu'ici cru et pu affirmer que par *spéculation* ou par *induction*, nous seraient-elles enfin aujourd'hui physiquement et organiquement démontrées par l'empirisme des magnétiseurs ?

Oh ! combien je ne puis trop le répéter, un fait, une vérité de plus, manifestée aux hommes, lorsqu'une fois ils l'ont admise, doit augmenter un jour la sphère de leurs connaissances, et étendre la série de leurs idées !

CH... DE P...

## RELATION

*Par M. Louis d'Aubusson de Clermont-Ferrand, de ses travaux, expériences, et traitemens magnétiques.*

---

M. LOUIS D'AUBUSSON, par une première lettre qu'il m'avait adressée, datée du 2 juillet de cette année 1819, était entré en correspondance avec la Société du magnétisme à Paris ; ses premiers essais avaient été couronnés d'un succès marqué. Lui-même, incommodé depuis long-temps d'une maladie grave, avait obtenu sa guérison des conseils et ordonnances d'une dame qui, mise par lui dans l'état de somnambulisme le plus clairvoyant, avait dû à ses soins multipliés le retour de sa santé.

J'avais (écrivait M. d'Aubusson) une maladie d'autant plus grave, que je rendais le sang par haut et par bas. A ces maux, se joignait une toux opiniâtre et continuelle qui me fatiguait beaucoup ; comme je n'avais pas suffisamment d'instruction en magnétisme pour

oser me livrer entièrement aux lumières de ma dame somnambule, je consultai deux médecins, et fus long-temps soigné par eux ; ils me donnèrent beaucoup de remèdes, dont je retirai peu de soulagement.

Un jour l'un d'eux me dit que je ferais bien d'aller habiter quelque temps une campagne que j'ai dans nos montagnes, m'ajoutant que l'air vif et pur que j'y respirerais me serait plus favorable que tous les remèdes qu'il pourrait m'ordonner. Le même jour, le second médecin, à qui je fis part de ce projet, me défendit expressément de le mettre à exécution, m'observant que l'air des montagnes était trop vif pour moi ; qu'il s'y trouvait de l'eau et des arbres qui, formant beaucoup d'humidité, augmenteraient mon oppression : me voilà donc le même jour entre le médecin *tant pis* et le médecin *tant mieux*, et fort ennuyé de ces contradictions.

Je me décidai alors à endormir ma somnambule (1), laquelle, après avoir bien réfléchi, me dit : L'air de la montagne est un peu vif

---

(1) Elle avait, quoique guérie, conservé la faculté d'être mise en somnambulisme, pour l'utilité des malades qui voulaient la consulter.



pour vous ; comme le temps cependant est sec et beau , vous pouvez en essayer : mais du moment que vous vous trouverez trop oppressé , revenez bien vite à la ville , n'y manquez pas ; il faut partir le plutôt possible. Vous ferez bien de boire le lait de chèvre coupé avec de l'eau d'orge ; et par jour , avant chaque verre , à distance d'une heure chaque , vous prendrez six pastilles d'ipécacuanha... Je partis pour la montagne , muni de cette ordonnance ; et au bout de huit jours , à mon étonnement et à ma grande satisfaction , tous mes accidens étaient passés , mes forces revinrent , et depuis lors je me suis bien porté.

Je ne puis terminer cette trop longue lettre , sans vous faire part d'un événement qui m'est arrivé cet hiver , et qui présente quelque intérêt.

Etant allé pour affaires dans une maison que je fréquentais rarement , j'y rencontrai une dame de ma connaissance , qui me demanda en riant si je venais dans cette maison pour y magnétiser quelqu'un. Je lui répondis de même , et tout aussi gaîment , que j'y venais pour elle ; elle plaisanta beaucoup sur le magnétisme , ainsi que toutes les personnes présentes , lesquelles ne croyaient pas plus qu'elle

à sa réalité; la maîtresse de la maison alors me dit : Mais puisque vous possédez une science si merveilleuse, monsieur, vous devriez bien guérir une de mes filles sujette à de violens maux de tête, qui lui durent ordinairement vingt-quatre heures, pendant lesquelles elle ne peut manger ni ne peut jouir d'aucun repos : elle est aujourd'hui précisément dans un de ses accès qui, je le crois, est un des plus violens qu'elle ait jamais eus. — Si mademoiselle votre fille était présente, répondis-je à cette dame, j'essaierais de la soulager (la jeune personne était au lit). Les assistans prirent ma réponse pour une défaite, et ils me mirent au défi. Je l'acceptai; on fit lever mademoiselle Misly (c'est le nom de la petite), et l'on me l'amena en bonnet de nuit; elle me parut âgée de douze à treize ans, et son visage était très-haut en couleur.

La petite, à qui l'on n'avait rien dit, se prêta sans crainte à l'essai que je voulais faire; et à peine l'eus-je magnétisée sept à huit minutes au plus, qu'elle s'endormit : je fus dès ce moment rassuré sur ses maux de tête, et l'annonçai hautement. Les rieurs étaient étonnés de voir cet enfant sommeiller aussi paisiblement. Sans m'embarrasser d'eux, ni de ce qu'ils

disaient, je continuai de magnétiser encore vingt minutes environ; curieux alors de savoir si elle était en crise magnétique, je lui parlai, mais point de réponse; après un assez court intervalle, je répétais la même question, et alors elle y répondit.

Comment vous trouvez-vous, Misly? — Bien, monsieur. — Avez-vous toujours mal à la tête? — Non. — Qui vous l'a ôté? — Vous, monsieur, parce que vous l'avez voulu. — Quelle est la cause des maux de tête si fréquens que vous éprouvez? — C'est le sang qui s'y porte avec force. — Puisque vous voyez votre mal et la cause qui le produit, vous devez trouver les remèdes nécessaires à votre guérison. — Il n'y en a pas. — Comment! il n'y en a pas? Cherchez bien. — Je ressentirai ces maux de tête jusqu'à ce que je sois grande fille. — Et à votre réveil de l'état où vous êtes, souffrirez-vous encore de la tête? — Non, mais j'aurai bien faim. — Voulez-vous rester endormie long-temps? — Encore une demi-heure....

Après la demi-heure écoulée, je réveillai la petite Misly. Aussitôt, son premier mouvement fut d'aller vers sa mère, pour lui dire qu'elle n'avait plus mal à la tête, et qu'elle

avait grand besoin de manger. Je ne pourrais vous dépeindre la figure que faisaient tous ces incrédules ; leur air, leurs discours, et jusqu'à leur feinte gaîté, avaient la teinte d'une confusion comprimée : je ne pus, je vous l'avoue, m'empêcher de rire un peu à leurs dépens. Depuis lors je n'ai pas eu l'occasion de revoir cette jeune demoiselle.

Mais je veux vous faire part d'une particularité toute nouvelle alors pour moi, et que nulle autre de mes somnambules ne m'a offert depuis : c'est que, pendant toute cette séance magnétique avec cette jeune personne, jamais je n'ai pu obtenir d'elle qu'elle me répondît à aucune de mes premières questions ; il me fallait toujours les lui répéter toutes ; et ce n'était même qu'après un intervalle plus ou moins court qu'elle répondait à ce que je lui demandais la seconde fois.

M. d'Aubusson, en finissant sa lettre, faisait la promesse à la Société magnétique de lui envoyer plus tard la relation de deux cures intéressantes opérées par ses clairvoyans somnambules : cette relation lui est en effet parvenue à la fin du mois d'août dernier ; elle sera insérée dans le cahier prochain.

---

## RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

*Principalement dans l'ancienne Italie , sous les  
Empereurs , et dans les Gaules.*

( Suite de la 2<sup>e</sup> partie. — Des oracles , et des guérisons par les  
songes. )

ADDITIONS SUR LA VISION A DISTANCE.

---

§. 6. Visions à distance chez les Lapons et les peuples  
du Nord. — Seconde vue ou *sight*. — Ce que c'est.  
— Fort en usage dans les montagnes d'Ecosse et les  
îles Hébrides.

LA vision à distance est un des attributs les  
plus singuliers de l'état somnambulique , et en  
général de l'état crisiaque. Nous avons déjà éta-  
bli son existence dans les temps anciens; elle  
est même aussi démontrée pour les temps mo-  
dernes. Mais comme nous ne pouvons com-  
battre les adversaires du magnétisme que par

la multitude des faits, on ne saurait les réunir en trop grand nombre. C'est l'objet de ce paragraphe additionnel.

Parmi les Lapons, si quelqu'un éloigné de sa famille désire en avoir des nouvelles, il peut dans les vingt-quatre heures savoir ce qui s'y passe, fût-il à 300 milles de distance.

« Il s'adresse, dit Gaspar Peucer, à certaines  
 « personnes connues à cet effet. Celles-ci font  
 « précéder quelques cérémonies, au bout des-  
 « quelles le devin tombe sans connaissance. Il  
 « reste étendu, privé de mouvement, comme si  
 « l'âme avait véritablement abandonné le  
 « corps. Il est nécessaire qu'il demeure tou-  
 « jours quelqu'un auprès du corps, comme pour  
 « le garder. Après vingt-quatre heures, l'âme  
 « étant de retour, le corps inanimé se réveille  
 « comme d'un profond sommeil, en poussant  
 « un soupir. Et ensuite le ressuscité répond à  
 « toutes les interrogations qu'on lui fait; et  
 « pour donner d'autant plus de poids à ses ré-  
 « ponses, il rapporte quelques circonstances  
 « ou quelque particularité, des lieux où il a été,  
 « bien connus de celui qui le questionne (1). »

---

(1) *Si quis peregrinus cupiat de suorum conditione certi quid cognoscere, præstant ut intra viginti quatuor*

Ces extases nous rappellent celle de cet Hermotyme de Clazamones dont nous entretient Pline le naturaliste. « Son âme, suivant cet auteur, abandonnant son corps, avait coutume « d'errer, de voyager, et de rapporter des pays « lointains beaucoup de nouvelles qui ne pou-  
 « vaient être connues que par une personne  
 « présente. Pendant cet intervalle, le corps  
 « restait en place presque sans vie ; ce qui dura  
 « jusqu'à ce que pendant l'un de ces voyages,  
 « les ennemis d'Hermotyme fermèrent le re-

---

*horarum spacium resciscat quid cum illis agatur, vel si trecentis miliaribus absint, hoc modo: incantator postquam usitatis ceremoniis evocatos Deos suos compellavit, subito collabitur et exanimatur, quasi extincto illo reverà abscedat a corpore anima: Neque enim aut spiritus in eo reliquus esse aut restare cum vitâ sensus aliquis et motus videtur. Sed ut ad sint semper aliqui oportet, qui projectum et exanime corpus custodiant, quod cum non fit dæmones id abripiunt. Horis viginti quatuor elapsis, revertente spiritu ceu e profundo somno cum gemitu expergiscitur exanime corpus, quasi revocetur in vitam et morte, qui conciderat. Postea sic restitutus ad interrogata respondet, et ut fidem faciat percontatori, recenset aliquid quod agnoscat ille et certò sciat in ædibus suis aut cognatorum fuisse. Gaspar Peucer, Commentarius. Witebergæ, 1580, in 8°, De Geomanliâ, pag. 132, verso.*

« tour à son âme, en brûlant son corps (1). »

Aretéé avait la même faculté. Son âme quittait son corps quand elle voulait; mais elle éprouva le même sort que celle d'Hermotyme de Clazamones (2).

Epimenide se vantait de faire ainsi voyager son âme quand bon lui semblait (3).

Diogène Laerce attribue à Empedocle le même pouvoir (4); et Suidas ajoute qu'Empedocle enseigna même à Pausanias une composition qui donnait cette faculté (5).

On conçoit aisément que toutes ces prétendues émigrations de l'âme ne sont que des visions qui ont lieu dans les extases dont il s'agit.

Ce que nous dit Gaspar Peucer des Lapons, se trouve confirmé pour les peuples du Nord,

(1) *Reperimus inter exempla, Hermotini Clazomenii animam, relicto corpore, errare solitam, vagantem, e longinquo multa annuntiare, quæ nisi a præsentibus nosci non possent, corpore interim semianimi, donec cremato eo, inimici remeanti animæ velut vaginam ademerint. Plin., Hist. natur., lib. vii, cap. 52.*

(2) Hérodote. *Melpomen. Maxim. Tyrius*, diss. 22 et 28.

(3) Huet, *Alnet. quæst.*, lib. 2, c. 19.

(4) Diogen. Laert., in *Empedocle*.

(5) Suidas in voce *απαισις*.



en général, par Saxou le grammairien (1), Olaus Magnus (2), et subsiste encore aujourd'hui d'après nos voyageurs modernes.

Johnson, cité à ce sujet par M. Deleuze (*Histoire critique du magnétisme*), nous donne, dans son *Voyage aux îles Hébrides*, des détails qui méritent d'être rappelés ici avec quelque étendue (3).

« Nous aurions, dit-il, passé pour fort peu  
« curieux assurément, si nous n'eussions pas  
« examiné avec le soin le plus particulier, la  
« question du don de *second sight* ou de *se-*  
« *conde vue*. On doit désirer de mettre au jour  
« la vérité ou de découvrir la fausseté d'une  
« opinion reçue pendant des siècles par tout un  
« peuple, et établie chez ses descendants par  
« une suite successive de faits.

« Le *second sight* ou *seconde vue*, est ou  
« une impression donnée par l'esprit aux yeux,  
« ou par les yeux à l'esprit, au moyen de la-  
« quelle les objets éloignés ou futurs sont aper-  
« çus et vus comme s'ils étaient présents.

(1) Saxo grammaticæ, initio, lib. vii, *Historiâ Danicâ*.

(2) Olaus Magnus. *Hist. de Gentib. Septentrion.*, lib. iii, cap. 19.

(3) *Voyage aux îles Hébrides*, dans le *Nouveau recueil des voyages au Nord*, imprimé à Genève, 1785, tome II.

« Un homme en voyage, loin de chez lui,  
 « tombe de son cheval; un autre, que je suppose  
 « à l'ouvrage aux environs de la maison du pre-  
 « mier, le voit baigné dans son sang, et se re-  
 « présente même ordinairement le paysage et  
 « l'endroit où l'accident arrive. Quelquefois ce  
 « sera en conduisant son bétail, en promenant  
 « son oisiveté, ou se tenant assis au soleil, qu'il  
 « est subitement frappé de l'apparition d'une  
 « noce ou d'une procession funèbre. Il compte  
 « toutes les personnes du deuil ou de la fête.  
 « S'il les connaît, il dit leurs noms; s'il ne les  
 « connaît pas, il dépeint leurs habillemens. Par  
 « cette faculté, les choses absentes sont vues au  
 « moment où elles arrivent.

« Cette faculté passive, car on ne peut pas l'ap-  
 « peler un pouvoir, n'est ni volontaire ni cons-  
 « tante. Ces apparitions ne sont point à volonté.  
 « On ne saurait ni les commander, ni les rete-  
 « nir, ni les rappeler. L'impression en est sou-  
 « daine, et l'effet souvent très-pénible. Par  
 « l'expression de *second sight* ou *seconde vue*,  
 « il semble qu'on entend *un moyen de voir*  
 « *ajouté à celui que la nature nous a accordé*  
 « *généralement.*

« On entend dire communément dans les  
 « pays bas de l'*Ecosse*, que l'opinion de la se-

« conde vue prend le même chemin que les  
 « autres superstitions, et que sa réalité n'est  
 « plus admise que par la partie la plus grossière  
 « du peuple. J'ignore jusqu'à quel point elle a  
 « pu jamais prévaloir, ou quel degré de croyance  
 « elle a perdu. Les habitans des îles, de tout  
 « état et de tout rang, l'admettent universelle-  
 « ment, excepté les ministres, qui la désavouent,  
 « et qui sont accusés de la désavouer par esprit  
 « de système, et contre leur conviction.

« Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait de for-  
 « tes raisons qui s'élèvent contre cette opinion;  
 « mais, à ces objections, on peut répondre  
 « qu'il n'appartient pas à un être aussi borné que  
 « l'homme, aussi incapable d'embrasser dans  
 « ses spéculations le système de l'univers, de  
 « prononcer si une chose est convenable ou  
 « non; si elle a dû entrer ou non dans le plan  
 « général. Avec une intelligence aussi limitée,  
 « ne pouvant poser aucun principe solide,  
 « quelle conséquence assurée pourrions-nous  
 « en déduire? La faculté de seconde vue n'est  
 « merveilleuse que parce qu'elle est rare; car,  
 « considérée en elle-même, elle n'implique  
 « pas plus de difficultés que les songes, peut-  
 « être même que l'exercice régulier de la fa-  
 « culté de penser. Chez toutes les nations, et

« dans tous les siècles, on a cru qu'il pouvait  
 « y avoir des impressions qui se communi-  
 « quaient ou frappaient l'imagination d'une ma-  
 « nière inconnue. On en a cité des exemples  
 « d'une telle évidence, que ni Bacon ni Bayle  
 « n'ont pu y résister. Ces impressions soudai-  
 « nes, confirmées ensuite par l'évènement, ont  
 « été éprouvées par plus d'une personne; et  
 « tous ceux qui ont été dans ce cas ne les ont  
 « ni avouées ni publiées. La faculté de seconde  
 « vue est seulement plus commune dans les îles;  
 « mais elle n'est nulle part totalement inconnue,  
 « et nous devons savoir nous rendre à la force  
 « des témoignages. Ceux qui prétendent à cette  
 « faculté, n'en ont jamais espéré ni tiré aucun  
 « profit. C'est une affection involontaire dans la-  
 « quelle l'espérance ni la crainte ne paraissent  
 « avoir aucune part. Ceux qui en font profession  
 « ne s'en glorifient pas comme d'un privilège  
 « aux yeux des autres. Ils ne jouissent d'aucune  
 « distinction avantageuse; ils ne sont donc point  
 « tentés de feindre; et leurs auditeurs n'au-  
 « raient aucun motif d'encourager l'imposture.

« Il y a si peu de personnes riches dans ces  
 « contrées, en comparaison des autres, que si  
 « cette faculté est distribuée par le hasard, elle  
 « ne peut être accordée que rarement à un

« homme bien élevé. Cela est cependant arrivé  
« quelquefois. Il y a actuellement (1785) un  
« gentilhomme dans les montagnes, doué de  
« seconde vue, qui se plaint des terreurs aux-  
« quelles il est exposé. »

On n'imputera pas à Johnson d'avoir traité légèrement la matière, il l'a examinée à fond ; et on peut croire à son témoignage, quand il assure que la seconde vue est d'une notoriété constante dans les îles Hébrides. Il ne se dissimule pas toutes les objections et la répugnance à croire, qui s'élèvent contre cette faculté ; mais il répond aux objections comme nous le faisons nous-mêmes, par la considération de l'ignorance où nous sommes de la force et du jeu de nos propres organes, et de l'étendue de nos facultés. Et que peuvent contre des faits toutes les objections du monde ?

Or, ces faits, comme nous l'avons vu, sont attestés par tous les historiens du Nord que nous avons cités, le sont encore par Jean Scheffer, dans son *Histoire de la Laponie*, et par Martin, dans son *Voyage aux îles Hébrides*.

On aura remarqué sans doute une différence bien sensible entre la vision à distance dont parlent Peucer, Olaus et Saxon, et la seconde vue que décrit Johnson. Cette dernière est in-

volontaire, elle vous saisit au moment où vous y songez le moins. Elle paraît avoir été celle d'Apollonius de Thyane. La première, au contraire, n'arrive que par un effet de la volonté, et par le tourment de l'imagination. Elle est accompagnée de cérémonies prétendues magiques.

Cette différence ne fait rien pour le fond. Que la seconde vue soit volontaire ou qu'elle ne le soit pas, elle n'en est pas moins seconde vue. Mais de ce qu'elle est quelquefois involontaire, nous en concluons qu'il n'y a rien de magique dans ce phénomène, et que ce n'est autre chose que l'exercice d'une faculté, inconnue à la vérité, mais purement naturelle. Si elle était magique, elle serait toujours subordonnée aux cérémonies magiques, et ne pourrait jamais avoir lieu que par l'effet d'une volonté bien prononcée, et d'une intention dirigée vers les êtres surnaturels.

Scheffer nous dit que c'est principalement *avec les tambours magiques que les Lapons exercent la divination*. Les tambours sont des portions de tronc d'arbre fendu longitudinalement, et dans une dimension telle qu'elles puissent être portées à la main. La partie creuse est couverte d'une peau. Sur la peau de ce

tambour sont peintes en rouge les figures de Thor, de Jésus-Christ, du soleil, de loups, de rennes, d'ours, de rats, de plantes, de serpens, de nombres, etc., de tout ce que l'imagination capricieuse peut inventer. Rien ne ressemble plus aux hiéroglyphes des Égyptiens. On met sur ce tambour un paquet d'anneaux de cuivre ou de fer, et on bat avec une espèce de marteau fourchu et fait avec un os. Suivant que les anneaux, mus par les vibrations qu'occasionnent les coups de marteau, se portent sur telle ou telle figure, vont à droite ou à gauche, il y a telle ou telle indication heureuse ou malheureuse. Voilà la superstition.

Quand il s'agit de connaître les choses éloignées, voici, selon Scheffer, ce qui se pratique. « Celui qui bat du tambour, chante en même  
« temps d'une voix fort distincte, une chanson  
« que les Lapons appellent *jouke* ; et tous ceux  
« de leur nation qui s'y trouvent présens, tant  
« les femmes que les hommes, y ajoutent cha-  
« cun leurs chansons, auxquelles ils donnent le  
« nom de *due ra* ; les hommes prennent un ton  
« plus haut, et les femmes un ton plus bas. Les  
« paroles qu'ils proferent expriment le nom  
« du lieu dont ils désirent savoir quelque chose.

« Après avoir quelque temps frappé sur le

« tambour, le devin le pose sur sa tête, et il  
 « tombe aussitôt par terre comme s'il était en-  
 « dormi ou tombé en quelque défaillance d'es-  
 « prit, semblable à un homme mort dont l'âme  
 « aurait abandonné le corps. Il souffre pendant  
 « ce temps-là de telle sorte, que la sueur lui  
 « sort souvent du visage et de toutes les au-  
 « tres parties du corps. Tous les hommes et  
 « toutes les femmes qui sont présents à cette ac-  
 « tion, sont obligés de chanter toujours leurs  
 « chansons, et de continuer jusqu'à ce que ce-  
 « lui qui a battu le tambour soit revenu de son  
 « sommeil. Que s'ils désistent de chanter, cet  
 « homme meurt et n'en revient jamais. Ce  
 « même malheur lui arrive, si quelqu'un de la  
 « société essaie de le réveiller en le touchant de  
 « la main ou du pied tandis qu'il est en cet état.

« Toutes ces cérémonies ayant été ainsi un  
 « assez peu de temps observées, le Lapon qui  
 « a battu le tambour se relève, semble avoir  
 « recouvré la vie et les esprits, et il commence  
 « dès-lors à répondre à ceux qui l'interrogent,  
 « à rapporter tout ce qu'il a appris par le moyen  
 « de son tambour, et à déclarer quel est l'état  
 « des choses et la face des affaires dans les pays  
 « les plus éloignés. Peucer écrit qu'il se re-  
 « veille au bout de vingt-quatre heures; mais



« il n'y a point de temps assuré , car cela arrive  
« quelquefois plus tôt et quelquefois plus  
« tard (1). »

On ne voit, dans tout ceci, qu'un appareil qui dispose à une crise, telle que celles que se procurent les jongleurs américains et les dervis musulmans dans leur danse circulaire; le moment où le tambour se met sur la tête est l'acte qui détermine l'extase; l'état pénible où se trouve le Lapon, est une suite et une preuve du paroxysme de la crise nerveuse. Prétendre que le simple toucher, soit du pied, soit de la main, suffisait pour occasionner la mort, c'était sans doute aller trop loin; mais il est certain que dans le magnétisme, lorsqu'un somnambule est en crise, on a prétendu que le toucher brusque d'un étranger peut faire beaucoup de mal au somnambule, et qu'il est nécessaire d'établir préalablement le rapport.

Si le tambour était pour quelques Lapons un intermédiaire d'habitude, et par-là même nécessaire pour entrer en crise, il est certain que beaucoup d'autres entraient en crise sans

---

(1) *Histoire de la Laponie*, traduite du latin de Scheffer, par L. P. A. L., géographe ordinaire de Sa Majesté. Paris, 1778, in-4°, page 107 et suiv.

ce préalable. Et c'est encore ce que nous atteste Scheffer.

« Un Fin-Lapon de Norwège, dit-il, vint trouver un certain Jehan Delling, commissionnaire d'un marchand allemand. Ce commissionnaire, qui était établi à Berg, pria le Fin-Lapon de lui dire s'il pouvait lui révéler ce que son maître faisait alors en Allemagne. Le Fin-Lapon lui promit de le lui dire, et il commença aussitôt à crier comme s'il eût été ivre, et à tressaillir de joie; puis ayant couru une ou deux fois en rond, il tomba par terre, et y demeura quelque temps de même que s'il eût été mort; il se leva ensuite comme s'il fût venu de ressusciter; et il lui raconta ce que son maître faisait alors. On écrivit à l'ins- tant le tout sur le livre public des marchands, et après on reconnut que les choses étaient arrivées de la manière que le Fin-Lapon les avait dites. »

Il n'est pas là question de tambour magique.

« Pierre Clauds (1), continue Scheffer, se borne à dire que le Lapon se jette par terre, et devient semblable à un homme mort, ayant du reste la face toute plombée. Il de-

---

(1) Autre historien de Laponie.

« meure l'espace d'une heure ou deux en cet  
 « état, selon que le pays dont il veut appren-  
 « dre quelque chose est plus ou moins éloigné,  
 « et il peut, quand il se réveille, raconter tout  
 « ce qui se passe en ce lieu-là.

« Cet auteur, ajoute Scheffer, ne dit rien ni  
 « du tambour, ni du chant, ni des compa-  
 « gnons. »

Mais voici un fait bien précieux, parce qu'il  
 lie les phénomènes de la seconde vue avec  
 ceux du magnétisme.

« Le diable, dit-il, ayant une parfaite con-  
 « naissance de ceux qui seroient plus propres à  
 « le servir dans ce ministère, les jette dès leur  
 « enfance dans une certaine maladie dans la-  
 « quelle il leur représente des images, et leur  
 « procure des visions par lesquelles ils appren-  
 « nent, autant que leur âge peut le permettre,  
 « ce qui appartient à cet art. Ceux qui tombent  
 « pour la seconde fois dans cette maladie, ont  
 « bien plus de visions qu'en la précédente, et  
 « apprennent avec ces lumières bien mieux l'art  
 « magique que la première fois. Que s'il leur  
 « arrive d'avoir pour la troisième fois cette ma-  
 « ladie (ce qui se fait avec tant de peine, qu'ils  
 « sont alors dans un danger très-évident de per-  
 « dre la vie), toutes les visions diaboliques leur

« sont en cette occasion montrées à découvert,  
 « dont ils tirent tout ce qui est nécessaire pour  
 « se rendre parfaits dans la magie. Ces derniers  
 « y sont si savans, qu'ils peuvent, *sans se ser-*  
 « *vir du tambour*, voir distinctement les cho-  
 « ses les plus éloignées. Et le diable s'est telle-  
 « ment rendu maître de leur esprit, qu'ils  
 « voient ces choses, soit qu'ils les veuillent ou  
 « ne les veuillent pas voir. Tornæus, qui assure  
 « cela, rapporte une expérience qu'il en a faite  
 « dans la personne d'un Lapon qui est encore en  
 « vie, et qui, lui remettant entre les mains son  
 « tambour, après que Tornæus se fut plusieurs  
 « fois plaint de ce qu'il ne le lui apportait pas,  
 « déclara avec bien de la tristesse, que quoiqu'il  
 « s'en défit et n'en fit jamais d'autres, il ne lais-  
 « serait pas de voir dorénavant toutes les choses  
 « qu'il avait vues jusqu'à cette heure. Et pour  
 « preuve de ce qu'il disait, il racontait en dé-  
 « tail tout ce qui était arrivé à Tornæus sur la  
 « route, venant en Laponie. Ce Lapon se plai-  
 « gnait en même temps de ce qu'il était fort en  
 « peine, et ne savait comme il en devait dans  
 « la suite user avec ses yeux, qui lui représen-  
 « taient toutes ces choses, quoiqu'il y apportât  
 « les dernières répugnances. »

Que voit-on dans tout cela ? Un état de som-

nambulisme et de clairvoyance occasionné par maladie; état qui augmente à chaque accès. Or, c'est précisément ce qui arrive dans le magnétisme. Le somnambulisme se manifeste dans un état de maladie. La lucidité est faible d'abord; elle va en croissant jusqu'à ce qu'elle parvienne à son apogée. L'habitude en général perfectionne beaucoup la clairvoyance. Il est donc reconnu par l'observation de Scheffer, et le fait particulier qu'il rapporte, que le tambour n'est qu'une chose purement accessible; que le vrai principe de la clairvoyance est la maladie avec les crises qui l'accompagnent; et qu'il n'y a dans tout cela rien de magique, et qui suppose l'intervention des mauvais esprits.

En général, toutes ces visions, soit à distance, soit de seconde vue, ainsi que les prévisions et les révélations, sont précédées d'une espèce d'extase; et on peut remarquer qu'elles n'ont jamais lieu que dans un état de crise subit ou prolongé. Il est peu de magnétiseur qui n'ait été témoin de ces phénomènes. Il est assez commun de trouver des somnambules qui voient ce qui se passe, non seulement dans un autre appartement de la même maison, mais dans une autre maison, mais dans une rue, dans une place publique. La plupart des ou-

vrages sur le magnétisme présentent des faits semblables ; et sans remonter bien loin, on peut consulter le n° xiv de cette Bibliothèque, page 187, où il est question de ces enfans de l'hôpital d'Amsterdam, *qui rendaient compte au moment même de ce qui se passait au Conseil municipal, quoique ce Conseil fût secret, et que ces enfans se trouvassent dans une autre partie de la ville.*

Et page 189, où il est mention d'un jeune Florentin appelé *Gaspar, qui reconnaissait et annonçait les personnes qui venaient le voir, quoiqu'elles fussent encore fort éloignées.*

Ce phénomène se lie avec la faculté de prévoir et de prédire l'avenir. Prévoir, c'est voir le tableau des choses distantes par le temps ; voir à distance, c'est voir le tableau des choses distantes par l'espace ; et cette dernière vision même paraîtrait moins difficile que la précédente ; car il est plus aisé de voir des choses qui existent actuellement, que d'en prévoir qui n'existent pas encore.

Ces visions à distance se retrouvent, ainsi que nous l'avons annoncé, aussi bien dans les sables brûlans de l'Afrique, que sur les rivages glacés de la Laponie.

( *La suite au prochain numéro.* )

---

## PRESCRIPTIONS SOMNAMBULIQUES.

---

LES ordonnances et les prescriptions des somnambules magnétiques diffèrent si souvent les unes des autres , quoiqu'ordonnées par eux dans des cas de maladies semblables , ou qui du moins en ont l'apparence , qu'elles ne sont et ne peuvent être offertes par les magnétiseurs, aux médecins, ni comme des leçons à suivre ni comme des exemples à imiter ; ce que ces ordonnances et ces prescriptions serviront seulement à prouver jusqu'à l'évidence , à quiconque prendra la peine de les lire et de les compiler , c'est que parmi toutes les sciences naturelles, s'il n'en est pas de plus utile aux hommes que celle de la médecine , il n'en est pas en même temps de plus conjecturale , et qui par conséquent puisse exiger de tous ceux qui se dévouent à l'exercer , plus de sagacité , de mœurs , d'expérience et d'humanité.

Ce qu'Hippocrate disait aux médecins de son temps : « *Ce ne sont ni les livres , ni les doctes théories , ni les systèmes en vogue qui constituent le vrai médecin , c'est le tact seul joint à l'observation ,* » se trouve aujourd'hui pleinement justifié par nos somnambules magnétiques.

Quel texte plus vaste à développer par les jeunes médecins actuels qui, successivement , se convaincront de l'existence du magnétisme de l'homme , que celui de l'origine de la médecine prenant sa source dans les révélations somnambuliques , autrefois manifestées dans les temples de l'ignorance et de l'idolâtrie , et celui des acquisitions et des progrès de cette médecine prouvés par ces mêmes révélations faites dans un siècle exempt de toutes les illusions astrologiques , et dégagé des entraves de toutes les superstitions.

En attendant que ce moment arrive , lequel semble se rapprocher de nous , et sans attacher aux prescriptions de nos somnambules plus d'importance usuelle qu'elles n'en méritent , nous allons donc en commencer la curieuse série , qui , de même qu'un barème sert à soulager la mémoire , et à ménager le temps aux plus savaus calculateurs , pourra peut-être



quelquefois rendre le même service aux habiles médecins. Mais ne dût-elle servir que de *guide-dne* aux ignorans , ce sera toujours un service que nous aurons rendu à l'humanité.

---

1° *Cure d'une foulure à la suite d'une entorse négligée.*

N\*\*\*, charpentier, après s'être donné une entorse, avait marché trop tôt, et l'avait foulée; obligé de se mettre au lit, sa cheville était devenue enflée, et il souffrait beaucoup.

Mis en somnambulisme, sa première ordonnance fut :

Mettre mon pied malade, matin et soir, dans un bain d'herbes fortes, telles que lavande, sauge, baume des champs, que l'on aura fait bouillir ensemble; ce premier bain n'étant que pour fortifier les nerfs, il ne faudra pas le continuer après qu'il aura produit son effet.

Le troisième jour, deux personnes inconnues au malade étant entrées dans sa chambre au moment où il venait d'être endormi magnétiquement, son magnétiseur ne put le faire parler : il continua donc son bain accoutumé;

mais au lieu du bien que ce bain lui avait procuré jusqu'alors , il lui fit tant de mal et lui causa de si vives douleurs, qu'il fut obligé de s'en retirer.

Le lendemain le magnétiseur arrive , voit la jambe du malade rouge et enflée jusqu'au genou ; aussitôt il le met en somnambulisme , et il apprend de lui que la veille il aurait pu prévenir cet accident , mais que , devant les personnes qui étaient entrées dans sa chambre, il n'avait pas voulu parler , parce qu'elles ne croyaient point au magnétisme , qu'elles s'en moquaient, et qu'il n'avait pas voulu leur apprendre à rire à ses dépens. C'est bien malheureux pour moi, ajouta-t-il, car à présent ma jambe est bien plus malade qu'auparavant , et bien plus dangereusement. Son ordonnance pour réparer ce mal fut :

Faire bouillir de la mie de pain dans une forte eau de savon, y mettre un verre de mon urine , prise le matin à mon réveil ; faire du tout un cataplasme et le poser sur ma jambe et ma cheville , jusqu'à ce que l'enflure ait cessé : il faudra dix jours d'application de ce cataplasme , après lequel on fera réduire en cendre un petit fagot de sarment de vigne , en ayant bien soin qu'il ne s'y mêle pas d'autre

bois ; on fera bouillir ces cendres , on les passera à travers un linge fin , et je mettrai ma jambe deux fois par jour dans cette lessive ; le quatrième jour , je serai purgé avec une médecine ordinaire.

Cette ordonnance a été suivie avec ponctualité , et la guérison de la foulure a été radicale.

---

## 2° *Rhumatismes non invétérés.*

Semblables en apparence , par les douleurs et les souffrances qu'ils font éprouver , les rhumatismes diffèrent souvent par les causes qui les produisent ; mais de quelque nature qu'ils soient , ils seront toujours guérissables à leur commencement , par l'application journalière du magnétisme , et , autant que possible , aux mêmes heures de la journée.

Parmi les moyens secondaires et médicaux à pouvoir essayer pour la guérison des rhumatismes , en voici un dont je puis d'autant mieux certifier l'efficacité , qu'il a été ordonné à moi-même par la femme Maréchal de Busancy , au mois de novembre 1808. Je dois dire que c'était le second accès violent de ce mal que j'éprouvais dans le bras. ( Voyez *Recherches*

*physiologiques sur le somnambulisme*, etc, page 336) (1).

Prendre tous les jours, matin et soir, des bouillons d'herbes les plus amères possible; se purger deux ou trois fois, à distance et légèrement, avec faibles doses de sel d'Epsom et de follicules de séné; se frotter le bras, matin et soir, avec un mélange d'eau-de-vie et de savon, et appliquer dessus une feuille de papier brouillard. J'ai fait ce remède pendant environ trois semaines, et depuis lors jusqu'aujourd'hui 24 mai 1819, voilà onze ans bientôt que je n'ai pas eu la moindre atteinte de ce rhumatisme.

Un second moyen est celui que madame Vermot a dernièrement conseillé à son mari, dont le rhumatisme sur les reins ne datait que de sept mois : appliquer un cataplasme de trente feuilles de laurier-amande cueillies sur l'arbre, infusées pendant vingt-quatre heures dans la quantité d'une bouteille de vin blanc. Ce remède aurait eu un plein et entier succès, si le malade l'eût fait avec exactitude. (*Voyez traitement de madame Vermot*, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> cahiers de notre Bibliothèque.)

---

(1) Un vol. in-8° : prix, 6 fr. Paris, J. G. DENTU, 1811.

**3° Engorgement du lait chez les femmes nouvellement accouchées, ou qui, après avoir nourri leurs enfans, les veulent sevrer.**

Se tenir trois fois vingt-quatre heures au lit bien chaudement vêtu; ne point laisser pénétrer, autant que possible, l'air extérieur dans la chambre; boire dans la journée une demi-bouteille de vin blanc, dans laquelle on aura fait infuser pendant vingt-quatre heures deux gros de sel de nitre, et appliquer sur les seins, pendant ces trois jours, un papier brouillard graissé avec de l'huile d'aspic.

J'observe que la jeune femme, paysanne de Buzancy, qui s'est indiquée pour elle ce traitement à suivre, ignorait, étant réveillée, ce que c'était que de l'huile d'aspic, et n'en savait pas même le nom.

J'avais conté ce fait, fort remarquable, à une des séances de notre Société du magnétisme, et depuis lors il n'en avait plus été question. Mais M. Pagnier, artiste et professeur vétérinaire, et l'un des membre de notre Société, en avait apparamment pris note. « Je vous ai entendu, me dit-il un jour, raconter

une prescription de somnambule pour le lait. J'en ai fait l'essai sur une jument de grand prix que l'on avait placée chez moi pour la guérir d'engorgement de lait dans les mamelles; j'ai ponctuellement suivi toutes les indications de la somnambule; la chaleur de l'écurie, le sel de nitre, le vin blanc, l'huile d'aspic, non pas sur un papier brouillard qui n'aurait pu être assujetti, mais avec laquelle j'ai graissé plusieurs fois par jour les mamelles de la jument. En moins de quatre jours, monsieur, le succès de ce traitement m'a d'autant plus agréablement surpris, qu'il m'a été la preuve de sa salutaire efficacité. »

---

#### 4° *Taie nouvelle sur l'œil des enfans.*

Souffler de la poussière de sucre candi dans l'œil de l'enfant jusqu'à ce que la taie soit fendue; cesser alors ce remède douloureux et cuisant, et lui faire succéder l'application pendant le jour, autant que possible, et surtout pendant la nuit, d'un linge épais trempé dans de la lie de gros vin, et cela jusqu'à parfaite guérison. Ce remède a été ordonné par madame Vermot, et a opéré avec succès sur sa petite fille, âgée de trois ans.



## VARIÉTÉS.

Michel Montaigne a dit, dans ses *Essais* (1) :  
 « La première considération que j'ai sur le sujet des sens , est que *je mets en doute que l'homme soit pourvu de tous sens naturels*. Je vois plusieurs animaux qui vivent une vie entière et parfaite , les uns sans la vue , les autres sans l'ouïe. *Qui sait , si à nous aussi , il ne manque pas un , deux , trois et plusieurs sens ?* Car , s'il en manque quelqu'un , notre nature n'en peut découvrir le défaut. C'est le privilège des sens , d'estre l'extrême borne de notre apercevance ; il n'y a rien au-delà d'eux qui nous puisse servir à la découvrir : voir ni l'un des sens ne peut découvrir l'autre.

*An poterunt oculos , aures reprehendere ; an aures ,  
 Tactus ; an hunc porro tactum sapor arguit oris ;  
 An computabunt nares , oculi ve revincent ?*

« Ils sont , tretsous , la ligne extrême de nos facultés. Que sait-on si les difficultés que nous trouvons , en plusieurs ouvrages de la nature , ne viennent que du défaut de quelque sens ? Et

---

(1) *Essais*, t. II , liv. II , chap. XII , pag. 561 et 565.  
 La Haye , 1727.

si plusieurs effets des animaux, qui excèdent notre capacité, sont produits par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire? Et si aucun d'entr'eux, ont une vie plus pleine par ce moyen et plus entière que la nôtre?

« Nous saisissons la pomme, quasi par tous les sens; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur, de la douceur : outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, auxquelles nous n'avons point de sens, qui se puisse rapporter.

« Les propriétés que nous appellons *occultes*, en plusieurs choses; comme à l'aimant d'attirer le fer : *N'est-il pas vraisemblable, qu'il y a des facultés sensibles en nature, propres à les juger et à les appercevoir, et que le deffaut de telles facultés nous apporte l'ignorance de la vraie existence de telles choses ! »* )

---

*Mémoire sur la cause du froid en hiver, et de la chaleur en été, par M. de Mairan.*

19 avril 1719.

Je crois que tout le monde convient aujourd'hui que la chaleur, ou pour parler plus exac-



tement, la propriété qu'ont les corps, soit durs ou fluides, d'exciter en nous le sentiment de la chaleur, n'est autre chose en eux que l'agitation des parties qui les composent, ou de quelqu'autre matière invisible engagée dans leurs pores : et que la chaleur excitée en nous par le soleil ne consiste pas seulement dans l'action immédiate de ses rayons sur la superficie et sur les parties organiques de nos corps, mais encore dans le choc des diverses particules de l'air, ou des autres corps mêlés avec l'air qui nous environne, et que ses rayons ont mis en mouvement. Ce n'est du moins que dans cette signification qu'il faut prendre le mot de *chaleur* dans tout ce Mémoire (page 118 et 119).

Quand à la source de la chaleur, je laisse à chacun à en juger selon ses principes ; ce sera, si l'on veut, un fond du mouvement de la matière subtile qui lui est propre, et qu'elle conserve indépendamment du soleil ; ou une fermentation des acides et des sucs terrestres intérieurs ; ou une émanation du feu central, que quelques philosophes attribuent au globe de la terre ; ou, enfin, une simple chaleur acquise depuis plusieurs siècles, mais qui tire son origine du soleil : car cet astre ayant

constamment éclairé une moitié du globe terrestre, il en a dû naître une chaleur constante dans la masse générale, et d'autant plus constante que, gagnant de proche en proche, elle s'est communiquée à des parties plus voisines du centre, et moins exposées aux changemens de température qui ont lieu à sa surface, etc.

---

#### OUVRAGES NOUVEAUX.

*Des Principes et des Procédés du Magnétisme animal*, par M. de Lausanne; 2 vol. in-8°. Paris, chez J. G. Dentu.

*Défense du Magnétisme animal contre les attaques dont il est l'objet dans le Dictionnaire des sciences médicales*, par J. P. F. Deleuze; 1 vol. in-8°. Paris, chez Belin-le-Prieur, quai des Augustins, n° 55.

*Les Dangers du Magnétisme animal et l'importance d'en arrêter la propagation*, par A. Lombard aîné; 1 vol. in-8°. Paris, chez J. G. Dentu.

*De la Cause du Sommeil lucide, ou Étude de la nature de l'homme*, par l'abbé de Faria, t. 1; 1 vol. in-8°. Paris, chez M<sup>me</sup> Horiac, rue de Clichy, n° 17.

Nous rendrons compte de ces quatre ouvrages.

---

#### ERRATUM.

Dans le précédent numéro, p. 28, lig. 21, fleurs de mauves, lisez fleurs de mauves.

---

THÈSE

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL ,

*Soutenue en Suède, par un jeune médecin suédois; traduite du latin par M. le comte du Crouseilhe, membre correspondant de la Société du Magnétisme (1).*

---

IL est assez remarquable de voir un médecin déjà connu, choisir le magnétisme pour sujet de la thèse qu'il devait soutenir en preuve des connaissances requises pour obtenir le grade de docteur ; les savans ne pouvaient longtemps méconnaître une science que j'appellerais volontiers la première de toutes les sciences, puisque l'homme le plus simple la trouve innée en soi, lorsqu'il est vertueux, qu'il voit souffrir, et qu'il veut avec force calmer les

---

(1) *D. D. Dissertatio academica sistens casum magnetismi animalis. Pro gradu medico auctor Otto Christ. Ekman, ad Cohort. Legionis Reg. propr. medicus in auditorio Majorie die 18. Dec. 1818, Lundæ, 1818, Typis Berlingianis.*

maux de ses semblables. C'est un jour à noter dans les annales du magnétisme, que celui où ses effets salutaires, exposés avec ordre, avec clarté, avec toutes les garanties qui en attestent l'authenticité, recommandèrent aux suffrages d'une Faculté l'homme habile qui avait dirigé avec sagesse ce remède que Dieu mit dans la main de tous les hommes, ce magnétisme, en un mot, dont l'existence même avait été jusque-là si violemment combattue.

Le roi de Suède avait engagé une société d'hommes célèbres à rechercher des documens sur le magnétisme animal; et ce fut là le motif de la publication du journal dont on donne aujourd'hui quelques extraits. L'auteur expose un grand nombre de faits successifs, sans aucune réflexion, sans dissertation sur leur cause.

*Anne Nillsson*, jeune fille âgée de dix-neuf ans, avait une complexion frêle, le teint blême; elle était sujette à des suffocations, à des évanouissemens fréquens. Dans un état de langueur habituelle, elle ressentait des maux de tête, des palpitations, des spasmes; ses oreilles étaient fatiguées par des bourdonnemens; sa digestion était pénible, son ventre était enflé, constipé, son appétit très-dérégé; ses règles

étaient arrêtées. Son caractère était toujours inquiet et triste ; une démangeaison aux narines laissait soupçonner que ses intestins renfermaient des vers ; elle n'en convenait point, parce qu'elle n'en avait jamais rendu ; elle croyait qu'une grande terreur dont elle avait été frappée anciennement, était la cause du dérangement de sa santé. Sa maladie semblait provenir d'une affection hystérique. Son maître, le sieur Richter, négociant recommandable de Malmage, pensa qu'on pourrait employer avec succès le magnétisme animal ; il en fit lui-même un premier essai, le 25 juillet 1818. Assez avant dans la soirée, je fus appelé pour être témoin de ce traitement. Richter me racontait qu'il avait fait les gestes ou passes magnétiques à la distance d'environ deux ou trois pouces ; qu'il avait bientôt procuré le sommeil magnétique ; que la malade exprimait une grande joie, s'écriant qu'elle était infiniment heureuse. Elle demanda de l'eau ; Richter lui en donna, après l'avoir magnétisée ; elle en demanda une seconde fois, on lui en donna qui n'était point magnétisée ; elle l'eut à peine avalée, qu'elle la rejeta ; son gosier semblait se fermer par un mouvement spasmodique. Avec l'air d'un profond dégoût, elle

s'écriait que cette eau était sale et puante, puis buvait encore avec avidité l'eau chargée du fluide magnétique. Après une demi-heure de sommeil, Richter essaya de réveiller la malade, il ne réussit pas; elle dormit deux heures entières. A peine réveillée, elle demanda du vinaigre, et en frotta ses tempes, parce qu'elle souffrait de la tête; elle ne se souvenait point de ce qui lui était arrivé durant son sommeil.

Les 26 et 28 juillet, Richter opéra de la même manière, et remarqua les mêmes circonstances que nous venons de rapporter.

Le 29, dès que la malade fut endormie, elle s'écria qu'elle apercevait distinctement son cœur, ce dont elle ressentait une grande joie; ensuite elle se lamentait, disant qu'elle voyait dans son ventre une grande quantité de vers; elle se réveilla d'elle-même, après un sommeil de deux heures.

Le 30, la séance fut remarquable, en ce que Richter endormit la malade dans une pièce éloignée de celle où il se trouvait; la malade témoignait son mécontentement de ce qu'on l'avait empêchée de vaquer à ses occupations; cependant, elle ne voulut pas être éveillée: elle s'éveilla d'elle-même après deux heures de sommeil; mais elle se plaignait d'un mal de

tête violent , que lui aurait , disait-elle , donné Richter en l'éveillant. Richter niait avoir voulu la réveiller : elle répondit que , durant son sommeil , il avait élevé les mains , et que cela seul avait causé beaucoup de trouble ; cependant Richter avait soupé dans une pièce fort éloignée de celle où se trouvait la malade. Sa douleur de tête se dissipa promptement ; Richter , ensuite , emplit une petite bouteille de limaille de fer et de laine magnétisée , la cacheta , d'après le procédé inventé par Cederschold , et usité par Wolfart , de Berlin , puis magnétisa encore la bouteille toute entière. Vers huit heures du soir , Anne prit cette bouteille , et la plaça sur un linge qui couvrait sa poitrine ; après quelques instans elle s'endormit , sans qu'on eût employé d'autre moyen. On enleva la bouteille ; Anne s'écria qu'elle voyait sa mort prochaine ; paraissant fort abattue , elle montrait ses habits , qui la serraient trop étroitement : on les relâcha ; et après qu'on l'eut magnétisée , elle recouvra sa tranquillité et un parfait contentement. A peine réveillée , elle dit encore qu'elle se souvenait avoir vu des vers dans son ventre ; qu'elle serait morte , si on n'avait pas desserré ses habits ; mais que , dans cette sorte d'agonie , elle éprou-

vait un sentiment de joie. Depuis ce réveil, elle se trouvait beaucoup mieux ; elle était plus gaie, sa santé paraissait déjà s'améliorer sensiblement.

Après cette séance, Richter ne continua plus le traitement magnétique ; ce fut le docteur Ekman lui-même qui fit toutes les expériences ; Richter s'y prêta avec une complaisance dont le docteur lui témoigna toute sa reconnaissance. Il fut toujours présent, ainsi qu'un célèbre professeur nommé *Trzendelenburg* ; en outre, à la plupart des séances, assistèrent des personnes respectables de la ville, ce qui, par leur signature apposée au bas du bulletin de chaque séance, ajoute à l'authenticité des faits qu'il renferme. Les expériences et les traitemens qui en furent la suite, se prolongèrent durant les mois d'août et de septembre. Plusieurs des accidens que nous avons fait connaître se répétèrent souvent. Mais chaque jour le magnétisme semblait agir avec un degré de force supérieur à celle qu'on n'aurait jamais exercée sur une autre somnambule : on doit s'étonner surtout de l'excessive facilité avec laquelle le magnétisme endormait Anne Nillsson. Le 31 juillet, en parlant du magnétisme, le docteur Ekman avait remué deux ou trois fois les



mains, sans diriger aucune intention vers la  
 malade. On vient aussitôt lui apprendre que  
 le sommeil magnétique l'a saisie dans une cui-  
 sine fort éloignée du lieu où se trouvait le doc-  
 teur : il s'approcha d'elle, trouva le rapport  
 parfaitement établi, d'où il inféra que le ma-  
 gnétisme produisait sur la malade un effet bien  
 plus salubre, quand il était exercé à une  
 certaine distance ; le souffle, le regard, l'action  
 même du pied mis à nu, produisent toujours  
 un effet aussi sensible. Les facultés de la som-  
 nambule étaient exaltées au point qu'elle re-  
 connaissait parfaitement toutes les person-  
 nes qui, l'une après l'autre, prenaient le  
 bout d'une corde qu'on faisait descendre  
 par une fenêtre, tandis que l'autre bout était  
 appuyé sur le cœur d'Anne Nillsson. Elle  
 voyait distinctement les objets que le magné-  
 tiseur cachait dans sa main, tels qu'une clé,  
 une cerise ; mais, chose remarquable, s'il y  
 avait dans la même main deux objets divers,  
 la somnambule paraissait agitée, et n'en re-  
 connaissait qu'un.

Richter, dans une pièce assez éloignée, ser-  
 rait avec force la main du magnétiseur ; aussitôt  
 la somnambule se plaignait, paraissait souf-  
 frir, et ne se calmait qu'au moyen de quelques

passes. Elle resta endormie plus de deux heures.

D'après l'expérience acquise à ce sujet, c'était toujours d'une chambre autre que celle où se trouvait la malade, que le docteur commençait à exercer l'action ; souvent même il l'endormait d'un quartier de la ville assez éloigné.

Il est à remarquer que le 3 août, la malade reconnut parfaitement tous ceux qui se trouvaient dans la chambre, à l'exception d'une jeune fille qui avait le sein couvert de soie (1). Ce même jour elle commençait à voir se dissiper, par l'effet des remèdes, les vers qui l'incommodaient. C'était toujours au commencement ou à la fin de chaque séance qu'elle apercevait distinctement son cœur et l'intérieur du ventre. Elle éprouva un heureux effet de l'ail employé comme vermifuge, et indiqua la manière dont il fallait le combiner avec les autres remèdes qu'on lui donnait.

Il existait entre Anne Nillsson et une servante nommée *Christine*, une telle antipathie, que lorsque Christine plaçait sa main sur le côté opposé du mur où s'appuyait Anne, celle-ci ressentait une douleur, une agitation

---

(1) Il n'eût tenu qu'au magnétiseur que cet empêchement n'eût pas lieu. (Note du rédacteur.)

qui ne cessait que lorsque la main s'était retirée (1).

A son réveil, Anne se trouvait toujours contente et reposée. Elle demandait souvent avec instance qu'on la magnétisât, assurant que quand même les vers ne disparaîtraient point, ses autres incommodités seraient guéries. Elle indiqua d'elle-même, le 4 août, les remèdes qui lui convenaient le mieux; l'aïl devait toujours en faire partie.

Ne sachant pas lire, dans l'état ordinaire, elle disait ce qui était écrit par le magnétiseur en sa présence. Elle ne tarda pas à rendre une grande quantité de vers; on employa pour remèdes un élixir vermifuge, du cochléaria et de l'eau-de-vie de grain. Elle se plaignait, le 6 août, que le sang lui montait à la tête, et demanda qu'on lui ouvrît la veine du pied; la saignée fut faite et lui réussit.

Parfois la malade apercevait son foie qui était très-sain, disait-elle; elle distinguait aussi ses poumons, et assurait qu'avant ce traitement, elle était en danger de mourir pulmonique.

---

(1) Le magnétiseur aurait dû s'informer de la cause de cette organique antipathie, ou il pouvait, s'il l'eût voulu, l'empêcher de se manifester.

(Note du rédacteur.)

mais qu'elle préviendrait ce danger, en buvant tous les jours de l'eau froide. C'était un de ses poumons seulement, disait-elle, qui était entamé, par suite d'un coup violent qu'elle avait reçu autrefois. Les vers, disait-elle, tendaient toujours à s'élever dans l'intérieur de son corps. C'était eux qui causaient la démangeaison qu'elle avait ressentie au nez, et ils auraient fini par l'étouffer.

On lui demanda où était le siège de la vie ; elle répondit que c'était le ventre. L'eau magnétisée n'était point relâchante pour elle, mais extrêmement tonique. Le fluide magnétique lui paraissait lumineux, surtout autour du ventre, où se réunissait chez elle la faculté de l'odorat, de l'ouïe et du goût ; parfois elle voyait aussi son magnétiseur resplendissant de lumière. Le docteur Ekman l'attirait vers lui, par la seule force de sa volonté, aidé d'un léger mouvement de ses mains ; quand elle se levait, tous ses membres étaient roides ; elle s'avancait, semblable à une statue qu'un mécanisme aurait fait mouvoir (1).

---

(1) La découverte de ce phénomène est due à Mesmer ; c'était lui qui avait suggéré à cet homme célèbre l'idée de la désigner du nom d'*aimant*, de *magnétisme animal*.

(Note du rédacteur.)

Le 15 d'août, le magnétisme lui parut plus brillant encore, et elle en témoignait sa joie. Piquée d'une aiguille, elle n'exprimait aucune sensibilité, quoique le sang coulât ; mais elle ne pouvait retenir ses larmes quand son magnétiseur souffrait quelques douleurs qui toutes se répétaient en elle. Chaque jour on n'observait que de très-légères différences dans le pouls ; la malade élevait toujours sa voix au diapason de la voix de ceux qui lui adressaient quelque question (1).

Les métaux qu'on approchait de son cœur lui semblaient brûlans. Elle continua pendant plusieurs jours l'usage du sirop ; son effet fut très-affaibli, dit la malade, parce qu'un jour, après en avoir pris, elle avait mangé deux poires. Les vers devaient être entièrement chassés, disait elle, si elle usait d'eau-de-vie de grain et d'ail. L'éclat du fluide magnétique allait toujours croissant, vers la vingtième séance.

Le 18 août elle éprouva une révolution violente, se sentit défaillir, versa des larmes abondantes, et déclara qu'elle avait vu la mort

---

(1) Parce qu'on ne *voulait* pas qu'il en fût autrement.

( *Note du rédacteur.* )

de près, parce qu'un des assistans avait pris sur une table un peigne que le magnétiseur avait ôté de dessus sa tête, parce qu'il la gênait (1).

Le 19 août, elle parut très-affligée ; on ne pouvait la consoler : elle souffrait beaucoup de la matrice ; elle ne fut point, pour cette raison, magnétisée le jour suivant. Le 21, elle éprouva un malaise très-sensible ; son mal augmenterait, et elle succomberait incessamment, disait-elle, si on passait un jour de plus sans la magnétiser. Lorsqu'on la magnétisait à une certaine distance, s'il se trouvait une porte fermée entre la malade et le magnétiseur, le fer de la serrure arrêtait la force magnétique. (2).

Anne Nillson dit un jour d'elle-même, que le magnétisme excitait en elle une piété plus ardente ; qu'auparavant elle avait négligé ses

(1) Le magnétiseur, avec un peu plus d'expérience en magnétisme, moins de préoccupation de sa malade, et plus de confiance dans l'empire et dans la direction de sa volonté, eût empêché sa somnambule de divaguer ainsi au gré de son organique susceptibilité.

(Note du rédacteur.)

(2) Même observation que pour le mouchoir de soie ; la pensée meut, domine la matière. (Idem.)

devoirs religieux ; que depuis elle méditait avec goût les saintes Ecritures.

Elle exprimait parfois le désir que l'on magnétisât une chaise , et elle allait s'asseoir précisément sur la chaise magnétisée , confondue parmi plusieurs autres. Elle faisait un usage continuel de l'eau magnétisée , et la buvait toujours avec plaisir.

Le 26 août , elle déclara ne pas vouloir se prêter aux expériences magnétiques ; on ne put jamais la faire expliquer sur ce changement de dispositions ; toutefois , l'effet que produisait sur elle les passes du magnétiseur lui était agréable. La cause de la répugnance qu'elle éprouvait , venait de ce que le magnétiseur avait répété au professeur Trzendelenburg ce qu'elle lui avait dit en secret. Il fallait , disait-elle , obtenir d'elle une permission durant le sommeil magnétique , pour pouvoir révéler ce qu'elle lui confiait.

Un jour le docteur Ekman ne vint pas à l'heure accoutumée ; la malade s'endormit , mais elle était fort agitée. Quand le docteur arriva , elle ne se calma qu'avec peine ; ce retard lui avait donné une grande soif. Parfois elle indiquait aux gens qui l'entouraient les remèdes le mieux appropriés à diverses sortes

d'incommodités , et découvrait toujours la cause de leurs maux.

Elle répondit, le 29 août , à une question qu'on lui adressait, que le magnétisme pouvait être utile à une femme enceinte , mais qu'il ne fallait pas l'employer, parce qu'il nuirait à l'enfant ( de celle apparemment dont on lui parlait ). Elle assurait qu'elle serait morte en six mois, sans le secours du magnétisme ; mais qu'elle se voyait bien clairement arriver à sa cinquantième année ; tout ce qu'elle disait, elle semblait le lire dans son cœur, comme si les mots y eussent été gravés.

Quand elle avait ses règles, le magnétisme la fatiguait, et elle demandait qu'on cessât l'action , parce que le sang lui montait à la tête. Un simple cordon de soie que le magnétiseur portait autour du cou, nuisait ce jour-là à l'effet du magnétisme (1).

Le 2 septembre, la malade se sentit plus de joie et plus de force ; elle disait que Dieu l'assistait ; que son cœur, si froid auparavant qu'elle ne pouvait verser de larmes, était alors tout à fait ouvert à Dieu.

---

(1) S'il l'eût bien voulu, la soie ne lui aurait fait aucun effet.

( *Note du rédacteur.* )



Elle ressentit, le 4 septembre, une douleur rhumatismale par toute la tête, et indiqua pour remèdes des vésicatoires et une infusion de sureau; elle voyait sa rate, indiquait les propriétés de cette partie du corps, et son influence dans le système vital. Elle pressentit ce même jour ( sans que rien l'en avertît dans l'état ordinaire ), que le lendemain ses occupations empêcheraient la séance accoutumée. Effectivement, des ordres qu'elle reçut depuis la séance, lui donnèrent ce surcroît de travail qu'elle avait prévu. Il lui semblait que le vent, lorsqu'il pénétrait dans le lieu des séances, lui ôtait quelque chose de ses forces.

Le 5 septembre, elle exprima une joie très-vive; elle voyait, disait-elle, sous la forme d'un génie resplendissant, sa mère, qui était morte depuis long-temps; elle s'était entretenue long-temps avec elle. Sa perspicacité parut plus vive ce jour-là; elle indiqua au magnétiseur celles de ses confidences qu'il avait communiquées en secret aux assistans. Chose remarquable, le siège de sa joie, à elle, lui semblait être son cœur, et le siège de la joie, chez le magnétiseur, être la tête.

Le 8 septembre, elle ne répondit point d'abord à ce qu'on lui disait; puis tout à coup,

comme si elle fût descendue d'une région supérieure : « J'étais en présence de Dieu, dit-elle ; j'ai conversé avec lui ; je l'ai supplié de me montrer ma mère ; Dieu m'a reproché les larmes que je verse quand elle m'apparaît ; j'ai promis de ne point pleurer aujourd'hui ; ma mère m'est apparue aussitôt, semblable à une draperie éblouissante de blancheur, qui m'entoura toute entière ; ma mère m'a exprimé la reconnaissance qu'elle doit aux hommes auteurs de son salut (1). »

Le même jour, elle distingua clairement l'intérieur du corps du magnétiseur, le lui décrit avec détail, ainsi que la maladie qu'il avait à craindre, et les remèdes qu'il devait employer.

Le 10 septembre, elle se sentit saisie d'un froid subit ; le sang paraissait se mouvoir irrégulièrement dans toute la partie gauche de

---

(1) Il faut généralement que les magnétiseurs, plus ils sont eux-mêmes persuadés de l'existence de Dieu et de la divine origine de leur pensée, se tiennent fortement en garde contre ces sortes de visions, qui, lorsqu'elles ne conduisent à aucun résultat utile ou avantageux à la personne malade qui les éprouve, pourraient bien n'être en elle que de fantastiques illusions.

(Note du rédacteur.)

son corps ; elle se plaignit que de ce côté une jeune fille malade était assise trop près d'elle. A peine cette dernière fut-elle sortie, que le malaise disparut. Elle assura que la présence des hommes malades ou immoraux lui serait toujours également funeste.

Un jour la malade, dans l'état ordinaire, vit deux femmes que l'on magnétisait ; elle rit d'abord, bientôt s'endormit elle-même d'un sommeil violent et agité. Elle répéta dans plusieurs séances, qu'elle conversait encore avec Dieu, qu'elle voyait dans les airs de jeunes enfans éclatans de lumière (1).

Le 15 septembre elle s'écria : Docteur ! tu es tout en feu ! Le docteur alla déjeuner avec Richter ; la malade, qui l'ignorait, remuait les dents, les mâchoires, comme si elle eût mangé elle-même. Au retour du docteur, elle lui dit avec détail tout ce qu'il avait fait ; et comme il était occupé à écrire ce qu'elle disait : Qu'écrivez-vous ? lui demanda-t-elle. — Est-ce que vous voyez ce que j'écris ? répondit le docteur. — Parfaitement : lisez-moi ce que vous écrivez. A peine la lecture fut faite, qu'elle s'écria : « Si vous écrivez tout

---

(1) Voyez la note ci-dessus.

cela, je ne vous parlerai plus de ce que je vois en haut ; l'on me croirait folle, on se moquerait de moi.

Le 16 septembre, se sentant un plus grand besoin que jamais d'être magnétisée, elle réussit à s'endormir elle-même ; mais elle se réveilla bientôt, parce qu'elle ne pouvait agir facilement avec ses propres mains. La malade, durant ce court sommeil, demanda au docteur s'il était fâché qu'elle le tutoyât ; elle ne pouvait, ajoutait-elle, se servir pour lui d'une autre expression. Elle exprimait la même répugnance à vous écrire ses paroles ; c'est en vain que le docteur affirmait qu'il n'écrirait pas ce jour-là. « Vous avez une mauvaise intention, dit-elle ; vous voulez tout écrire dès que vous serez de retour chez vous. »

On lui demanda qui est-ce qui lui inspirait ses paroles ; elle répondit que c'était un envoyé céleste qui n'entrait en communication qu'avec les gens honnêtes et pieux. Par la seule force de sa pensée, le magnétiseur, ce jour-là, la faisait agir durant son sommeil ; il la contraignit à marcher vers la personne qu'il lui désignait.

La malade ressentait la tristesse dont pouvait être affecté le magnétiseur ; elle enten-

daît tout ce qu'on disait dans un étage inférieur de la maison, tandis qu'à l'aide du sens naturel de l'ouïe, on ne pouvait distinguer si l'on parlait.

Le 19 septembre, l'agitation de la malade fut extrême; elle passait rapidement de la joie à la tristesse; elle s'écria qu'elle était menacée d'une maladie grave; elle but beaucoup d'eau magnétisée; le docteur y mêla quelques gouttes d'éther, et le calme fut parfaitement rétabli. L'eau qui n'était pas suffisamment magnétisée lui portait à la tête. Avant de la boire, elle-même indiquait si elle était assez chargée de fluide.

Le 21 septembre elle parut fatiguée. « Je viens, dit-elle, de faire un grand voyage; elle semblait causer avec un des fils de Richter, son maître, qui se trouvait à Herdyck, elle décrivit ses vêtemens, la chambre où il se trouvait, et se plaignit de n'obtenir aucune réponse. « Je repartirais bientôt pour Herdyck, disait-elle, si je n'étais si fort occupée. Quoique malade, je désire beaucoup voyager; car en partant, je vois des choses merveilleuses qui sont nouvelles pour moi. » Elle ajoutait qu'elle ne pourrait interrompre un voyage commencé.

Le docteur Ekman fait observer ici que

quand la malade conversait avec les génies , elle semblait entendre les réponses qui lui étaient faites (1), tandis que les hommes absens qui lui apparaissaient ne lui répondaient jamais rien.

Dans la séance du 22 , elle s'écria tout à coup : Je m'élançe vers Dieu , et j'en suis dans le ravissement. Il lui semblait s'entretenir avec Dieu , mais elle ne le voyait jamais ; elle parlait beaucoup du Rédempteur et de ses bienfaits. Sa compagne Christine semblait pour elle escortée d'un mauvais génie ; après son réveil , elle se souvenait quelquefois confusément de l'avoir vue. Ce même jour 22 septembre , Christine étant entrée tout à coup , la malade cessa de parler , saisit une chaise , et poursuivit Christine. Le docteur lui rendit le calme.

Quand ses règles se déclaraient , l'eau magnétisée l'incommodait , et elle préférait la bière.

Au rez-de-chaussée de la maison se trouvait une jeune fille dont elle s'efforça de con-

(1) Pourquoi , lorsqu'elle disait entendre les réponses de ces génies , ne lui a-t-on pas demandé de les répéter ? Peut-être lui eût-on alors fait reconnaître son illusion.

(Note du rédacteur.)

naître l'état intérieur. Ses efforts la faisaient souffrir , elle disait : J'aimerais mieux faire dix fois le voyage d'Herdick , que de contempler l'intérieur du corps de cette fille , et je ne renouvellerai plus mes efforts. Chose remarquable , cet état qu'elle éprouvait tant de difficulté à constater dans l'état de somnambulisme , il lui avait été connu dès la veille. Dans l'état ordinaire, Richter s'en était entretenu avec elle.

Elle affirma, le 27 septembre, qu'elle s'entretenait encore avec Dieu, qu'elle voyait son génie tutélaire qui lui inspirait ce qu'elle disait ; que chaque homme avait un génie semblable ; que ce génie , ce jour-là , lui paraissait revêtu d'une lumière différente , qu'elle le voyait sensiblement disparaître ; mais que jamais après son réveil elle ne pouvait se rappeler ce qu'il avait dit.

Le 28 septembre, elle témoigna la crainte d'avoir encore à voyager. Elle voyait distinctement la mère et tous les proches du magnétiseur , décrivait leurs vêtemens et leurs traits. Richter, après un soigneux examen , trouva qu'elle avait dit l'exacte vérité : la mère du docteur venait d'arriver à Malmage.

Elle revenait souvent sur ses prétendus

voyages à Herdick; elle racontait les particularités de la vie du jeune Richter, signalait diverses choses remarquables qui devaient se trouver dans la maison, et qui s'y trouvèrent en effet, comme on le sut par la suite. Elle assura, le 30 septembre, que quand on aurait cessé de la magnétiser, elle s'endormirait encore quelquefois; mais que peu à peu cette faculté se perdrait. Le docteur ne pouvait parvenir ce jour-là à soulever les mains de la malade par l'attraction des siennes : elle souffrait de l'inutilité de ses efforts.

Le lendemain, avant d'être endormie, elle demandait de pouvoir résister au sommeil; elle s'endormit cependant malgré elle.

Le docteur avait l'intention de s'opposer à ces voyages qui la fatiguaient (1). Bientôt elle s'écrie : Je pars; je suis à Dieu; je me suis entretenue avec Dieu et avec ma mère. On lui demanda quelle différence elle trouvait entre les songes ordinaires et les apparitions magné-

(1) On ne peut que louer la sagesse de conduite du docteur Ekman dans tout ce traitement; il eût pu, sans aucun doute, empêcher tous ces voyages imaginaires; mais en y attachant peu d'importance, ils devenaient sans dangers pour la malade. (Note du rédacteur.)



tiques; elle répondit que le magnétisme lui faisait apercevoir les objets bien plus distinctement.

Le 2 octobre, elle s'endormit avec la même répugnance; le sommeil arriva difficilement. Une chose insignifiante ayant excité le rire du magnétiseur, elle en parut triste, et déclara que, dans quelque région élevée qu'elle se trouvât, elle sentirait tout ce que ferait le docteur. Ce dernier fait observer que la veille, ayant eu quelque sujet de tristesse, elle avait aussitôt paru triste aussi : Richter, son maître, l'avait remarqué.

Le 3 octobre, jour auquel se termine le journal, elle fut endormie plus difficilement encore que les premiers jours. La veille elle avait ressenti un violent mal de tête; d'après l'ordre de Richter, Christine avait appuyé sur sa tête une de ses mains, et de là était venu cette douleur violente; elle se dissipa par l'apposition de la main du docteur sur le front.

Elle disait que ce jour-là elle avait été auprès de Dieu; elle ignorait pourquoi elle n'avait pu s'entretenir avec lui. Elle racontait qu'elle avait vu sa mère, qui lui aurait dit : Portez-vous bien maintenant, ma chère enfant, je ne vous verrai plus. Son génie avait

cessé de lui apparaître. D'après le désir qu'elle exprima, on ne la magnétisa plus ; sa santé fut tout à fait rétablie. Ses règles arrivaient aux époques fixes ; la constipation n'exista plus, les vers disparurent, la malade ne ressentit plus ni oppressions ni défaillances.

Depuis qu'on eut cessé le traitement magnétique, Anne Nilson dormait encore une demi-heure chaque jour, au moment où les séances avaient eu lieu. Dans ce sommeil spontané, la femme de Richter, morte depuis quelque temps, lui apparut, et elle s'étonna qu'elle n'apparût point aussi à Richter lui-même. J'étais absent, et me trouvais à Lunda ; elle assura qu'elle me voyait et me parlait, mais que je ne lui répondais point ; qu'elle trouvait auprès de Dieu une volupté infinie, et qu'elle lui devait de grandes actions de grâces, parce qu'il lui avait rendu la santé. C'est le 12 octobre qu'elle s'endormit encore un moment, pour la dernière fois.

Suit une attestation du professeur Trendelenburg et du pasteur Hullander, qui avaient assisté à toutes les séances, et qui n'avaient vu, disaient-ils, que des choses justes, réelles et honnêtes : *Justa, integra et honesta tantummodò.*

Ce n'est pas à nous à faire observer quelle carrière offrent aux méditations des magnétiseurs, les faits que nous venons de rapporter (1); qu'on nous permette de dire seulement que jamais peut-être les effets du magnétisme ne furent aussi variés, aussi surprenans; que cette relation seule semble donner au magnétisme un caractère nouveau, en modifiant les principes consacrés jusqu'ici, et en faisant même entrevoir des principes nouveaux.

---

(1) De pareils faits sans doute méritent d'être observés, et décrits par ceux qui les provoquent, ou qui seulement en sont les témoins; mais il y aurait plus que de la témérité à en déduire des croyances sur l'essence et la nature de leur cause.

N'oublions pas que le magnétisme est, dans la main des hommes, ce que sont toutes les forces et tous les agens physiques quelconques dont ils peuvent faire usage également au gré de leur volonté; qu'ainsi ce sera toujours de bien ou de mal, ou seulement même de médiocrement se servir de l'agent magnétique, que dépendra le plus ou moins d'utilité et de réalité de ses résultats. C'est au temps seul à nous éclairer sur le choix que nous devons faire de ces résultats, et la préférence que nous devons leur accorder.

*(Note du rédacteur.)*

## DÉFENSE

DU MAGNÉTISME ANIMAL,

*Par M. Deleuze (1).*

Sous un certain rapport, il est assez plaisant de voir des savans se prononcer contre le magnétisme, n'en avoir que des notions imparfaites et très-vagues, de les trouver en contradiction avec eux-mêmes; souvent prodigues des expressions du mépris, et se dégradant quelquefois jusqu'à descendre à la grossièreté et même à l'injure. C'est ce que vient de faire M. Virey, dans un très long article inséré dans le 29<sup>e</sup> volume du *Dictionnaire des sciences médicales*.

Mais M. Virey n'a pas écrit pour les magnétiseurs, et il a pu laisser aller sa plume, sans inconvénient, pour ceux qui ne connaissent

---

(1) Un volume in-8°. Chez Belin-Leprieur, quai des Augustins, n° 55; et chez J. G. Dentu, rue des Petits-Augustins, n° 5.

pas plus que lui une des plus belles facultés de l'homme, et dont il peut lui paraître important d'entretenir l'incrédulité. Il y a plus que de la maladresse à vouloir faire passer comme des saltimbanques, des fourbes et des insensés, des savans distingués, des hommes recommandables par leurs talens, par leur rang dans le monde, et par la considération dont ils jouissent; c'est assumer sur soi le ridicule dont on a cru les couvrir, c'est employer, en un mot, le plus mauvais moyen pour éloigner d'eux et du magnétisme tous les honnêtes gens.

Cependant *vous êtes orfèvre, M. Josse;* et les personnes qui voudront un peu réfléchir sentiront qu'il est peut-être dans l'intérêt de la médecine de l'art, de chercher à détruire la médecine de la nature. En effet, un bon et ignorant magnétiseur entreprend de guérir des malades que tel docteur, M. Wirey lui-même, a sans appel déclarés incurables, parce qu'il ne connaît pas le remède propre à leur mal. A force de soins, de patience, de charité, l'ignorant guérit gratuitement et se dérobe à la reconnaissance; le docteur ne perd rien de sa considération; elle s'accroît, au contraire, si le hasard, après vingt chances malheureuses, lui en présente une

favorable à sa fortune dans un malade riche et puissant.

Mais si cet effrayant magnétisme se propageait, si l'efficacité en était bien reconnue, à combien de systèmes de l'école faudrait-il renoncer ? Quelle apostasie, grand Dieu ! que faire pour éviter une telle calamité ? Rappelons-nous le conseil donné à Bartholo..... *La calomnie, docteur.... la calomnie.....*

L'ingratitude est devenue si commune, qu'on ne devrait plus s'en occuper. Cependant chacun a son opinion dans ce monde. La mienne, à moi, est qu'on ne saurait chercher ce dont on n'a pas d'idée. D'après cet axiome, il est plus que probable que la médecine est née du magnétisme. C'est donc sans humeur, et sans vouloir user de récrimination, que je ne peux m'empêcher de voir un parricide dans M. Virey.

Ce n'est pas tout. La faute la plus inconcevable qu'ait commise M. le docteur, c'est d'avoir présumé que son article resterait sans réponse, ou du moins que cette réponse ne serait lue que des gens marqués *du sceau de la bête*.

Mais un vengeur du magnétisme, un homme qui, avant d'avoir écrit sur cette matière,

s'était fait un nom dans le monde littéraire et savant , à qui ses connaissances, ses talens, et surtout ses qualités personnelles ont assuré un rang distingué dans la société , M. Deleuze était là ; il a ramassé le gand , et quand M. Deleuze se donne la peine de faire un livre, il est vraisemblable qu'il sera beaucoup lu.

C'est un terrible antagoniste que ce M. Deleuze ! il a l'habitude d'avoir toujours raison , et il le prouve plus que jamais dans l'ouvrage qu'il vient de publier.

Aussi poli que M. Virey l'est peu , il ne se permet pas une injure : c'est une ressource dont il ne peut faire usage. M. Deleuze suit son adversaire pas à pas. Tantôt il lui prouve qu'il ne connaît pas le magnétisme ; tantôt qu'il est en contradiction avec lui-même. Ici, il s'étonne avec raison que M. Virey ait réuni, dans les sections 6 et 7 de son ouvrage, les raisonnemens les plus positifs en faveur du magnétisme, uniquement pour se donner le malin plaisir de les réfuter ; mais quelle réfutation, bon Dieu ! Déraisonnez, déraisonnez, M. Virey, vous ne pouvez pas être un homme universel ; mais lisez M. Deleuze, page 92 et suivantes.

Mais est-il bien sûr que M. Virey soit aussi

ignorant en magnétisme qu'il a jugé à propos de le paraître ? M. Deleuze, qui a par fois son grain de malignité, rappelle à M. Virey qu'il n'a pas toujours écrit contre le magnétisme ; qu'il semble même n'avoir pas prévu qu'un jour il s'en déclarerait ouvertement l'adversaire, et M. Deleuze qui lit beaucoup, et avec fruit, rappelle les articles *influence, homme, instinct, forces médicatrices* que M. Virey a insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Il nous renvoie à l'ouvrage intitulé *l'Art de perfectionner l'homme*, et il en déduit cette conséquence : « M. Virey « n'est pas aussi loin qu'il le pense de se ranger du parti des magnétiseurs. »

Je ne blâme assurément pas M. Deleuze, lorsqu'il a si complètement raison, de s'exprimer aussi modérément. Mais quant à moi, je l'avoue, j'aurais insisté sans aucun ménagement sur le peu de bonne foi de M. Virey. Je lui aurais dit : Vous croyez au magnétisme, docteur ; cela est évident, mais c'est le mot, et surtout l'usage de cette faculté qui vous font peur.

Écoutons encore parler M. Deleuze, p. 133 ; cette page pourrait servir de sommaire à tout l'ouvrage.



« Ceux qui attaquent aujourd'hui le magné-  
 « tisme et ses partisans, commencent par don-  
 « ner du magnétisme une idée absolument  
 « opposée à celle qu'en ont ceux qui l'ont étu-  
 « dié. Ils le confondent avec toutes les folies  
 « qui n'ont pu avoir encore quelque crédit, que  
 « parcequ'on ne le connaissait pas encore assez.  
 « Ils y voient la source des superstitions dont il  
 « détruit les fondemens. Ils attribuent tous les  
 « phénomènes qu'ils ne peuvent nier à des  
 « causes impuissantes pour les produire. Ils  
 « versent, sur les partisans du magnétisme,  
 « le mépris et le ridicule. Ce sont, disent-ils,  
 « des gens ignobles qui s'associent à toutes les  
 « espèces de charlatans....; d'où ils concluent  
 « tout naturellement qu'une doctrine soute-  
 « nue par de tels hommes, ne peut être qu'un  
 « tissu d'extravagances, etc., etc. »

Voilà les sottises, malheureusement trop  
 accréditées, que M. Deleuze combat victo-  
 rieusement. Si M. Virey a donné lieu à la pu-  
 blication de cet ouvrage, qui, au premier  
 aperçu, paraît n'être que polémique, cet ou-  
 vrage n'en sera pas moins un livre de tous les  
 temps et de tous les lieux, parce que l'auteur  
 ne s'est pas borné à relever des inepties et des  
 impertinences : il détruit tous les argumens de

nos adversaires ; il entre dans des détails instructifs , dans des considérations profondes et heureuses ; son style est toujours clair, pur, soutenu , et fort de logique.

Je ne connais pas d'homme d'un caractère plus modéré que M. Deleuze. Sans doute il a dû être pénible pour lui de prouver à M. Virey qu'il ne sait ce qu'il dit ; mais M. Deleuze aime la vérité : elle est outragée , et personne mieux que lui ne pouvait la défendre.

M. Virey ne manquera pas de lire *la Défense du Magnétisme animal*. Puisse ce livre le faire convenir qu'avec beaucoup d'esprit on peut déraisonner ; que laisser parler la passion , c'est s'exposer à se rendre odieux , et que ce qu'on a de mieux à faire quand on s'est trompé , volontairement ou non , c'est de se rétracter.

P. L. B.

## TRAITEMENT

*Et guérison d'une paralysie, d'après les indications et ordonnances d'un somnambule magnétique.*

---

A MON arrivée à Buzancy, au commencement du mois de juin de cette année 1819, ayant appris que le nommé Oubry (ce couvreur en bâlimens dont j'ai parlé dans mes Mémoires imprimés en 1811) (1) était retenu chez lui par une légère incommodité, je fus chez lui; et comme cet homme, toutes les fois qu'il est un peu malade, peut toujours se guérir lui-même au moyen de la susceptibilité qu'il a conservée de pouvoir alors entrer en somnambulisme, je sus bientôt de lui ce qu'il avait à faire et le régime qu'il devait suivre. Après quelques jours de traitement, son or-

---

(1) *Recherches sur le somnambulisme naturel et le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique, etc.*  
Chez J. G. Dentu, 1811.

donnance faite par lui le jeudi 17 juin, se terminait par un grain et demi d'émétique à prendre le dimanche 20, et le mercredi suivant une médecine ordinaire, après laquelle, devant se trouver totalement débarrassé de l'humeur bilieuse qui l'incommodait, il cesserait de tomber en crise de somnambulisme.

J'avais encore appris, à mon arrivée à Buzancy, que mon fermier, le sieur Desboves, homme fort et robuste, âgé de moins de quarante ans, était attaqué, depuis le mois de janvier, d'un mal que l'on qualifiait de goutte ou d'humeur rhumatismale; et que ce mal, qui avait toujours été en empirant, était venu au point de l'empêcher de marcher; il pouvait bien encore se tenir à cheval, après que deux personnes l'avaient aidé à s'y placer : mais ses deux mains, qui commençaient à se paralyser, lui ôtant la possibilité de tenir la bride, il allait encore être privé de ce dernier moyen de s'occuper activement de ses affaires.

Deux motifs me firent d'abord chasser l'idée de parler du magnétisme à M. Desboves : le premier, que cet homme, devenu mon fermier seulement depuis un an, ne lui accorderait probablement aucune confiance; et le second, qu'il ne serait pas possible à Oubry

de guérir ce malade, vu le peu de jours que lui-même resterait somnambule.

J'aurais bien pu le faire voir à la femme Maréchal, à cet inaltérable monument magnétique, dont la vie, conservée artificiellement par mes soins continus, est si utile à la prolongation de la mienne ; mais tel est le funeste effet des préjugés contre le magnétisme, qu'il me faille, dans le lieu même où la lumière du somnambulisme a répandu ses premières et ses plus brillantes clartés, et afin d'éviter à ceux qui servent à l'y manifester d'être moqués, ridiculisés et même persécutés ; qu'il me faille, dis-je, y opérer le magnétisme en silence, et n'y jamais rien divulguer de ses salutaires et admirables effets (1).

(1) Je dirai peut-être un jour, si toutefois je le crois utile au progrès de la science magnétique, quelles ont été les cruelles épreuves de patience et de persévérance que j'ai eu à subir, et tous les combats que ma volonté a eu *magnétiquement* à soutenir contre des volontés en tout contraires aux miennes, et qui de même, *magnétiquement dirigées* contre cette pauvre femme Maréchal, m'ont fait craindre pendant plus de deux ans de suite de la voir périr dans des tourmens affreux, ou se désorganiser de manière à n'être plus qu'un objet repoussant de commisération et de pitié.

Ces objections ne purent néanmoins m'arrêter; et dans la matinée du 19, étant allé trouver M. Desboves à sa ferme, j'eus la satisfaction d'obtenir de lui qu'il viendrait le soir au château à l'heure de la séance d'Oubry. Il n'avait jamais entendu parler du magnétisme, et ce n'était, me dit-il, que par déférence seule pour l'intérêt que je lui témoignais prendre à sa santé, qu'il se rendait à mon invitation.

Lorsque M. Desboves fut en présence d'Oubry, je demandai à ce dernier s'il voyait le malade, et ce qu'il pensait de sa maladie. — Je vois bien M. Desboves, me répondit Oubry; et, tout en promenant sa main sur les jambes et les bras du malade, il lui désigna tous les endroits de ses souffrances; mais jamais, quelque instance que je lui en fis, il ne voulut spécifier le genre de la maladie; il semblait être contrarié de ce que je voulais le savoir..... Il faudra, dit-il seulement après un long silence, que M. Desboves se mette dans des bains: et sur ce que le malade et sa femme, qui l'avait accompagné, objectèrent que le médecin qui l'avait traité depuis le mois de janvier lui avait défendu toute espèce de bains. — Que vous ont donc ordonné les médecins?

demanda Oubry. — Des fomentations, répondit M. Desboves; et comme il avait apporté une petite bouteille sur laquelle était écrit l'étiquette : *Linéament*, Oubry, après l'avoir examinée, se contente de lui dire : — Eh bien, M. Desboves, quel bien, quel soulagement cette eau-là vous a-t-elle fait? — Aucun; mon mal, au contraire, ne va tous les jours qu'en croissant. — Eh bien, il vous faudra des bains, ce n'est que cela qu'il vous faut. Mais, dis-je alors à Oubry, si les médecins jugent que le mal est la goutte, il ne faudrait apparemment pas de bains : regardez-donc bien..... Silence du somnambule, et impatience marquée. — Eh bien, Oubry, tu ne dis plus mot. — Je vois bien le mal de M. Desboves, monsieur. — Et quelle espèce de bains me faudrait-il prendre? demanda M. Desboves. — Des bains d'herbes fortes mêlées avec la lie de vin (1). — La lie de vin sera difficile à trouver dans ce moment-ci, dit madame Desboves; mais enfin, s'il ne tient qu'à cela pour guérir mon mari, nous nous en procurerons..... Oubry paraissait fatigué,

---

(1) L'ordonnance d'Oubry fut, dès cette première fois, le bain de jambe, qu'il ne voulut ensuite ordonner que pour terminer la cure de M. Desboves.

mal à l'aise ; il demanda d'être réveillé : mais au lieu d'avoir l'air calme à son réveil et serein comme à son ordinaire, il était agité et ne pouvait, nous dit-il, rendre compte de ce qu'il ressentait.

Le lendemain, sur les huit heures du matin, étant dans ma bibliothèque, je vois entrer Oubry. Étonné de ce qu'il n'est pas à ses ouvrages accoutumés, je lui en demande la raison. — Je ne sais ce que j'ai, monsieur, me dit-il, mais depuis hier soir je suis tourmenté sans en savoir la cause ; je n'ai pu dormir ni me reposer de toute la nuit. J'ai fumé, j'ai été dans mon jardin ; ma femme me demandait toujours ce que j'avais ; je ne pouvais rien lui dire, car je ne souffrais pas.... Vous avez peut-être oublié, monsieur, de me répéter, hier au soir en vous quittant, ce que je m'étais ordonné de prendre ? car vous savez que je me suis déjà trouvé plus d'une fois dans cette agitation-là, pour avoir manqué à quelque chose. — Non, je t'assure, Oubry, tu n'as manqué à rien ; ta santé va bien, et dans huit jours elle sera totalement rétablie. Mais assieds-toi-là ; et je saurai bientôt ce que tu as.... — Ah, monsieur, me dit-il de lui-même aussitôt qu'il fut en somnambulisme, si j'avais été cette nuit aussi



savant que je le suis actuellement, je l'aurais passé bien tranquillement. — Qu'est-ce donc que tu as eu cette nuit? — Vous vouliez absolument hier que je vous dise le mal de M. Desboves, cela m'a bien contrarié. — Et pourquoi? — C'est que, si je l'eusse dit, sa femme et lui auraient été bien inquiets et bien désolés. — Eh quoi! est-ce que ce n'est pas une humeur de goutte? — Non, monsieur. — Ce sont donc des rhumatismes? — Pas davantage : non, non, ce n'est rien de tout cela. — Quel est donc son mal? — C'est une paralysie qui commence, et qui, si l'on n'y porte pas promptement remède, entreprendra bientôt tous ses membres. — Il est donc bien dangereusement attaqué? — M. Desboves heureusement est jeune, il y a de la ressource encore; mais, sans qu'il me l'ait dit, j'ai bien vu qu'intérieurement il craint la paralysie, et c'est pour cela que je ne voulais pas vous répondre. — Il ne faut donc pas le lui dire? — Oh! gardez-vous-en bien; il se croirait perdu, se découragerait.... Il faut seulement lui dire que ses nerfs sont malades; mais qu'en faisant ce qu'il est nécessaire, ils se rétabliront. — Il m'a paru décidé à prendre les bains que tu lui as conseillés; sa femme s'est déjà procuré ce

matin de la lie de vin. — Ces bains-là lui seront bons, monsieur, mais pas tout de suite; il lui en faut d'autres auparavant pour mettre ses nerfs en état de les supporter. — Eh pourras-tu entreprendre sa guérison? t'endormiras-tu assez long-temps pour cela? — Ecoutez, monsieur, il ne faudra pas que je prenne dimanche la médecine que je me suis ordonnée, car je serais guéri lundi, et vous ne pourriez plus m'endormir; mais que je sois magnétisé tous les jours, ou même seulement tous les deux jours, alors je pourrai retarder ma médecine sans aucun danger pour moi.... Je suis las, éveillez-moi; ce soir je verrai M. Deshoves, et je lui dirai devant vous tout ce qu'il aura à faire. Ainsi sera terminé cette séance.

Dans la séance du 19 au soir, Oubry a dit au malade : Le corps est en bon état, bon estomac, bon appétit... les nerfs seuls sont attaqués, depuis les coudes surtout, jusqu'au bout des doigts de vos mains, et depuis les jarrets jusqu'à la plante des pieds. Il y a du remède, heureusement vous êtes assez jeune pour cela; mais il faudra faire bien exactement ce que je vais vous dire... Il faut me le promettre, M. Deshoves. Et après que ce dernier le lui eût promis, le somnambule a dit : Il vous faut prendre

d'abord cinq bains entiers dans de l'eau de rivière battue sous la roue du moulin ; vous avez des chevaux, des domestiques, vous en ferez chercher tous les matins une tonne ; vous ferez bouillir, dans un chaudron, cinq fortes poignées de son ; on passera cette eau de son dans un linge, et on la jettera bien chaude dans le bain.

Il faudra encore jeter autant de poignées de sel dans le bain qu'on y aura mis de seaux d'eau de rivière.

Vous vous mettrez ensuite dans votre lit, bien bassiné, en sortant du bain, et y resterez un couple d'heures.

Vous abstenir de toute espèce de fatigue de corps pendant le temps des bains, ainsi que de vin pur et de nourriture échauffante.

Ne rien manquer à cette ordonnance. Au bout des cinq bains, ce sera le 24, on vous verra, et on ordonnera selon l'effet qu'auront produit les bains.

A la question : Combien de temps il faudra rester dans le bain ? a répondu : Une demi-heure.

Le 24, Oubry a été content de l'effet des bains. Le malade s'est aperçu d'un mieux être sensible ; il a promis de suivre en tout point

ce qui lui sera ordonné. La seconde ordonnance a été :

Se bassiner les bras et les jambes , et mettre dessus , pendant deux heures par jour , plusieurs compresses trempées dans de l'eau , où on aura fait bouillir ensemble une poignée de sureau; *idem* de guimauve, *idem* de la deuxième plume de peuplier, et après l'ébullition , une poignée de sel ; faire cela pendant encore cinq jours.

Le 29, le malade va de mieux en mieux. Sa troisième ordonnance a été :

Faire une très-forte eau de savon, *idem* de guimauve; faire bouillir ensemble les deux eaux , puis jeter dans le mélange un bon verre de bonne eau-de-vie , et une poignée de sel , s'en bassiner et mettre des compresses depuis le samedi jusqu'au vendredi suivant.

Jeudi, vous prendrez une médecine pour aller du haut, composée de dix-huit grains d'ipécacuanha et un demi-grain d'émétique.

Et le lendemain vendredi , une médecine pour aller par bas , composée d'une once de manne, de deux gros de follicule de séné, et de deux gros de sel d'epsom.

Le malade répugnait fort à ces deux médecines de suite. Il n'avait de sa vie, dit-il, été

purgé, avait bon appétit, n'avait point d'humeur sur l'estomac; il craignait fort l'effet de ces deux médecines; mais Oubry, sans entrer en aucune discussion avec lui, ne lui fit que cette seule réponse : Faites ce que je vous dis, M. Desboves; vous me direz dimanche des nouvelles de vos médecines. Et le malade, qui se trouvait déjà si bien de ses ordonnances, l'assura qu'il ne manquerait pas de les prendre.

Le dimanche 4 juillet, M. Desboves nous dit qu'il avait été extrêmement purgé par les deux médecines qu'il avait prises; et ce qui m'étonne bien surtout, nous a-t-il ajouté, c'est qu'au lieu d'en avoir été fatigué, comme je l'avais craint, je n'en ai été que plus fort le lendemain, et plus libre de mes membres. Eh bien! lui dit tranquillement Oubry, aviez-vous besoin de ces deux médecines? Si cette humeur-là fût restée dans votre corps, croyez-vous que vous vous en seriez bien trouvé?.. Mais ce n'est pas tout, continua-t-il; vous n'êtes pas encore guéri. — Et quoi donc encore? demanda M. Desboves; il me semble qu'en voilà bien assez. — Non pas; si vous en restiez là, vous vous croiriez guéri, parce qu'à présent vous pourriez marcher, et tenir serré dans vos mains ce dont vous avez besoin; mais si vous

ne faisiez pas, et tout de suite, ce qui vous reste à faire, tout ce que vous avez fait jusqu'ici ne vous servirait de rien; votre mal reviendrait plus fort qu'il n'était, et ce serait bien malheureux pour vous. — Sont-ce encore des bains? demanda M. Desboves. — Oui, mais pas entiers; des bras et des jambes seulement. — Allons, Oubry, je me sou mets; ordonnez; mais songez que voilà la moisson, qu'il me faut aller veiller à mon ouvrage.... — Ecrivez, monsieur, me dit Oubry en se tournant vers moi, la composition du bain qu'il faut à M. Desboves :

Une poignée de lavande et de sauge, fraîches, les faire bouillir ensemble, et après avoir retiré et exprimé les herbes, en mettre le jus dans une quantité suffisante d'eau, pour qu'étant assis dans la baignoire, les genoux du malade soient dans le bain. On mettra dans ce bain une bonne quantité de lie de vin, plein un seau si on peut s'en procurer :

Si l'on ne voulait pas se mettre dans une baignoire, il faudrait alors mettre seulement ses jambes dans un seau ou un baquet assez profond pour que le bain monte jusque pardessus les genoux, et s'occuper, pendant tout le temps qu'on y restera, à se frotter les mains,

les bras et les coudes, et généralement toutes les parties hors du bain avec l'eau du bain. Prendre au matin cinq bains de suite, ainsi que je viens de le dire, et y rester une demie-heure. La même eau pourra servir deux fois.

Pendant les cinq jours de bains, boire tous les matins, à jeun, deux petits gobelets de tisanne, composée de pissenlis, chicorée sauvage, laitue, racine de patience et cerfeuil.

Je pourrai retarder ma médecine encore six jours, et voir M. Desboves après ses bains.

Dans la séance du lendemain, pour lui-même, l'idée m'étant venue de demander à Oubry si le magnétisme ferait du bien à M. Desboves, il me répondit qu'il lui ferait grand bien lorsqu'il serait au bain, et qu'il fallait que M. Ribault lui rendît ce service (ce qui a été fait); mais il y a encore, m'a ajouté Oubry, quelque chose qui serait bien favorable au prompt rétablissement de M. Desboves, c'est un remède bien violent; à d'autres je craindrais de le conseiller, parce qu'ils s'y refuseraient; mais M. Desboves le fera, je le vois. Il se trouve si bien de tout ce que je lui ai ordonné jusqu'à présent, qu'il aura confiance en moi jusqu'au bout. — Quel est donc ce remède? — C'est, avant de se mettre dans les bains, non pas de

se frotter seulement, mais de se fouetter les pieds, les jambes, les bras et les mains avec des feuilles d'orties. — C'est en effet, lui dis-je, un remède épouvantable que celui-là; songe donc aux cloches et aux cuissons qu'il lui occasionnera. — C'est un moment bien dur à passer, je le sais; mais il ne sera pas long, car aussitôt qu'il sera dans le bain, ses douleurs s'apaiseront; et puis, monsieur, je ne pourrai bientôt plus voir M. Desboves; et puisqu'il a la force et le courage de faire ce remède, il faut en finir; ses ouvrages, la moisson qui va commencer, tout cela le presse, l'occupe : il faut que nous soyons guéris tous les deux le même jour.

Le lendemain, 6 juillet, M. Desboves a exécuté l'ordonnance d'Oubry. Lorsque je le vis dans l'après-midi, il me dit qu'il avait souffert si cruellement de sa flagellation, qu'il s'était bien promis d'abord de ne pas la recommencer; mais qu'il sentait déjà tant de liberté dans ses membres, qu'il s'y résoudrait encore, pourvu toutefois, cependant, que M. Ribault voulût bien prendre la peine de la lui administrer, car de lui-même, il prévoyait bien qu'il ne le pourrait pas (1).

---

(1) Je suis parti le 8 pour aller en Belgique, laissant



Tout s'est passé et a été exécuté, tant par Ribault que par le malade, avec la plus grande ponctualité. Le cinquième jour au soir, Oubry a vu M. Desboves. Vous avez bien souffert, lui a-t-il dit ; mais vous en êtes bien récompensé aujourd'hui, car voilà qui est fini ; après demain seulement, vous prendrez médecine, et tout sera dit.

Oubry de son côté a pris le même jour le vomitif qu'il s'était ordonné, puis, après, sa purgation, après laquelle il a cessé d'être susceptible de somnambulisme.

### *Post-Scriptum.*

A mon retour de la Belgique, au mois de septembre, j'ai trouvé mon fermier, M. Desboves, parfaitement guéri de tous ses maux ; il avait pu vaquer librement à tous les travaux de sa moisson. Mais il est une particularité que je dois encore relater ; c'est que le lendemain de ses cinq derniers bains, le malade ayant eu des étourdissemens, Oubry avait dit à Ribault : *Il en aura jusqu'à ce qu'il ait*

---

à mon suppléant Ribault mes deux malades à soigner et leurs guérisons à terminer.

*pris la médecine que je lui ai ordonnée ; qu'il se mette en attendant les pieds dans l'eau tous les deux jours en se couchant , et qu'il ne s'inquiète pas.* Se portant donc à merveille , à ses étourdissemens près, Desboves , qui avait toujours négligé de prendre sa médecine , ne s'y est déterminé qu'à mes instances ; et , chose remarquable , c'est que dès le lendemain de sa purgation , tous ses étourdissemens ont cessé.

L'impression de ce cahier s'étant prolongée bien au-delà du mois dans le cours duquel il devait paraître , je certifie aujourd'hui , 20 novembre , que la guérison de M. Desboves s'est soutenue et est entièrement consolidée. Résultat bien heureux pour lui , et bien satisfaisant pour moi , de sa confiance aveugle aux prescriptions d'un somnambule magnétique *bien dirigé.*

CH...., M<sup>is</sup> DE PUYSEGUR.

## RÉCIT

*D'une cure opérée en quinze jours, par le magnétisme seul, sans le secours du somnambulisme ni d'autres moyens curatifs quelconques.*

---

UNE jeune Irlandaise âgée d'environ vingt ans, était atteinte depuis dix-huit mois d'une maladie dont les symptômes extérieurs semblaient indiquer un rhume d'une nature très-grave. Elle éprouvait tous les jours, sans exception, deux longs accès d'une toux violente, l'un à son lever, l'autre à l'entrée de la nuit. A chacun des accès, elle succombait affaiblie, excédée, anéantie. De plus, elle éprouvait, à chaque accès de sa toux, une douleur aiguë dans le côté gauche, comme si elle y eût reçu un coup de poignard. Le long de la journée sa toux se prolongeait. Une douleur fixe se faisait sentir dans la poitrine, et s'étendait jusqu'à la rate. Pour peindre cette douleur, elle disait qu'il lui semblait avoir un vésicatoire intérieur, depuis l'un de ces viscères à l'autre, et qui tirerait continuellement. Elle était sans

appétit, et maigrissait insensiblement. Cinq médecins avaient été appelés dans le cours de ces dix-huit mois. Chacun d'eux avait épuisé pour elle toutes les ressources de l'art; pas le moindre soulagement, pas la plus légère espérance. Deux de ces médecins l'avaient déclarée pulmonique, et formellement condamnée.

C'est dans cette déplorable situation que, le 1<sup>er</sup> octobre 1818, je la trouvai à Laroque, chez une dame, propriétaire d'un domaine situé à six lieues de Bordeaux, laquelle avait engagé cette jeune Irlandaise à venir chez elle, dans l'espoir que l'air de la campagne pourrait lui faire du bien.

Dès la première fois que je la vis dans l'état pitoyable que je viens de décrire, je me hasardai à lui demander de me permettre de la magnétiser. Sa sœur, infiniment prévenue contre le magnétisme, fait éclater sa répugnance d'une manière très-prononcée; cependant la malade, non moins incrédule, mais terrassée par les maux qu'elle souffrait, accepte ma proposition comme la seule ancre de salut qui lui fût offerte.

Je la magnétise trois quarts d'heure; peu à peu la toux se calme sous ma main, et elle

entre, non dans le sommeil, mais dans l'état d'assoupissement. A chaque passe que je faisais de la poitrine à la rate, lorsque ma main s'approchait de ce dernier viscère, elle éprouvait une secousse semblable à celle qu'éprouverait une personne qui recevrait un choc inattendu. Ce symptôme m'indiquait clairement que le siège de son mal était à la rate, et non au poumon.

Au bout de trois quarts d'heure : Comment vous trouvez-vous ? lui demandai-je. — Bien. — Avez-vous senti l'action du magnétisme ? — Fortement. — Le magnétisme n'est donc pas une chimère ? — Oh non ; je le vois à présent. — Eh bien je vous magnétiserai deux fois par jour, à heure fixe.

Le quatrième jour, les accès de toux des matins et soirs étaient disparus sans retour ; elle toussait seulement un peu et faiblement dans la journée. Les secousses provoquées par les passes magnétiques n'avaient plus lieu. Son vésicatoire intérieur, disait-elle, tirait moins.

Le huitième jour, au moment de son lever, une transpiration s'établit à la partie magnétisée, depuis la poitrine jusqu'à la rate, non ailleurs, et tellement abondante, que l'eau en découlait par gouttes. Cette transpiration s'est

renouvelée depuis, tous les jours, à la même heure.

À partir du jour de cette crise heureuse, tous les symptômes de sa maladie ont entièrement disparu ; toux, douleur, vésicatoire intérieur ; et avec le retour de son appétit, elle a senti naître ses forces, l'espérance et la gaiété. Les progrès de sa guérison étaient chaque jour plus sensibles, et ma satisfaction était à son comble.

J'ai continué à magnétiser cette jeune personne jusqu'au 16 octobre, époque de mon départ de Laroque.

Quelques mois après mon arrivée à Paris, des lettres de Laroque m'ont appris que la transpiration avait encore eu lieu à la même heure, six jours consécutifs après mon départ, et que la sensible et reconnaissante Irlandaise continuait à jouir d'une parfaite santé.

*Signé* G. DE GAUFRETEAU,  
Chevalier de l'Ordre de Malte.

~~~~~  

TRAITEMENT

ET CURE PAR LE MAGNÉTISME

*D'une surdité par suite d'un dépôt d'humeur
dans la tête (1).*

Le nommé *Gabriel Réome*, jeune homme de dix-neuf ans, greffier de la mairie de Busancy, vient le matin du 6 novembre de cette année 1819, m'apporter un acte à signer; je m'aperçois, en lui parlant, qu'il a de la peine à m'entendre; j'élève la voix, et il me fait répéter plusieurs fois mes questions. — Est-ce que tu es devenu sourd? lui demandai-je. — Oh! me répond-il, il y a quatre à cinq jours, monsieur, que je ne vous aurais pas entendu du tout; ce n'est que depuis qu'on m'a placé un vésicatoire sur la nuque du cou, que je commence à entendre. — Et pourquoi, lui dis-

(1) Ce XXIV^e cahier, qui aurait dû paraître en juillet, ne s'étant imprimé que dans le mois de décembre, nous avons pu y insérer encore ce traitement.

je, ne m'as-tu pas fait informer de ton incommodité? peut-être aurais-je pu te guérir par le magnétisme... As-tu entendu parler du magnétisme? répugnerais-tu à te laisser magnétiser? Il me répond qu'il ne sait de quoi je lui parle, et qu'il ne peut répugner à ce qu'il ne connaît pas. Je lui dis donc de s'asseoir; et, debout devant lui, et à la seule présentation de mes deux mains, l'une devant son front, et l'autre à deux ou trois pouces de son oreille, je vois Gabriel fermer les yeux, et s'endormir paisiblement, et sans faire aucun mouvement du sommeil magnétique.

A mes premières questions, il ne me répond pas; il paraissait fort absorbé, sans cependant s'appuyer sur le dos de son fauteuil; au bout de quelques instans, je renouvelle mes questions, il me répond qu'il est bien; que l'humeur se met en mouvement dans sa tête...; que son vésicatoire, qu'il avait fallu réveiller tous les jours depuis qu'on le lui avait posé, allait plus fort que de coutume; mais comme il me fallait toujours attendre longtemps ses réponses, je le laisse tranquille, et m'éloigne de lui.

Au bout d'une heure, je veux le réveiller, et je n'y puis parvenir; ses yeux s'ouvriraient

bien, mais ils se refermaient aussitôt. Présument que son état de sommeil lui était favorable, je l'y rétablis tout à fait. — Tu te trouves donc bien comme cela, Gabriel, lui demandai-je? — Oui, très-bien. — Veux-tu rester encore long-temps ainsi? — Encore une demi-heure. Je le laisse de nouveau jouir de son bien-être, et me retire. Au bout du temps fixé par lui, je le rends enfin à l'état de veille ordinaire, mais très-difficilement encore. Après avoir ouvert lentement les yeux, il ne retrouvait ni ses idées ni son jugement; et d'un air tout étonné, il me demande qui l'avait amené ou porté dans ma chambre; il lui fallut enfin plus de trois minutes pour recouvrer entièrement sa connaissance.

Dans l'après-dîner, Gabriel, à qui j'avais dit de revenir me trouver, a été endormi plus promptement encore que le matin; mais dès cette seconde fois il m'entendit, et répondit plus facilement à mes questions. La cause de ses maux de tête est une galle rentrée, à la suite de laquelle il lui était survenu un dépôt au bras. Pendant la moisson, il lui était poussé des boutons par tout le corps, et tous ces maux n'ayant point été soignés, l'humeur du bras s'était portée d'abord sous l'aisselle, puis

de l'aisselle, elle était remontée, et s'était logée dans sa tête; son vésicatoire lui avait bien déjà donné un peu d'ouverture; mais sans tisanes, et sans remèdes intérieurs convenables à sa situation, il était en danger de rester sourd toute sa vie.

A ma question, quelle tisane il lui fallait, il a dit : On prendra demain une tisane composée de cerfeuil, chicorée sauvage et oseille, deux verres le matin à jeun, et un le soir avant d'aller coucher; je remarque qu'il dit toujours *on prendra, on fera, il faudra*, comme s'il était question d'un autre que lui-même.

Le lendemain 7, Gabriel a dit, dans l'état magnétique. Il faudra continuer la tisane d'hier jusqu'à ce qu'on dise de la changer.

C'est l'humeur épaissie dans sa tête qui fait que, chez lui, le passage de l'état somnambulique à l'état de veille est très-lent à s'effectuer.

Son vésicatoire, qu'il fallait réveiller sans cesse, coule abondamment; il faut qu'il soit magnétisé tous les matins, et qu'il reste une demi-heure environ en sommeil magnétique.

Le mardi 8 il a dit : Il faudra bientôt changer la tisane. — Eh bien, Gabriel, vois, cherche comment il faudra la composer? Après

un instant de silence, il a dit : c'est que je ne connais pas le nom de cette-plantelà. — Que cela ne t'inquiète pas, lui dis-je en mettant la main sur son front, plus tard nous la trouverons. — Ah ! c'est qu'il la faut absolument. — Vois, tâche de découvrir où elle se trouve. Est-ce dans les bois, chez les apothicaires ? Et tout aussitôt, comme s'il eût cherché à lire un mot qu'il voyait écrit ; il épelle *ar..ni..ca*. — Ah ! mais c'est bien drôle, monsieur, que je dise ce mot-là. Jamais je ne l'ai entendu prononcer, ni su ce que c'était. — Qu'importe, si c'est le remède que tu cherchais. — Oui, oui, c'est bien cela ; de *l'arnica*, c'est comme une force en moi qui m'oblige à la voir et à vous la nommer. — Il faut me dire à présent, Gabriel, de quelle manière il faudra que tu prennes cet *arnica* ; est-ce en bols, en infusion, etc. ? car je ne sais, ma foi, pas plus que toi ce que c'est que *l'arnica* ; est-ce une plante, une racine, un fruit, où en trouve-t-on ? — C'est une fleur ; tous les apothicaires en ont. Puis après un moment de réflexion : Écoutez, monsieur, c'est aujourd'hui mardi ; eh bien, encore demain, mercredi, jeudi et vendredi, la première tisane, et samedi on la changera pour celle-ci.

Et j'ai écrit sous sa dictée.

Une pincée de fleurs d'arnica ;

Deux pincées de fleurs de muguet des bois,
qu'on fera infuser dans la quantité de trois
bons verres d'eau bouillante.

Samedi on commencera à prendre cette tisane, deux verres le matin à jeun, le troisième le soir avant d'aller coucher, et on la continuera jusqu'à ce qu'on dise de la cesser.

Et puis par réflexion : Ah ! mais c'est que ce sera bien mauvais à prendre ; il faudra dire de mettre un peu de sucre dans chaque verre.

Les trois jours suivans Gabriel est venu fort exactement prendre sa demi-heure de sommeil magnétique ; je m'aperçois qu'il fait peu à peu connaissance avec son *esprit intérieur ou familier*, il ne parlera probablement plus long-temps de lui-même à la troisième personne.

Du dimanche 14. Gabriel a pris hier deux fois et ce matin la tisane qu'il s'était ordonnée mardi dernier. Il est fort content de son effet sur son sang. Cela , dit-il, l'épure , le fouette en même temps, et prépare à la médecine qu'on ordonnera quand il en sera temps. Est-ce que tu ne pourrais pas la dire aujourd'hui cette médecine ? — Non, non , c'est inutile ;

elle me viendra à l'esprit quand il le faudra ; il ne faut même plus m'en parler.

Le père de Gabriel , homme de 45 à 50 ans , ayant une cataracte formée sur l'œil gauche , et une déjà assez avancée sur l'œil droit , j'ai voulu que son fils le voie et consulte pour lui. Voici ce qu'il a dit à son père.

« Il n'y a rien à faire pour l'œil gauche ; il est tout à fait perdu. Quand je dis perdu , c'est à dire qu'il n'y aura que l'opération qui pourra lui rendre sa lumière ; on la fera quand il en sera temps , rien ne presse ; en attendant , il faut remédier à l'œil droit. — Tu en vois donc le moyen ? — Je ne dis pas qu'on pourra empêcher la cataracte de s'y former comme à l'autre ; mais enfin , on peut la retarder. — Et comment ? — Il faut qu'il commence dès demain à prendre une tisane de racine de patience , chicorée sauvage , oseille et cerfeuil ; on fera bouillir la racine de patience , une forte poignée , dans deux chopines et demie d'eau , et c'est dans cette eau qu'on fera infuser les autres herbes.

Il en boira deux verres le matin , à jeun.

Demain lundi , avant d'aller coucher , il mettra ses pieds dans l'eau pendant une demi-heure. Il faudra prendre l'eau dans l'abreuvoir

aux chevaux , parce qu'elle y coule du bassin où les femmes lavent et savonnent le linge , et que la lessive , le savon...; enfin c'est l'eau qui convient.... Mercredi ce ne sera pas le soir, mais le matin en se levant qu'il prendra son bain de pieds ; et vendredi ce sera le soir, comme demain.

Samedi on lui appliquera un vésicatoire, comme à moi, sur la nuque du cou , mais plus porté du côté de son œil malade. Voilà tout ; plus tard , et d'après l'effet du vésicatoire , on verra quelle médecine ou quel autre remède il lui faudra.

Du lundi 22. Depuis le 14, Gabriel Réome a été en crise magnétique tous les matins, pendant une demi-heure environ, plus ou moins, le temps, dit-il, ne lui paraît rien dans cet état : il y voudrait toujours demeurer.

Depuis quatre jours, il n'est plus magnétisé que de deux jours l'un ; il continue sa tisane d'arnica, et son vésicatoire coule si abondamment, qu'il faut le panser deux fois par jour.

Dans cette séance, Gabriel a été d'une gaîté remarquable. Comme il se frottait les mains, et témoignait par ses gestes et l'air de son visage un grand contentement, je lui en ai demandé la raison (car il ne me parle jamais le

premier). Ah! monsieur, c'est l'état où je suis, c'est de me voir à présent si bien, après avoir été si mal... Ah! quel bonheur, je serai bientôt guéri... Puis un moment après : Il faut, monsieur, me donner une plume et de l'encre, je veux écrire moi-même l'ordonnance de ma médecine (1). Je l'ai fait aussitôt lever de sa place, et lorsqu'il a été assis à mon bureau, il a écrit ce qui suit :

Rhubarbe, un gros.

Follicule de sené, deux gros.

Faire infuser dans un verre d'eau pendant une demi-heure.

Passer, et y ajouter,

Sel d'epsom, une demi-once.

Il y a encore, a-t-il dit, quelque chose que je ne connais pas. — Eh bien! vois, cherche... Et il a écrit à la suite :

De l'argy ou argry (2), sirop de noir-prun, une once.

(1) Je dois faire observer que je lui avais déjà fait écrire ces mots : *Le magnétisme me fait beaucoup de bien* ; et que lorsque je lui avais montré son écriture à son réveil, il en était resté étonné et même honteux.

(2) Je ne dis pas bien, a-t-il dit; ce n'est pas comme ça; mais n'importe, les apothicaires sauront ce que c'est. L'apothicaire de Soissons m'a fait dire que ce mot

L'effet du purgatif sera secondé par des bouillons de veau , oseille et cerfeuil.

Se préparer, deux jours d'avance, avec le même bouillon, et prendre une bien légère nourriture.

Quand il a été remis à sa place, j'ai ajouté au bas de son ordonnance ce qu'il m'a dicté, savoir : Qu'il doit continuer encore demain et après ses trois verres d'arnica et de muguet, concurremment avec son eau de veau, et ne cesser entièrement sa tisane que le jour de sa médecine.

Il a défendu de lui montrer ce qu'il venait d'écrire, parce que, dans l'état de veille, cela lui causerait trop d'étonnement et de confusion; il faut même, dès à présent, ne plus lui en parler, et ne pas surtout le prévenir, lorsqu'il sera éveillé, de la médecine qu'il doit prendre, parce que n'en ayant jamais pris, cela le répugnerait et lui donnerait trop à penser. Et comment pourra-t-on, sans te le dire, te faire prendre ta médecine? — On me l'apportera comme une boisson quelconque de votre part, et je la boirai sans m'informer de ce que c'est.

argis ou *argry* ne signifiait rien ; et il m'a envoyé seulement du sirop de noir-prun.

Dans cette, séance je lui ai reparlé de son père, qu'il n'a pas besoin de le voir davantage auprès de lui. Son vésicatoire, a-t-il dit, va lui faire le plus grand bien ; avec les tisanes qu'il prend, il empêchera, ou, pour mieux dire, il retardera la formation de la cataracte ; et à ma question si son père devrait se faire opérer la cataracte de son œil gauche : A quoi cela l'avancerait-il ? m'a-t-il répondu, il n'y verrait jamais que d'un œil cette année ; car pendant qu'on opérerait l'œil gauche, on négligerait de traiter son œil droit, et il faudrait plus tard lui faire une seconde opération. Non, non, il faut commencer par lui donner toujours la jouissance de son œil droit : ce sera toujours du temps de gagné ; et il n'aura au moins, par la suite, qu'une séance de chirurgien à subir pour ses deux yeux. — Est-ce qu'on ne peut pas empêcher la seconde cataracte de se former ? — Non, c'est impossible.

Le mercredi 24, n'ayant point eu à m'inquiéter particulièrement, dans cette séance, de la santé de Gabriel, qu'il trouve aller à merveille, je me suis amusé à lui demander compte de toutes les pensées qui l'occupent, et des sensations qu'il éprouve dans son état magnétique, et comme il me semblait y jouer de

beaucoup de satisfaction, je lui en ai demandé le sujet : C'est ma guérison, monsieur, qui me cause tant de plaisir. Oh ! comme cette médecine que je prendrai demain va l'avancer..... que d'obligations je vous ai, car c'est vous qui en êtes l'auteur. Quand je dis l'auteur, ce n'est pas tout à fait juste, pourtant ; car enfin, ce n'est pas vous qui avez fait le magnétisme ; mais toujours est-il que quand je suis venu dans votre chambre, et que vous m'avez vu sourd, si vous n'aviez pas eu la bonté, la charité de me dire : Gabriel, veux-tu que je te magnétise ? moi qui n'y pensais pas, qui ne savais pas ce que vous vouliez me faire, je me serais en allé, et aujourd'hui je serais bien à plaindre. — Comment cela ? — Parce que je serais resté sourd de mon oreille droite, et qu'à tous les changemens de temps, j'aurais beaucoup souffert de la tête. Ah ! si dans l'autre état je pouvais me ressouvenir, comme je dirais, comme je publierais ; mais j'ai déjà bien fait mon possible pour me souvenir ; c'est inutile : une fois mes yeux ouverts, je ne sais plus rien.

Quelle idée te fais-tu donc, Gabriel, du magnétisme dans ton état naturel ? lui ai-je demandé. — Comment, dans mon état natu-

rel? — Je veux dire quand tu es éveillé, que tu as les yeux ouverts. — Ah! c'est cet état-là que vous appelez *l'état naturel*? — Eh! mais sans doute! — Eh bien! c'est que pour moi, monsieur, c'est comme je suis à présent qu'est l'état naturel; car enfin, je vous vois, je vous entends, je vous parle, c'est naturel cela; quand vous me faites des questions, est-ce que je ne vous réponds pas? — J'en conviens; mais enfin... — Mais enfin, monsieur (avec l'accent de l'impatience), c'est un état naturel que cela. — Là, là, Gabriel, ne t'impatiente pas. — Mais, monsieur, est-ce que je ne vous vois pas; ne sais-je pas tout ce qui m'est bon, utile; et quand vous me le demandez, est-ce que je ne vous le dis pas; là, je vous le demande; cela se pourrait-il si je n'étais pas dans un état naturel? — Eh bien! soit; allons, Gabriel, appelons cet état-là l'état naturel, et n'en parlons plus. — Ah! oui, poursuivit-il *en murmurant tous bas entre ses dents*, c'est bien l'état naturel....

Après avoir arrêté le cours d'idées qui le préoccupaient, par ma défense : *Allons n'en parlons plus*, je revins à la première question que je lui avais faite : Que penses-tu du magnétisme quand tu es éveillé, et que tu es rendu à tes travaux ordinaires? — Je vais

vous le dire bien franchement, monsieur, et vous ne vous en offenserez pas, j'en suis sûr, car bien d'autres ont dû vous le dire comme moi ? — Eh bien ! voyons. — Eh bien ! monsieur, je n'y crois pas. — Allons donc, m'écriai-je, en ne pouvant m'empêcher de rire, tu ne crois pas au magnétisme ? — Non, monsieur, je n'y crois pas du tout. — Mais tu prends cependant toutes les drogues que tu t'ordonnes. — Vraiment, oui, je les prends, et avec exactitude même ; aussi est-ce bien là ce qui m'étonne quand je suis seul, et ce qui me porte à songer comment il se fait que j'y sois contraint, obligé. — Ainsi donc, tu ne me crois pas davantage, moi, quand je te répète ce que tus as dit en dormant (il hésitait) ? dis franchement. — Ecoutez, monsieur, comme me voilà à présent, je vois bien pourquoi je fais tout ce que vous me dites, c'est tout simple ; vous voulez ma guérison ; c'est votre cœur, votre humanité qui vous font agir ; vous n'avez pas d'autres pensées, d'autre intérêt que mon bien ; il faut donc que je fasse absolument, non pas pour moi, entendez-vous, mais pour vous, tout ce que vous voulez. Si je ne m'exprime pas bien, il faut m'excuser. — Tu t'exprimes très-clairement, je t'assure, Gabriel, continue ; ainsi

donc, dans l'état , selon toi, *naturel*, où tu es maintenant, tu vois clairement, comment et pourquoi tu es obligé de faire tout ce que je désire pour ton bien? — Oui, monsieur, bien clairement; mais dans l'autre état, c'est bien différent, je ne vois plus de même, et c'est ce qui me tourmente l'esprit. Comment est-il possible, me dis-je, que j'aie parlé, marché, écrit en dormant, et que ne sachant le nom ni la vertu d'aucune plante, j'aie pu les nommer et les ordonner à moi et à d'autres?.. Là, je vous le demande à vous-même, monsieur, est-il possible que dans l'autre état je puisse croire cela? — Mais quand je t'ai montré l'autre jour ces mots écrits de ta main : *Le magnétisme me fait du bien*, il a bien fallu pourtant que tu reconnaisse ton écriture. — Savez-vous, monsieur, l'effet que cela a produit sur moi, voulez-vous que je vous le dise? c'est de m'étonner d'abord beaucoup, puis après de me faire de la peine, de m'embarrasser, de me rendre honteux; j'aurais voulu ne pas avoir vu cela... Dans l'autre état, cela me casse la tête.

Parmi d'autres questions que je lui ai faites encore, est celle-ci : Dis-moi un peu, Gabriel, si, lorsque tu entres dans l'état où tu es actuel-

lement, ton cerveau éprouve quelques changemens ; soit en se dilatant, soit en se comprimant ? Il est plusieurs savans anatomistes qui l'ont pensé.—Je ne puis vous répondre exactement à cela, monsieur, car mon cerveau, tout comme le reste de mon corps, est^à présent pour moi dans l'état naturel. Je croirais cependant bien qu'il doit s'y opérer du changement ; mais il y a encore autre chose monsieur, je ne sais trop comment vous l'expliquer. Par exemple, pourquoi voit-on, dans l'état où me voilà, les choses différemment que dans l'autre état ? — Eh bien ! dis-moi comment tu les vois ? — D'abord, monsieur, figurez-vous que, comme me voilà, je ne pense qu'au bien ; dans l'autre état on se dispute, on se jalouse, on ne cherche qu'à se tromper, qu'à se voler les uns les autres. Ah ! quelle différence dans celui-ci ; l'idée de mal faire ne me viendrait pas : non, elle ne pourrait pas me venir. — Je conçois alors combien tu dois t'y trouver heureux. — Tenez, monsieur, vous allez encore mieux le comprendre : nous ne sommes pas riches, vous le savez ; nous avons chez nous bien des sujets d'affliction (1) ; eh bien ! je vois à présent tout cela avec

(1) La presque cécité de son père, son beau-frère,

courage et tranquillité. Si je pouvais porter secours ou des consolations aux peines de mon père , je le ferais sans doute comme pour ses yeux ; mais ne le pouvant pas , je n'en suis point tourmenté. Ah ! si l'on pouvait toujours être ainsi , que l'on serait heureux ! etc.

Voici encore un colloque que j'ai eu avec lui , et dont j'ai pris note à l'instant. Sais-tu bien , Gabriel , lui ai-je dit , que le magnétisme et ses étonnans phénomènes , malgré qu'ils soient , depuis quarante ans , connus et provoqués par toute l'Europe , sont encore aujourd'hui , pour beaucoup de nos savans français , non seulement une chimère , mais un sujet de risée et de mépris ? — Cela ne doit , monsieur , ni vous fâcher ni vous surprendre. Tenez , c'est comme à nous autres gens de la campagne : à présent qu'on ne nous donne pour ainsi dire plus d'instruction , quand on nous dit qu'il y a un Dieu , nous rions et ne le

qui s'est mal conduit , et une de ses sœurs , âgée de vingt-trois ans , tombée en démente depuis un an. J'avais d'abord espéré qu'au moyen de sa lucidité somnambulique , Gabriel aurait pu être utile à cette fille infortunée ; mais il l'a trouvée sans aucune ressource , et ne s'en est plus occupé.

croyons pas ; et cela parce qu'on ne peut nous le montrer ni nous le faire comprendre. Eh bien ! il en est de même de tous vos hommes d'esprit, bien riches et si savans : ils ne croient pas le magnétisme, parce qu'ils ne le comprennent pas. — Ta comparaison , je t'assure , est fort juste , Gabriel , et me plaît fort. Eh bien ! qui sait si , par l'évidente vérité du magnétisme , qu'il faudra bien qu'ils finissent par admettre un jour sans la comprendre , tous ces savans-là n'en arriveront pas à être aussi forcés de croire à Dieu , qu'ils ne concevront jamais davantage ? — Je ne dis pas , répliqua-t-il gaïement , que ce que vous dites-là ne puisse arriver.... ; mais ce ne sera pas pour tout à l'heure.

Lestroisquartsd'heureordonnésdesommeilmagnétiqueétantplusquepassés : Allons, dis-je à Gabriel , il faut , mon ami , rentrer dans la vallée de misère. — Ah ! que vous avez bien raison , monsieur , de la nommer ainsi ; c'est bien en effet la vallée de misère.

Il s'éveille à présent très-facilement. Aussitôt qu'il eut les yeux ouverts , rien ne fut à l'instant plus disparate que l'air et le maintien de ce jeune et grand garçon , lorsque , sans mot dire , et dans le plus grand embarras , il me dit bien timidement adieu.

Du mardi 22. Gabriel va de mieux en mieux ; il entend très-bien ; il ne faudra plus le magnétiser que deux fois ; la première , samedi prochain 27 , et il indiquera le jour de la seconde. Demain mardi , on réveillera son vésicatoire ; mercredi il sera séché , et jeudi il appliquera derrière son oreille une petite mouche de deux sols , pour tirer le peu d'humeur qui y reste logée.

Quant à son père , Gabriel ne voit rien encore à changer à son régime. Il dit que son vésicatoire dégage bien sa tête , que son œil s'éclaircit ; il ne dira qu'à sa dernière séance la médecine qu'il lui faudra.

Son père va en effet à merveille ; son œil droit , d'où continuellement découlaient des larmes qui mouillaient tous ses vêtemens , ne pleure plus du tout ; cet homme dort bien , a bon appétit , et il commence à voir clairement les objets.

Le jeudi 25 , Gabriel a pris la médecine ordonnée par lui , et que Ribault a été lui porter à huit heures du matin. J'en saurai des nouvelles à sa séance de samedi.

Du samedi 27. Ayant été obligé de partir pour Paris , c'est Ribault qui , pendant mon absence , a magnétisé Gabriel. A mon retour ,

le 8 décembre, j'ai su que la médecine et la petite mouche derrière son oreille droite, avaient opéré leur effet salutaire. J'ai magnétisé Gabriel le 10; il m'a confirmé sa parfaite guérison; et à l'égard de son père, dont le vésicatoire s'était séché, il a dit qu'on pouvait retarder sa médecine jusqu'après les grands froids de l'hiver.

Son sommeil magnétique, dans cette dernière séance, s'est graduellement dissipé, et son réveil de lui-même, et sans ma participation, a été la preuve complète et satisfaisante pour moi du retour de sa santé.

CH. DE PUYSEGUR,

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

*Principalement dans l'ancienne Italie, sous les
Empereurs, et dans les Gaules.*

(Suite de la 2^e partie. — Des oracles, et des guérisons par les
songes.)

§ 7. Nouvelles additions sur la *vue à distance*. — Elle existe dans l'Afrique et sur les bords de la Gambie. — Elle existait parmi les convulsionnaires des Cévennes. Jeune fille, à Lunden, en Suède, jouissant en somnambulisme de la vue à distance.

Nous lisons, dans l'*Histoire générale des voyages*, tome ix, page 131, quelques particularités qui nous sont racontées par le capitaine Jobson, et qui établissent l'existence dans des pays, le long de la rivière de Gambie, en Afrique, non seulement de la vue à distance, mais encore du ventriloquisme, dont la superstition abuse encore aujourd'hui chez ces peuples à demi civilisés, comme elle en abusait dans l'antiquité.

Jobson s'exprime ainsi : « Les nègres habi-
 « tant les bords de la Gambie, dans la Guinée,
 « ont un prétendu diable qu'ils appellent *Ho-*
 « *rey*. Ce diable les effraye souvent par des ru-
 « gissemens *qui ressemblent au son le plus bas*
 « *d'une voix humaine*.

« Les Anglais du comptoir que Thompson
 « avait formé près de Serico, s'étaient trouvé
 « fort effrayés en revenant la nuit de la pro-
 « menade ou de la chasse, *par une voix qui leur*
 « *semblait d'abord venir de plus d'un mille, et*
 « *qui, presque au même instant, se faisait*
 « *entendre derrière eux*.

« Le capitaine Jobson, qui était homme
 « sensé, n'eut pas de peine à juger que tous
 « les prodiges d'Horey venaient de l'invention
 « des marbuths (prêtres). Revenant pendant la
 « nuit avec des marbuths amis des Anglais, il
 « entendit les cris de Horey, qui ne lui paru-
 « rent pas éloignés. Il s'avance brusquement
 « le fusil à la main vers le diable. Le marbuth
 « qui était avec Jobson, employa toute son
 « adresse pour lui faire perdre ce dessein; mais
 « lorsqu'il vit le capitaine sérieusement résolu
 « de tirer, il l'arrêta par le bras, en avertissant
 « un nègre qui n'était pas fort éloigné, de pren-
 « dre garde à lui et de se jeter à terre. Jobson,

« qui entendait quelques mots de la langue des
 « nègres, ne put se méprendre au sens de cet
 « avis. Il alla droit au nègre, le saisit, et le
 « traîna tremblant vers le marbuth, en lui disant
 « *voilà un de vos diables.*

« Une autre fois, et c'est ici le fait de vue à
 « distance, en revenant à Ponpetane, Jobson
 « trouva sur la rive un Portugais nommé *Gas-*
 « *per Consalvo*, qui le salua sans aucune mar-
 « que de surprise de son arrivée inopinée, le
 « pressa en conséquence d'aller dîner chez lui,
 « où tout était préparé pour le recevoir. Job-
 « son ne pouvant concevoir pourquoi il était
 « attendu, marqua là-dessus de l'étonnement
 « et de la curiosité. Le Portugais répondit na-
 « turellement *qu'il avait appris le jour qu'il*
 « *devait arriver d'un marbuth qu'il lui mon-*
 « *tra, et qui l'avait su lui-même de Horey.*
 « Cet éclaircissement parut d'autant plus ad-
 « mirable au capitaine et à tous ses gens, qu'ils
 « avaient toujours été incertains de leur dé-
 « part, et qu'en chemin ils avaient relâché dans
 « plusieurs ports sans être déterminés sur le
 « temps qu'ils devaient y rester (1). »

Ainsi la vision à distance n'est pas un phé-

(1) Voyage de Jobson, de 1621, page 135.

nomène aussi rare qu'on aurait pu le croire. On le retrouvera dans tous les temps et dans tous les lieux.

Les convulsionnaires des Cévennes nous en fournissent plusieurs exemples. Nous allons en citer quelques traits pris du théâtre sacré des Cévennes.

On trouve, page 92, la déposition d'Elie Marcon, de Barre, faite en janvier 1707. Elle porte entr'autres choses ce qui suit. « Comme « j'étais dans le village de Ferrière, proche de « Barre, vers le mois de mai 1703, je fus soudainement saisi de l'esprit en plein midi, et « dans cet état, j'eus une vision. D'abord l'esprit me fit prononcer à peu près ces paroles : « *Je t'assure mon enfant qu'il y a un homme « qui est allé tout présentement chez un de « tes ennemis, avec qui il parle pour te livrer. « Le lieu de la demeure de cet homme est de « ton côté gauche, et il sera demain des premiers à l'assemblée. Je te le ferai connaître.*

« Incontinent l'esprit me fit voir cet homme « se promenant avec le sieur Campredon, subdélégué de l'intendant à Barre, comme si j'avais été dans la même chambre avec eux. Je les voyais et j'entendais tout ce qu'ils disaient

« distinctement et facilement, comme on le
 « peut juger, puisque nous étions tous trois en-
 « semble dans le même lieu. Je voyais même
 « la femme de M. Campredon, qui allait et ve-
 « nait, se mêlait quelquefois dans la conversa-
 « tion. Campredon s'informa de moi au paysan,
 « et du frère Lavalette, qui était notre ministre
 « et principal prédicateur, lui disant que si on
 « pouvait nous saisir tous deux, ce serait un
 « des meilleurs moyens de rétablir la tranqui-
 « lité dans le pays. Le subdélégué disait aussi
 « au paysan : *Tu te feras des amis, M. l'in-*
 « *tendant te récompensera, et M. le maréchal*
 « *de Montrevel aussi. Tu peux compter sur*
 « *cela ; et, en mon particulier, je te donnerai*
 « *dix écus comptant, et je te ferai gagner ton*
 « *procès.* Le paysan consentant à tout cela,
 « ajouta *qu'il irait le lendemain à l'assem-*
 « *blée, et qu'à l'issue de ladite assemblée,*
 « *il nous suivrait, le frère Lavalette et moi,*
 « *pour l'assurer du lieu de notre retraite, et*
 « *qu'il en avertirait ledit Campredon, afin*
 « *qu'il nous fit saisir.*

« Après l'opération de l'esprit, je racontai
 « au frère Lavalette ce que j'avais vu, et ce
 « qui me frappa si fort, que j'en ai présente-
 « ment l'idée comme le jour même. Je lui dé-

« peignis l'homme, ses habits, sa taille, son âge
 « et son visage. Le lendemain l'assemblée se fit.
 « Ce fut à Aubaret, à une lieue de Barre, et
 « comme on chantait un pseume, l'esprit me
 « saisit soudainement, et me fit prononcer à
 « haute voix *que celui qui nous avait vendus*
 « *était entré dans l'assemblée.* Il me fit répé-
 « ter tout haut, aussi en présence du traître,
 « l'entretien qu'il avait eu le jour précédent
 « avec M. le subdélégué. Et après que je fus
 « revenu dans mon état naturel, mes yeux se
 « portèrent sur le faux frère. Je le connus par
 « l'idée que j'en avais eue dans la vision, et il
 « était devenu si pâle dans le temps que l'esprit
 « me faisait raconter son histoire, que toute
 « l'assemblée l'avait soupçonné.

« Comme il ne m'avait pas été ordonné de
 « le faire arrêter, je me proposai seulement de
 « lui reprocher son crime, et de lui faire quel-
 « ques exhortations après que l'assemblée se-
 « rait séparée. Mais nous étant occupés d'affai-
 « res particulières, il sortit et s'échappa. Le
 « frère Lavalette et moi donnâmes donc com-
 « mission à deux personnes qui le connaissaient
 « de le réprimander. Ces personnes nous rap-
 « portèrent qu'il avait avoué tout l'entretien
 « qu'il avait eu avec Campredon, mais qu'il

« avait voulu leur persuader que son intention
 « n'avait pas été d'exécuter les choses que le
 « persécuteur lui avait fait promettre, et effec-
 « tivement, cela ne m'avait pas été expliqué
 « par l'esprit. »

Page 79, Marion étant à Nyon, avait formé un projet avec M. Flotard, touchant les secours qu'on avait proposé d'envoyer aux protestans des Cévennes. Sitôt que Marion fut de retour, il sut que le frère Daniel avait reçu cet avertissement de l'esprit en présence de plusieurs personnes, et dans le temps même que l'affaire était sur le tapis. *Si de pareils évènements, dit Marion, m'avaient été nouveaux, j'aurais dû être bien surpris d'entendre raconter le détail des particularités de cette entreprise, et principalement de certaines choses qui avaient été secrètes entre M. Flotard et moi.*

Page 90. « Un certain homme, qui avait été
 « autrefois de ceux qu'on appelait *ancien* dans
 « quelques-unes de nos églises, fut suborné
 « pour trahir le frère Salomon Coudère, et le
 « faire tomber dans une embuscade avec la
 « troupe qu'il commandait. Cet ancien s'enrôla
 « donc avec Salomon, et les choses s'achemi-
 « naient bien pour le traître, parce que la

« troupe s'acheminait insensiblement d'Alais,
 « par l'adresse de ses persuasions. Dans ces en-
 « trefaites, comme j'étais à cinq ou six lieues
 « de là, je fus averti par inspiration de ce qui
 « se passait, et l'esprit m'ordonna de partir in-
 « cessamment pour aller moi même en donner
 « avis audit Salomon. Je partis sur le champ,
 « et dès que je fus arrivé, l'esprit me saisissant
 « de nouveau en présence du traître, me fit
 « déclarer le complot qu'il avait fait avec le
 « gouverneur d'Alais. Le malheureux, confus
 « et tremblant, confessa la vérité de tout ce
 « qui m'avait été révélé. »

Page 110. Dans la déposition de Jean Fage,
 il est dit : « Comme notre troupe était entre
 « Ners et Lascour-Crevier, le frère Cavalier,
 « notre chef, eut une vision. Il était assis, et il
 « se leva soudainement en nous disant ces pa-
 « roles : *Ah mon Dieu ! je viens de voir en vi-*
 « *sion que le maréchal de Montrevel, qui est*
 « *à Alais, vient de donner des lettres contre*
 « *nous, à un courrier qui les va porter à Nis-*
 « *mes. Qu'on se hâte, et l'on trouvera le cour-*
 « *rier habillé d'une telle manière, monté sur*
 « *un tel cheval, et accompagné de telles et*
 « *telles personnes. Courez, hâtez-vous, vous*
 « *le trouverez sur le bord du Gardon.*

« A l'instant trois de nos hommes montèrent
 « à cheval, et ils rencontrèrent sur le bord de
 « la rivière, dans l'endroit marqué, et l'homme
 « et ceux qui étaient avec lui, dans toutes les
 « circonstances que le frère Cavalier avait spé-
 « cifiées. Cet homme fut amené à la troupe, et on
 « le trouva chargé des lettres du maréchal. »

Le convulsionnaire qui parle, suppose que c'était l'esprit divin qui, le saisissant, lui montrait ce qu'il apercevait, et lui inspirait ce qu'il disait. C'était la manière de ces convulsionnaires. Cela n'empêche pas qu'ils ne fussent de véritables crisiaques. Car des catholiques ne conviendront pas que des gens hors de l'Eglise, que des protestans fussent saisis et inspirés par le Saint-Esprit. Le principe qui leur faisait voir les objets à distance, était précisément le même que celui qui découvre aux autres crisiaques les objets éloignés. Il n'y a là rien de surnaturel.

Nous allons terminer par l'extrait d'une thèse médicale soutenue sur le magnétisme animal, à Lundén, en Suède, le 18 décembre 1818; mais l'extrait en français de cette même thèse, qui se trouve insérée dans le présent Numéro, rend inutile ce que nous en avions dit en général. Nous nous bornerons seule-

ment à ce qui regarde la vue à distance.

Anne Nilsson, jeune fille de dix-neuf ans, demeurait chez M. Richter, son maître, en compagnie d'une autre jeune fille appelée *Christine*, avec qui elle vivait dans la meilleure intelligence lorsqu'elle était éveillée, mais qu'elle ne pouvait souffrir lorsqu'elle était en somnambulisme. Sitôt donc que Christine était dans les environs de la chambre, soit dans l'étage supérieur, soit dans l'inférieur, *elle la voyait*, il fallait la faire retirer.

Le 18 août 1818, elle annonça que Christine venait à l'improviste. « Ne voyant rien
« de pareil, dit M. Ekman, médecin, qui la
« magnétisait, je le niai. Anne soutenait qu'elle
« était vers la porte, laquelle étant ouverte,
« Christine fut trouvée causant avec M. Rich-
« ter (1). »

Elle la vit, notamment le 21 août 1818, *allant dans la place hors du jardin* (2).

Le 7 septembre suivant, « elle me rapporta
« fort exactement, continue M. Ekman, tout ce
« que j'avais fait pendant mon absence (3). »

(1) Pag. 52 de l'original latin déposé à la société du magnétisme.

(2) Pag. 53.

(3) Pag. 47.

Le 15, même scène. « A mon retour, elle
« me raconta tout ce qui s'était passé, où
« j'avais été, ce que j'avais mangé (1). »

Le 19 septembre, elle se plaignait de mauvaise santé; interrogée sur la cause de cette mauvaise santé, elle répondit « que sur la
« prière de M. Richter, elle était partie pour
« Herdick, et qu'elle avait même vu dans la
« route, Jacques, le fils de M. Richter, qui y
« allait aussi; elle décrivit même ses habits (2). »
Or, elle n'avait pas bougé de l'appartement.

Le 21, différentes affections paraissaient sur son visage. Elle avait l'air de saluer Jacques Richter (qui était à Herdick), et se plaindre de ce qu'il ne répondait pas. Elle disait « qu'en
« effet elle avait été à Herdick, où elle avait
« vu le fils de M. Richter, dont elle décrivait
« les habits, la chambre, et même les person-
« nes qui étaient avec lui (3). »

Elle parut un moment en suspens. « Alors,
« dit l'auteur de la thèse, je lui mis en main
« ma tabatière. Vous avez bien fait, répondit-

(1) Pag. 55.

(2) Pag. 61.

(3) *Varicæ nunc in vultu videbantur affectiones, tandemque Jacobum Richterum salutare videbatur, valde vero querebatur responsum se ab eo non tulisse.*

« elle, de m'occuper de la sorte , sans cela je
 « repartais de nouveau ; quoique les voyages
 « ne conviennent pas à ma santé, j'ai cepen-
 « dant beaucoup de plaisir à voyager, je vois
 « en effet alors de bien belles choses, et que
 « je n'avais pas vues auparavant (1). »

« Mais du moins, lui demandai-je, revien-
 « driez-vous bien vite ? Le voyage une fois
 « commencé, répondit-elle, je ne peux pas
 « l'interrompre (2). »

Le 28, pendant qu'elle était endormie, elle
 m'annonça *qu'elle avait été chez moi, qu'elle
 y avait vu ma famille et ma mère, elle
 décrivait ses habits et ce qu'elle faisait.*
 M. Richter, pour vérifier si elle disait la vé-
 rité, fut chez moi, *et tout ce qu'elle avait dit
 se trouva exact* (3).

Le 29, elle dit « qu'elle avait fait trois voya-

*Se hedricii fuisse narrabat ubi filium Richteri vide-
 ret, cujus vestem, cubiculum, comites etiam descri-
 bebat.*

(1) Pag. 62.

(2) Pag. 63.

(3) *Tandem apud me fuisse se dicebat, meos vidisse,
 matremque meam melmogiam nunc venisse, vesti-
 menta ejus, idque quod nunc agebat, describens.*
*Richter, ut rem exploraret; domum meam statim visi-
 tans vera omnia inveniebat, pag. 67.*

« ges à Herdick ; mais que , comme c'était sans
 « ma permission , elle avait eu beaucoup de
 « peine , mais qu'il avait bien fallu obéir à
 « M. Richter. » Elle assurait « que M. Richter
 « fils n'était pas à Herdick , qu'il en était ab-
 « sent , et qu'il était allé avec plusieurs jeunes
 « gens qui l'accompagnaient ; qu'elle n'avait vu
 « dans la maison qu'une seule servante ; qu'elle
 « avait également fait l'inspection de la mai-
 « son , et qu'elle avait vu dans la cuisine une
 « grande quantité de cuivre , ce qui était
 « vrai (1). »

Elle assurait « que , lorsque j'arrivai à Lun-
 « den , elle me voyait absent , ainsi que tout ce
 « que je faisais ; qu'elle me parlait même , mais
 « qu'elle ne recevait pas de réponse (2). »

Voilà certainement des voyages , et des
 voyages sans quitter la chambre. Elle voit
 tout , examine tout , les personnes , les choses ,
 et tout ce qu'elle dit se trouve conforme à la
 vérité.

Elle a assuré au reste , en somnambulisme ,
*que c'était des yeux de l'esprit qu'elle voyait ,
 et nullement de ceux du corps* (3).

(1) Pag. 67 et 68.

(2) Pag. 71.

(3) *Animo non corpore omnia se videre.* Pag. 40.

Il doit donc être démontré à présent que la vision à distance est certaine. Tout ce que nous avons rapporté à ce sujet ne peut laisser aucun doute.

Mais, encore une fois, comment s'opère ce phénomène ? Comment l'âme peut-elle franchir les bornes des lieux ? Ou comment peut-elle ramener sous ses yeux les objets éloignés ? L'âme ne quitterait pas son corps impunément. D'ailleurs le somnambule n'est-il pas présent quand il répond aux questions qui lui sont faites, et qu'il décrit tout ce qu'il voit ? Rien de certain dans tout ceci que les faits ; ajoutez encore que toute vision à distance est précédée d'une espèce d'extase ou de crise, et que le système qui unit l'âme au corps est tellement troublé, que souvent toutes les fonctions sont interverties. Nous sommes obligés d'en rester là ; car qui voudrait pénétrer plus loin, courrait risque de s'égarer dans la région des hypothèses.

DES PRINCIPES

ET DES PROCÉDÉS DU MAGNÉTISME ANIMAL,

Et de leurs rapports avec les lois de la physique et de la physiologie. Par M. de Lausanne, l'un des fondateurs de la Société du Magnétisme de Paris (1).

L'OUVRAGE de M. de Lausanne est composé de deux parties très-distinctes, formant deux volumes, dont le premier contient, d'après des mémoires authentiques écrits avant la découverte du somnambulisme, tout ce que Mesmer avait fait connaître de sa doctrine et des systèmes ou théories à l'aide desquels il avait cherché à expliquer les phénomènes du magnétisme animal, qu'il avait provoqués et observés.

Démontrer l'existence du magnétisme, en la déduisant de principes qu'il croyait certains; examiner les faits à l'aide d'une saine critique; en déduire des conséquences qui puissent jeter un nouveau jour sur l'étude de l'homme et de ses facultés : tel est donc le but de cette première partie.

(1) Deux vol. in-8°; prix : 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Paris, J. G. DENTU, 1819.

Le second volume est le fruit de l'étude des expériences et des observations de l'auteur sur le magnétisme, depuis les années 1783 et 1784, et notamment depuis la découverte du somnambulisme , provoqué par la volonté de l'homme faisant usage de ce magnétisme pour le soulagement des maux de l'humanité.

— L'emploi du magnétisme et son application à la médecine ordinaire n'ayant point encore été traité d'une manière spéciale , l'auteur s'attache particulièrement à examiner avec beaucoup de soins les avantages ainsi que les inconvéniens de ce nouveau mode de traitement. Il donne , ainsi que l'avait fait le docteur *Kluge*, en Allemagne, une classification générale des divers phénomènes magnétiques qu'il a vus ou provoqués, en les rattachant aux principes admis par lui , et qui lui servent de base. Il les expose ensuite chacun en particulier, en analysant les circonstances dans lesquelles ils se manifestent.

Les lumières que le somnambulisme peut jeter sur quelques objets de nos connaissances actuelles, sont l'objet d'un chapitre particulier dans lequel toutes les rêveries, les illusions, en un mot tout ce qui peut déshonorer le magnétisme, et éloigner les hommes ins-

truits et éclairés de son étude et de son observation, sont appréciés à leur juste valeur.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur l'histoire de la découverte, de la propagation, et sur les progrès successifs et actuels du magnétisme, l'auteur examine et compare les divers systèmes au moyen desquels à chaque époque où ce magnétisme s'est dévoilé où s'est accidentellement manifesté, on a voulu non seulement l'expliquer, mais encore en déduire des théories ou des croyances dont le temps et les lumières successivement acquises ont démontré l'erreur, l'insuffisance et la fausseté.

L'ouvrage est terminé par des récits d'expériences et de cures faites par l'auteur lui-même, dont il en est plusieurs de très-remarquables. Ces deux volumes, utiles à l'histoire du magnétisme animal, sont du nombre de ceux qui intéresseront tous les magnétiseurs actuels, ainsi que tous les hommes qui, amis des sciences naturelles, en désirent sincèrement l'étude et les progrès.

VARIETÉS.

*Lettre qui , écrite il y a plus d'un an , n'est
parvenue que tout récemment au Président
de la Société.*

Parthenay, le 24 avril 1818.

Je ne connaissais le magnétisme que par les articles critiques ou plutôt satyriques qu'en a publiés M. H*** dans le *Journal des Débats*, quand le hasard me fit connaître l'ouvrage de M. Deleuze. Je conçus, à la lecture de cet ouvrage, la possibilité des effets; je les conçus d'autant plus facilement, que, m'étant livré dans ma jeunesse à l'étude des sciences physiques et mathématiques, je vis entre ces effets et ceux de l'électricité, du galvanisme et du magnétisme minéral, des analogies dont ensuite la lecture de M. de Puységur me donna la conviction. Je dois l'avouer, j'eus un moment d'enthousiasme pour cette découverte intéressante. Je communiquai à mon épouse

et à mes amis, mon projet d'en faire usage au profit et à l'avantage de mes semblables : tous y applaudirent et me pressèrent d'aller trouver M. Drouault, célèbre magnétiseur, près Châtellerault. Je m'y disposais, lorsque ma bonne étoile me fit rencontrer le respectable curé de Saint-Aubin, qui, ayant su ce que je projetais, vint me féliciter, et m'offrit de me faire voir chez lui tout ce que j'allais chercher chez M. Drouault. Je ne me fis pas prier : je vis et je crus. Le lendemain, j'opérai moi-même, et depuis ce temps, je n'ai cessé d'obtenir d'heureux effets du magnétisme. Je vous laisse à penser s'il est quelque puissance au monde qui pourrait aujourd'hui me détourner de l'emploi de ce nouveau moyen de me rendre utile à mes semblables.

J'entrevois cependant déjà bien des contrariétés. N'ayant pas cru devoir céler à personne la précieuse découverte du magnétisme, j'en ai parlé ouvertement : je lui ait fait des partisans ; plusieurs personnes se sont même décidées à magnétiser, et ont obtenu d'aussi heureux résultats que les miens. Eh bien ! malgré cela, quantité d'autres individus se sont permis de me tourner en ridicule ; et je dois le dire à la honte des gens de leur art, ce

sont les médecins , surtout , qui , après être convenus de la réalité des effets , et les avoir vu plusieurs fois s'opérer , ont osé jeter dans le monde des doutes de leur réalité ; ont nié toutes les guérisons , et qui cherchent tous les jours à persuader le public que le magnétisme n'est qu'une puérilité indigne de l'attention des hommes sensés. Je n'en rendrai pas moins la santé à tous les êtres qui se confieront à mes soins : le témoignage de ma conscience et ma satisfaction intérieure , sont les seuls prix que j'en veux désormais retirer.

Parmi les malades que j'ai eu l'occasion de traiter , est une femme de quarante-trois ans , malade depuis plus de quinze ans , d'un épanchement de lait. Elle éprouvait des douleurs de tête insupportables , des maux d'estomac affreux ; depuis plus de huit mois elle n'avait pu supporter l'air ; une sueur continuelle l'épuisait , et une perte noire et purulente annonçait la désorganisation du système vasculaire. Et bien ! aujourd'hui , tous ces symptômes ont disparu ; elle va se promener , et peut vaquer librement à toutes ses occupations habituelles ; et à l'exception de sa sueur , utile au progrès de sa guérison , elle serait aujourd'hui dans un état parfait de santé.

J'ai entrepris beaucoup d'autres malades, dans le nombre desquels deux seulement m'ont paru insensibles à l'action du magnétisme : tous les autres ont été soulagés ou guéris, etc., etc.

J'ai l'honneur, etc.

Signé ARDOUIN,

Notaire royal et Secrétaire en chef de
la sous-préfecture de Parthenay.

ANNONCE.

MÉMOIRES pour servir à l'histoire et à l'établissement
du Magnétisme animal. Par A. M. J. de Chastenet,
M^{is} de Puysegur ; 3^e édition, ornée d'une jolie gra-
vure ; 1 vol. in-8° de 500 pag. Prix : 6 fr., et 7 fr. 55 c.
franc de port.

A Paris, chez J. G. DENTU, Imprimeur-Libraire, rue
des Petits-Augustins, n° 5 ; et au Palais-Royal, gale-
ries de bois, n°s 265 et 266.

Cet ouvrage était devenu très-rare depuis quelques
années.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce 8^e volume.

<i>Observations sur le magnétisme et le somnambulisme , écrites sous la dictée d'un somnambule ,</i>	1
<i>Suite du traitement de madame Verriot (4^e et dernier mois),</i>	26
<i>Guérison de douleurs de tête, de spasmes, et d'irrita- tion de tout le système nerveux. Par M. P. L. B.,</i>	34
<i>Traitemens et cures magnétiques, par M. Lamy-Se- nart, à Saint-Quentin,</i>	50
<i>Recherches historiques sur le magnétisme animal , chez les anciens , etc. (Suite de la 2^e partie. — Des oracles, et des guérisons par les songes. §. 4.) Gué- risons magnétiques, par Adrien. — Marc-Antonin rend grâces aux dieux de lui avoir indiqué en songe des remèdes qui l'avaient guéri. — Monumens élevés à Sérapis à ce sujet. — Guérisons magnétiques opé- rées par les Sages Indiens, en présence d'Apollo- nius de Thyane. — Celui-ci, à Rome, rappelle à la vie une jeune fille qu'on allait inhumer. — A Éphèse, il voit l'assassinat de Domitien, au moment même où il se commettait à Rome. — Autres exemples de vues à distance. — Divination somnambulique, les yeux fermés, sous Didius Julianus. — Hommes ver- sés dans les arts égyptiens, qui, du temps de Celse et d'Origène, chassent les démons du corps des hom- mes, et guérissent les maladies par le souffle. — Ori-</i>	

<i>gène reconnaît que , de son temps , le temple d'Escu- lape était extrêmement fréquenté , et qu'il s'y opé- rait par les songes une multitude de guérisons ,</i>	60
<i>Lettre de M. Le Lieur de l'Aubépin , à M. Deleuze ,</i>	93
<i>Traitement de Nanon Coulon ,</i>	94
<i>Idem de Jules de Lisle ,</i>	98
<i>Guérison de Thérèse Bachelotte ,</i>	100
<i>Traitement de Manette T*** ,</i>	102
<i>Idem de Manette Fontaine ,</i>	104
<i>Idem de mademoiselle de S*** ,</i>	109
<i>Extrait d'une lettre de M. le docteur Wolfart , à M. Deleuze ,</i>	141
<i>Fait remarquable communiqué par M. Lamy-Sénart , d'une dame qui , dans l'état de somnambulisme , juge sa maladie incurable , et prévoit sa mort .</i>	144
<i>Réflexions sur le fait précédent , par M. de Puységur ,</i>	149
<i>Relation par M. Louis d'Aubusson , de Clermont-Fer- rand , de ses travaux , expériences et traitemens ma- gnétiques ,</i>	153
<i>Recherches historiques sur le magnétisme animal , chez les anciens , etc. (Suite de la 2^e partie. — Des oracles , et des guérisons par les songes .) Additions sur la vision à distance. §. 6. Visions à distance chez les Lapons et les peuples du Nord. — Seconde vue ou sight. — Ce que c'est. — Fort en usage dans les montagnes d'Ecosse et les îles Hébrides ,</i>	159
<i>Prescriptions somnambuliques ,</i>	177
<i>1^o Cure d'une foulure à la suite d'une entorse né- gligée ,</i>	179
<i>2^o Rhumatismes non invétérés ,</i>	181
<i>3^o Engorgement du lait chez les femmes nouvellement accouchées , ou qui , après avoir nourri leurs enfans , les veulent sevrer ,</i>	183
<i>4^o Taie nouvelle sur l'œil des enfans ,</i>	184
<i>Variétés ,</i>	185

- Thèse soutenue en Suède sur le magnétisme animal ; traduit du latin par M. le comte de Crouseillie ,* 189
- Extraits et réflexions sur l'ouvrage de M. Deleuze , intitulé Défense du magnétisme animal , par P. L. B. ,* 214
- Traitement et cure d'un paralysie , d'après les indications et les ordonnances d'un somnambule magnétique , par M. le marquis de Puységur ,* 221
- Récit d'une cure magnétique opérée en quinze jours , sans le secours du somnambulisme , par M. le chevalier de Gaufreteau ,* 257
- Traitement et cure d'une surdité , par les ordonnances du malade lui-même , mis en somnambulisme par M. le marquis de Puységur ,* 241
- Recherches historiques sur le magnétisme animal , chez les anciens , etc. (Suite de la 2^e partie. — Des oracles , et des guérisons par les songes.) § 7. Nouvelles additions sur la vue à distance. — Elle existe dans l'Afrique et sur les bords de la Gambie. — Elle existait parmi les convulsionnaires des Cévennes. — Thèse sur le magnétisme animal , à Lunden , en Suède , le 18 décembre 1818 , où il est question d'Anne Nilsson , jeune fille âgée de dix-neuf ans , jouissant en somnambulisme de la vue à distance ,* 261
- Des Principes et des Procédés du Magnétisme animal , par M. de Lausanne ,* 275
- Lettre écrite à la Société du Magnétisme , par M. Ardouin , notaire à Parthenay ,* 278
- Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal , par A. M. J. de Chastenet , marquis de Puységur ,* 281